Desbois
163
v.1
SMRS

PQ
2382
.P35
D66
1842
v.1
SMRS

DONATIEN.

DONATIEN,

PAR

M. PITRE-CHEVALIER,

AUTEUR

de **JEANNE DE MONTFORT** et de **MICHEL COLUMB**.

Deus æmulator, reddens iniquitatem patrum super filios.
(MOÏSE, *Deuteron.*)

TOME PREMIER.

CABINET DE LECTURE.
Librairie ancienne et moderne
E. DESBOIS & FILS
Rue Huquerie, 70 - BORDEAUX

PARIS.

PASSARD, ÉDITEUR,
3, RUE GIT-LE-COEUR.

1842.

BOULÉ ET Ce, Imprimeurs, 3, rue Coq-Héron.

PIRIAC.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/donatien01pitr

CHAPITRE Ier.

Piriac.

Depuis que la Bretagne est à la mode, la plupart des voyageurs qui la visitent et des artistes qui l'étudient croient avoir admiré tout ce qu'elle possède de remarquable, quand ils ont parcouru, d'un côté, les rives de la Loire, et de l'autre, les côtes de la Basse-Bretagne proprement dite.

Ce n'est certes pas moi qui contesterai à la Loire et à ses bords leurs titres éternels à la classique réputation qui les range parmi les merveilles pittoresques du globe.

Les rivages de la Basse-Bretagne méritent encore mieux leur récente célébrité. Sans parler du coup d'œil, unique au monde, de la rade et du port de Brest ; les grottes de Crozon, la baie de Douarnenez, la Torche et les rochers de Pen-Marc'h, enfin toute cette noire et vaste ceinture de granit qui entoure le Finistère, le Morbihan et l'Armorique surpassent par la sauvage majesté de leurs aspects tout ce que la plume a pu écrire et tout ce qu'a tracé le crayon.

Mais les voyageurs qui reculent, effrayés par la saisissante beauté de ces parages, de même que ceux qui s'arrêtent paresseusement dans la contemplation des riantes collines arrosées par la Loire, ont tort de ne pas porter leur attention jusque sur cette partie inconnue de l'Armorique, qui s'étend du milieu de la Loire-Inférieure aux confins du Morbihan.

Les sites que ce pays offre à l'œil, sans être aussi

revenir toute la population, les bras et les pieds nus, les filets ruisselans sur le dos, les paniers de poisson sur la tête, et les joyeuses chansons sur les lèvres.

Cette petite ville, ce sera : le Pouliguen, fier de son canal, qu'il appelle un port à cause des jolis chasse-marées qui le bordent, et dont les voiles blanches et rouges flottent comme des rideaux devant ses maisons ;

Ou l'antique et singulier bourg de Batz, non moins saxon de mœurs que d'origine, tout plein d'enfans demi-nus courant par ses rues étroites, et de paludiers allant lever le sel, avec leurs chapeaux à la Henri IV, leurs longs râteaux sur l'épaule, et leurs sarreaux d'une éblouissante blancheur ;

Ou bien le Croisic, le coquet, le riant Croisic, qui semble de loin une petite Venise en fête, à voir ses murs bariolés de cent couleurs, son canal hérissé de mâts, ses quais couverts de marins en chemises rouges et de jeunes filles aux coiffes pendantes ; ses jetées avancées au large, comme autant de bras étendus sur la mer, et ses deux monticules empanachés de verdoyans bouquets d'ormeaux, qui

se dressent parallèlement aux deux bouts de la ville et semblent se regarder par-dessus les toits, pendant que des groupes d'enfans folâtrent bruyamment à leurs pieds ;

Ou encore Mesquer, humble débris d'une ancienne ville maritime, rebâti il y a quelques siècles avec les ruines d'un monastère ;

Ou enfin la grande et curieuse bourgade qui a pris la place et le nom de la cité de Piriac.

Il serait difficile de définir, au premier coup-d'œil, l'aspect de Piriac. Le bourg en lui-même forme un ensemble riant et varié, avec ses petites maisons bâties en granit, sa jolie église placée en avant des habitations, du côté du flot, comme pour les en défendre ; son clocher svelte et pointu, qui apparaît de loin au matelot en mer, et son château gothique, qui du coteau voisin semble encore surveiller tout ce qui l'entoure, comme un châtelain ses vassaux. Mais si du bourg la vue se porte vers la côte, elle rencontre un tableau dont on ne peut se figurer, sans l'avoir vu, la sombre et saisissante majesté.

Devant vous, l'Océan joint le ciel, aux bornes de

l'horizon. A l'ouest, les énormes rochers qui forment la pointe de Castelli s'élèvent au dessus de la mer, qui les cache à moitié, en secouant, autour de leurs flancs noirs et gitantesques, une flottante ceinture d'écume. Au nord, s'étend la côte qui va joindre le petit port de Mesquer, et dont une ligne blanchissante dessine les sinueux contours. Plus loin, du même côté, apparaissent les riches coteaux du Morbihan, gracieusement étagés les uns sur les autres, et descendant du ciel à la mer en cascades de verdure.

Au milieu de la baie de Piriac, on aperçoit confusément, comme une tache noire sur l'émeraude de l'Océan, l'îlot du Met, tantôt battu des vagues, comme une carcasse échouée, tantôt voilé d'un rideau humide et transparent, tantôt surgissant à l'œil, comme un esquif bercé par la houle. Du côté du Croisic, le regard se perd sur une chaîne sans fin d'aspects et d'accidens de toute nature. Ici, une anse, abritée contre le vent par le rempart de roche feuilletée qui la domine, forme une espèce d'étang circulaire et tranquille, à deux pas d'une mer en furie. Là, des rochers à fleur d'eau semblent autant de phoques endormis près du rivage et laissant voir leur dos, tour à tour noir de goëmon et blanchi par

le revolis des lames. Là, c'est un monstrueux bloc de pierre, sorte de géant pétrifié, qui plongea un jour la tête en bas dans les sables de la côte. Plus loin, le sol présente une gueule béante au flot qui s'y précipite en grondant, pour en sortir aussitôt, revomi à gros bouillons dans l'abîme. Ailleurs, s'élargissent des golfes inattendus, vastes morsures dont l'Océan a déchiré les bords de sa prison, dans ses jours de colère.

Quelques figures rares et lointaines animent par moment le paysage. Des pêcheurs étendent ou plient leurs filets. Des mariniers, dans leurs péniches, cinglent vers le Croisic ou le bourg de Batz, serrant le vent sous leur misaine; et, plus près, des paysans, dans l'eau jusqu'au genou, enlèvent le goëmon amené par la marée, et en chargent des ânes, que leurs femmes mènent et ramènent, silencieux et trottans, le long des sentiers étroits du rivage.

Pour apprécier ce spectacle, il faut le voir par un gros temps, avec toutes les terribles et magnifiques décorations qu'y déploie la tempête. Il faut écouter l'orchestre grandiose dont elle fait tonner les cent voix, de la terre au ciel et de la rive à la mer. Il faut voir les nues effarées courir en lam-

beaux par un ciel gris et terne, lançant çà et là quelques grains de pluie qui touchent à peine le sol, et montrant parfois, à travers leurs déchirures, un coin d'azur, par où jaillit un faisceau de rayons, aussi vite éteints qu'allumés. Il faut voir la mer, dans ses convulsions et ses folies, secouer au loin ses mille crêtes blanches, lancer vers les nuages ses vagues furieuses et impuissantes, les rouler et les dérouler, à grand effort, sur les sables bouleversés, puis les abattre toutes fumantes aux pieds des rocs immobiles, en leur envoyant au front, comme pour les insulter, la pluie amère de son onde et les flocons impurs de son écume. Enfin, il faut entendre le vent siffler aux angles aigus des rochers, et passer sur leurs pitons frémissans, emportant dans son vol des tourbillons de poussière et des arbustes fracassés, fouettant les flots avec rage, faisant tournoyer au loin les goëmons et les algues, et arrachant à leurs perchoirs de granit des troupes entières de mouettes et de goëlands qu'il chasse dans l'air en cercles rapides et blanchâtres.

C'est devant ces tableaux sublimes, c'est au milieu de ces harmonies immenses que l'on comprend cette vérité terrible : Que l'homme, écrasé par les grandeurs matérielles de la nature, ne trouve

dans son intelligence que la consolation désespérante de sentir du moins qu'il est écrasé !

Mais quelque chose de plus étonnant encore à Piriac que les beautés de la nature, ce sont les mœurs et le caractère de ses habitans. Pour se figurer rien d'aussi sévère et d'aussi pur, il faut remonter jusqu'aux temps primitifs chantés par Orphée et par Moïse. Toutes les révolutions qui ont successivement sauvé et perdu le monde, depuis sa création, ont épargné à ce petit coin de terre leurs bienfaits et leurs maléfices.

Là, comme autrefois au berceau du genre humain, la civilisation entière se résume en un seul mot : la famille.

Les Piriaquais sont tour à tour enfans, époux, pères, et pêcheurs par-dessus tout ; voilà leur vie ; et, de mémoire d'homme, chose incroyable ! aucun Caïn n'a encore ensanglanté ce paradis terrestre.

La description de ces mœurs patriarchales devant ressortir de toutes les pages de notre livre, il nous suffira de dire ici que l'homme le mieux placé

pour en être juge, le curé de Piriac, nous a affirmé que, depuis trente ans qu'il est en son bourg le maître et le confident de toutes les consciences, il n'a pas eu à déplorer le moindre scandale sérieux dans la vie privée ou publique de ses ouailles. Pour en trouver un exemple dans l'histoire du pays, il faut remonter, à travers les traditions conservées dans les familles, jusqu'à la fin du dernier siècle, en 1780.

Alors seulement, et pour la première fois, une femme de Piriac encourut la malédiction de son mari, et erra sur la côte avec son enfant, poursuivie par l'anathème vengeur de tous les habitans, et marquée au front de ce nom infâme que personne n'osait prononcer tout haut : l'adultère!...

Quand les mères vont marier leurs filles, elles leur racontent, au coin du feu, durant les soirs d'hiver, l'histoire du *Cinq Mai*, et les fiancés sourient de bonheur et d'espérance, s'ils voient leurs promises rougir d'une sainte pudeur, aux détails touchans et terribles de ce récit populaire.

Ce récit, nous l'avons entendu plusieurs fois, de

la bouche des *marraines* à la veillée, et de celle des pêcheurs en mer. En le reproduisant, nous ne ferons que le développer et le mettre en scène, sans rien changer de grave au fond, et sans rien ôter aux détails de leur simplicité primitive et de leur couleur patriarchale.

LE FILS

DE

LA DIVROËTE.

CHAPITRE II.

Le Fils de la Divroëte.

Un soir du mois de mai de l'an 17.., une vieille femme et un jeune homme étaient assis devant un petit feu de tourbe allumée sous une chaudière, au fond d'une cabane située au bord de la mer, à quelque distance de la pointe de Castelli. La vieille

femme était la Divroëte (1) de Piriac, et le jeune homme était Jeannic, son fils; tous deux n'avaient point d'autres noms.

Il eût été aussi difficile de déterminer au juste l'âge de la mère que celui de l'enfant, tant l'une cachait encore de vigueur et d'énergie sous les rides multipliées de son front, et tant la jeunesse efflorescente de l'autre était tempérée par cet air sérieux et pensif qui est l'attribut de l'homme mûr.

Tous deux se ressemblaient, autant que la laideur peut ressembler à la beauté, et la vieillesse à l'adolescence. Dans le front racorni et sillonné de la Divroëte, dans ses petits yeux à demi fermés, auxquels les plis nombreux des paupières donnaient une vivacité prodigieuse; dans son nez recourbé et pointu, qui allait au devant de son menton, par-dessus deux lèvres dont pas une dent n'empêchait le rapprochement étroit et plein d'une expression de malice infernale, on retrouvait une sorte de trace et comme un souvenir du front ouvert et encadré de longs cheveux noirs, des yeux bleus et tendres, du nez doucement aquilin et de

(1) C'est ainsi qu'on nommait les sorcières en Bretagne.

la bouche à la fois fraîche et triste qui composaient le charmant visage de Jeannic.

Ce dernier était coiffé d'un capuchon d'étoffe noire, rejeté sur le derrière de la tête. Ses pieds étaient nus ; un haut-de-chausses brun lui descendait jusqu'à mi-jambes, et un sarreau de la même couleur lui entourait le corps, fixé à la taille par une ceinture en lisière.

A l'exception du haut-de-chausses, le costume de la vieille différait seulement de celui-ci en ce que le sarreau était une robe, et le capuchon une coiffe.

Un troisième personnage, non moins curieux à décrire que les deux autres, se tenait entre la mère et le fils. Ce personnage était Melmoth, le bouc de la Divroëte. Melmoth avait le poil aussi noir que la plume d'un corbeau. Ses cornes auraient pu faire honte au bois d'un cerf royal, tant elles étaient développées, régulières et intactes ? Quant à ses yeux, la double flamme qui brillait dans leurs orbites était bien faite pour justifier la réputation qu'ils avaient dans le pays d'être deux tisons inextinguibles, dérobés aux brasiers de l'enfer.

L'intérieur de la cabane qui encadrait ce trio bizarre s'y rapportait parfaitement. Deux petits lits de paille, couverts de vieilles tapisseries historiées; un bahut de bois noir, garni sur les panneaux de moulures circulaires, et flanqué aux quatre angles d'autant de têtes de dragons grossièrement sculptées; une *mette* (1) dont le couvercle, à demi tiré de sa coulisse, laissait voir une jatte de lait et un morceau de pain bis; quelques vases de terre et de fonte, rangés sur des planches enfumées, pêle-mêle avec des herbes sèches, de vieux cahiers manuscrits, des guis de chêne vert, des baguettes de saule-pleureur et autres instrumens cabalistiques; tel était le mobilier de la Divroëte.

Depuis une heure, elle se tenait penchée sur une feuille de parchemin, cherchant un secret important dans des caractères hiéroglyphiques, et ne relevant la tête que pour observer tour à tour les mouvemens du bouc accroupi à ses pieds devant le feu, les bouillonnemens de l'eau dans la chaudière et les oscillations imprimées à la flamme par le vent qui glissait à travers la porte lézardée.

Jeannic, moins occupé mais non moins rê-

(1) Meuble à serrer le pain et le lait.

veur, était immobile sur un escabeau, les bras appuyés sur les genoux, les mains jointes et le visage incliné vers l'âtre.

Tout à coup la vieille se leva, et laissa échapper un petit ricanement plein d'une satisfaction malicieuse.

— Eh bien ! ma mère, dit le fils, sortant brusquement de ses méditations ; vous avez trouvé le nom de la jeune Piriaquaise qui sera rosière demain ?

— Oui, mon fieux.

— C'est ?

— Simonne Plouarzec.

— Simonne ! s'écria le jeune homme.

Et il se leva à son tour, agité d'une émotion qui fit étinceler la molle prunelle de ses grands yeux bleus et anima toute sa pâle figure d'un feu surnaturel.

Puis, comme s'il eût douté encore de ce qu'il venait d'entendre :

— Simonne ! répéta-t-il, en regardant fixement la vieille ; vous êtes bien sûre que ce sera Simonne, ma mère ?

—Voilà un parchemin qui ne m'a jamais trompé. D'ailleurs, est-ce que tu ne crois pas que Simonne mérite les roses blanches et soit bonne à marier ?

— Au contraire ! fit Jeannic d'une voix sourde.

Il se laissa retomber sur l'escabeau et resta quelque temps en silence, pendant que la vieille caressait son bouc. Enfin, relevant sur celle-ci son regard sombre et inquiet ;

— Ma mère, répéta-t-il pour la seconde fois, vous êtes bien sûre que Simonne choisira demain son mari ?

—Elle ne peut être rosière qu'à cette condition ; et, puisque j'ai lu son nom sur cette feuille, dans cette flamme et dans les yeux de Melmoth, il faudra bien qu'elle donne les roses de mai à l'un des galans qui lui font la cour. Par Melmoth ! elle n'aura que l'embarras du choix.

— C'est vrai !

Un profond soupir accompagna ces deux mots, qui furent suivis d'un nouveau silence.

— Ma mère, reprit encore Jeannic, la science qui vous a fait trouver le nom de Simonne Plouarzec ne pourrait-elle pas vous faire trouver de même celui de l'homme à qui elle donnera sa couronne ?

— Hum ! murmura la Divroëte, il est plus facile de lire dans l'avenir que dans le cœur des jeunes filles ; cependant la chose est possible, s'il reste quelques étoiles au ciel et si Melmoth ne s'endort pas.

Le jeune homme s'empressa de jeter au bouc un morceau de pain pour le tenir éveillé, et montra à sa mère, de la porte de la cabane, deux étoiles, dont l'une faisait ressortir par sa pâleur tremblante l'éclat resplendissant de l'autre.

Ce phénomène frappa la vieille, qui reprit avec ardeur ses travaux magiques, tandis que son fils attendait avec anxiété, l'œil fixé sur les deux as-

tres, et que l'animal, couché devant le feu, mangeait nonchalamment son morceau de pain.

Au bout d'un quart d'heure, les trois personnages étaient dans les mêmes positions, et l'oracle n'avait rien prononcé encore.

— La flamme s'éteint, dit la vieille en hochant la tête, et le regard du bouc est muet.

— Oh ! ma mère, s'écria Jeannic d'un ton suppliant, jetez des sarmens au feu et conjurez Melmoth ; les deux étoiles brillent toujours.

— Impossible ! reprit la sorcière, après une nouvelle tentative.

— Tout ce que je découvre, ajouta-elle en se rapprochant de la porte, c'est que la plus brillante de ces deux étoiles est celle de Pierre Kornic, le pilote.

— Et l'autre ? demanda Jeannic, qui avait tressailli douloureusement, au nom de Kornic.

La vieille hésitait.

— Et l'autre, ma mère ?

— C'est la tienne, mon fieux.

— La mienne ! celle qui est presque éteinte ! dit tristement le jeune homme, en laissant tomber sa tête dans ses deux mains. Mais il se redressa aussitôt, par un mouvement tout opposé, arrêta sur la Divroëte un regard animé par l'espérance, et, indiquant du doigt les deux constellations :

— Cela veut-il dire, ma mère, que Simonne choisira demain entre Kornic et moi ?...

— Et toi ? s'écria la magicienne étonnée.

Elle considéra attentivement son fils, qui resta muet, puis elle lui saisit le bras et murmura d'un air satisfait et mystérieux :

— Peut-être !

— Mais, reprit-elle, pourquoi ne m'as-tu pas dit plus tôt que tu l'aimais, mon fieux ?

— Je l'aimais avec si peu d'espoir ! s'écria Jeannic.

Et le malheureux, s'abandonnant enfin aux

émotions qu'il avait combattues jusqu'alors, s'appuya à l'épaule de sa mère et se mit à fondre en larmes.

— Allons, Jeannic, ne pleure pas, dit la vieille; avec un sourire maternel qui semblait tout étonné de se trouver sur une si odieuse figure, tu ne sais pas ce que je peux pour toi.

— Pouvez-vous me faire aimer de Simonne? demanda désespérément le jeune homme, en essuyant ses yeux humides, et en rejetant derrière sa tête ses grands cheveux qui étaient tombés comme un voile sur son visage.

— Qui sait? fit la Divroëte.

Et, après avoir jeté aux deux étoiles un coup d'œil louche et furtif, elle secoua la main de son fils avec son ricanement habituel.

— Oh! ma mère, s'écria le pauvre garçon qui se mit à genoux, dans l'attitude suppliante d'un condamné implorant sa grâce; ô ma mère! si vous faites cela, je vous devrai deux fois la vie; je serai vengé de tout ce que j'ai souffert pour vous. Je dirai à ceux qui maudiront le *fils de la Divroëte*, que

le fils de la Divroëte est béni de Dieu, puisqu'il est aimé de Simonne !

— Aimé de Simonne ! répéta-t-il avec transport, en courant par la cabane ; ma mère ! ma mère ! assurez-moi que cela se peut, que vous ne me trompez point ; que je ne suis pas un pauvre fou qui a le délire, ou un malade qui fait un vain rêve....

Après l'avoir calmé, la vieille s'était remise à contempler le ciel.

— Hum ! fit-elle avec embarras, la conjuration n'est pas sûre, et c'est s'y prendre un peu tard.... Enfin, Melmoth est tout-puissant !...

Elle s'assit sur sa chaise, attira son fils à elle, et lui fit raconter tout ce qui s'était passé entre lui et Simonne.

Quelques réponses insignifiantes à des aveux timides, deux ou trois légers témoignages de bienveillance ou peut-être de pitié, tels étaient les titres et les espérances du jeune homme.

Et Simonne avait vingt prétendans ! et on disait

dans tout Piriac que Jean Kornic avait trouvé le chemin de son cœur! et, si elle était nommée rosière le lendemain, comme le prédisait la magicienne, il ne restait pas douze heures à celle-ci pour lui jeter son charme d'amour !...

Néanmoins, soit qu'elle fût sûre de son pouvoir, soit que la tendresse maternelle l'aveuglât, elle se mit à l'œuvre avec confiance.

Après avoir placé Melmoth au milieu de la cabane, elle tourna trois fois à l'entour, en prononçant des invocations que l'animal semblait écouter et comprendre. Puis elle alla s'asseoir en face de lui et lui fit signe d'approcher. Aussitôt, le bouc vint lui poser sur les genoux les deux pattes de devant, et se pencha vers son oreille, comme pour lui murmurer une confidence.

— Jeannic, dit la vieille en se levant immédiatement d'un air inspiré, voici ce que tu as à faire. Tu vas prendre à la main ce gui de chêne-vert, armé de tous ses nœuds, mettre à tes pieds tes galoches de cuir jaune, endosser ton sayon du dimanche et te rendre au bourg. Tu passeras par la *Roche-du-Fou;* tu cueilleras dans ses fentes, du

côté du nord, trois brins de casse-pierre, que tu serreras dans ta poitrine, près du cœur; en arrivant dans le bourg, tu iras tout droit à la maison de Simonne. Tu te mettras deux fois à genoux devant la porte, en prononçant ces mots :

Ici, la vieille répéta à l'oreille du jeune homme les syllabes cabalistiques que lui avait confiées Melmoth, et interrompit un moment ses instructions.

— Après, ma mère ? demanda Jeannic avec instance.

— Tu décriras, reprit la Divroëte, une croix sur le lusset (1), de l'extrémité de ton bâton... et tu entreras...

— J'entrerai ?..

— En posant d'abord le pied gauche sur le seuil.

— Et que dirai-je en entrant, ma mère ?

— Tu diras : Que la paix du Ciel soit dans cette

(1) Première porte plus basse que la seconde.

maison ; tu iras t'asseoir auprès de la mère de Simonne, et puis tu écouteras et tu regarderas pendant une demi-heure ; et, quand tu auras bien écouté et bien regardé, tu tireras les trois brins de casse-pierre de ta poitrine ; tu en jetteras un sous la chaise de Simonne, un autre sous le pied de son lit, et le troisième sous le chevet. Alors tu te lèveras, tu diras bonsoir à la *pennerre* (1), en prenant sa main gauche avec ta main droite ; et, en sortant de la maison, tu regarderas si ton étoile brille toujours au ciel.

Dès que la vieille eut fini de parler, Jeannic, qui l'avait écoutée avec une attention soumise et silencieuse, s'habilla comme elle le lui avait ordonné, l'embrassa, tout ému de crainte et d'espérance, jeta un coup d'œil timide vers la faible et tremblante étoile dont dépendait sa vie, et se dirigea rapidement vers le bourg.

Une heure après, il revint pâle et hors d'haleine, et se jeta tout palpitant dans les bras de la Divroëte.

(1) Fille à marier.

— Eh bien ! mon fieux, as-tu fait tout ce que je t'avais dit ?

— Oui, ma mère ; je suis allé à la Roche-du-Fou, j'ai cueilli la casse-pierre, j'ai fait la croix sur la porte de la maison, et je suis entré du pied gauche, après avoir prononcé les paroles que vous m'aviez dites.

— Et qui as-tu trouvé dans la maison, mon enfant ?

— J'ai trouvé la mère Josèfe Plouarzec, la belle Simonne... et Kornic, le pilote.

— Et Kornic ?

— Oui, ma mère. La bonne femme était assise dans sa grande chaise, entre son lit et le foyer ; la jeune fille et le pilote étaient devant elle, sur le même escabeau.

— Sur le même escabeau ! soupira tout bas la Divroëte.

— La mère Josèfe, continua Jeannic, d'un ton de plus en plus attristé, m'a dit que j'étais le bien-

venu, et m'a pris les deux mains. Puis Simonne m'a prié de m'asseoir au fond de l'âtre, en se remettant sur l'escabeau avec Kornic... Et, pendant que nous causions, j'ai écouté et j'ai regardé.

— Que disait Simonne ?

— Elle parlait tout haut avec moi du temps qu'il faisait aujourd'hui, et tout bas avec Kornic de choses que je ne pouvais entendre.

— Et que faisait-elle ?

— Elle regardait Kornic... Alors, pendant qu'ils se souriaient l'un à l'autre, je me suis senti prêt à pleurer ; j'ai jeté la casse-pierre sous le lit et sous la chaise de la pennerre, je lui ai dit : Bonsoir, comme vous me l'aviez recommandé, et je suis sorti sans oser retourner la tête.

— Et ton étoile brillait-elle toujours ?

— Mon étoile ! Hélas ! j'ai oublié d'y regarder, ma mère.

— Qu'as-tu donc fait le long du chemin ?

— J'ai caché mon visage dans mes deux mains, et j'ai pleuré...

— Pauvre fieux ! murmura la Divroëte, en prenant Jeannic par le bras et en essuyant ses larmes.

Puis, se ravisant tout à coup :

— Va voir au moins, à présent, si ton étoile paraît encore.

Jeannic courut à la porte de la cabane et leva les yeux vers le ciel ; mais il rentra bientôt, abattu et muet.

L'étoile avait disparu.

— Ah ! ma mère ! s'écria-t-il, après un long silence, en se roulant comme un insensé sur son lit de paille ; l'étoile de Kornic brille toujours, elle ! Simonne choisira Kornic, et moi, je serai maudit, ma mère ! car tout ce que vous pourrez faire ne me donnera point l'amour de Simonne !

— Peut-être ! fit la Divroëte, en rouvrant la porte de la cabane et en montrant au jeune homme l'astre pâlissant qui reparaissait à travers les fran-

ges d'un nuage, tandis que Melmoth, sorti de son assoupissement, relevait peu à peu ses longues cornes et ses yeux enflammés.

Le fils passa la nuit en prières, et la mère en conjurations.

LE CINQ MAI.

CHAPITRE III.

Le Cinq Mai.

Tout le monde sait que le premier prix de vertu des rosières fut fondé, il y a plusieurs siècles, par saint Médard, évêque de Noyon.

Ce Monthyon de son époque, étant à la fois

évêque de Noyon et seigneur de Salency, eut l'idée de créer dans ce village un mobile d'émulation pour les jeunes filles, en offrant à celle qui serait jugée la plus chaste une couronne de roses et une prime de 25 livres. Cette première tentative ayant eu le plus heureux résultat, le bon évêque prit sur ses domaines une somme destinée à perpétuer annuellement son invention, et mourut après avoir eu la gloire de donner la couronne de roses à sa propre sœur.

De siècle en siècle, la réputation des fêtes de Salency en amena l'imitation dans les autres parties de la France. Les provinces surtout, dont les mœurs conservaient le plus de simplicité primitive, s'empressèrent d'adopter le couronnement annuel de la vertu des jeunes filles.

Piriac fut un des premiers villages bretons qui créa des rosières. Mais cette cérémonie dut y subir des modifications commandées par les usages du pays et qu'il est indispensable d'expliquer. Voici comment les choses se passaient :

Le jour pris pour le couronnement de la rosière était le cinq mai.

Dès le matin, toutes les jeunes filles du bourg s'assemblaient devant l'église, autour du curé ; chacune allait lui nommer à l'oreille celle à qui elle accordait le plus de titres au prix de vertu. Le curé prenait note des noms, et, sans publier celui qui avait réuni la majorité des suffrages, invitait les jeunes filles à revenir deux heures après, vêtues de blanc, devant la porte de l'église. Les jeunes filles se retiraient donc, ignorant laquelle d'entre elles était élue, bien qu'elle le fût par elles toutes. Pour que ce mystère ne fût dévoilé qu'au moment solennel, il leur était défendu de se communiquer leurs suffrages, sous peine, pour celle qui aurait enfreint la loi, d'être mise hors du concours : infaillible préservatif contre l'indiscrétion et la curiosité !

En rentrant pour se préparer à la cérémonie, chaque jeune fille trouvait à la maison tous les garçons qui prétendaient à sa main, et recevait leurs demandes sans y donner de réponse définitive. Si elle devenait rosière (et quel amant ne couronnait d'avance l'élue de son cœur ?), elle devait, après la messe, choisir son mari parmi ses prétendans. Voilà pourquoi pas un ne manquait de venir préalablement se montrer et faire valoir ses droits.

Dès le matin donc, la maison de la mère Josèfe avait été remplie par les prétendans à la main de Simonne. Les plus beaux mariniers et les plus riches fermiers du pays semblaient s'être donné rendez-vous autour de la jeune fille qui avait le plus de chances de joindre le prix de la vertu à la palme de la beauté.

Parmi les moins empressés en apparence, mais parmi les plus tendres et les plus dévoués dans le fond, se trouvait Pierre Kornic, le pilote.

Kornic était, entre les jeunes marins de Piriac, ce que Simonne était entre les jeunes filles : le meilleur, le plus beau et le plus pauvre. Sa beauté provenait surtout de sa force. Agé de trente-deux ans ; doué d'une figure mâle et puissamment colorée, de cette chevelure fine et brune, aux boucles naturelles, qui est l'attribut distinctif des athlètes, et de la taille la plus haute et la plus imposante qu'un homme puisse avoir sans être un géant, il était, en quelque façon, le roi du village, où il lui suffisait de paraître pour inspirer le respect et gagner l'amitié. Consulté par tous et surtout, protecteur né de chacun, on ne le voyait presque jamais seul, et c'était à qui lui ferait es-

corte, en quelque lieu qu'il lui plût d'aller. Comme tous les hommes de cœur qui ont le sentiment de leur puissance, il recherchait préférablement les pauvres, les faibles et les malheureux ; mais les enfans étaient l'objet de sa prédilection la plus marquée. Il n'en rencontrait jamais un sans lui donner en passant une caresse ou un mot d'affection. Aussi tous les petits garçons et toutes les petites filles du village l'avaient surnommé le bon pilote, et couraient au devant de lui du plus loin qu'ils l'apercevaient.

L'amour de Kornic pour Simonne lui était venu lentement et graduellement, comme il arrive toujours aux sentimens profonds et durables. Il avait commencé par la trouver la plus belle et par lui faire la cour avec tout le monde ; puis, en la connaissant davantage, il avait vu briller la bonté de son ame sous les graces de sa personne, comme un pur diamant dans un écrin d'or, et alors il avait songé sérieusement à mériter d'être son mari, en se faisant apprécier d'elle. Ses moyens, pour parvenir à ce but, avaient été simples et grands comme son caractère.

— Je vous aime, avait-il dit à Simonne, et je

ne vous demande qu'une grace : c'est de me permettre de vous prouver mon amour. Quand vous le partagerez, vous n'aurez qu'un mot à dire pour faire le bonheur de ma vie.

Là-dessus, il attendait tranquillement depuis une année.

Dans le jour dont nous parlons, sa conduite n'avait changé en rien. Laissant ses rivaux s'empresser autour de Simonne, il se tenait, modeste et calme, près de l'âtre, à la même place où nous l'avons déjà trouvé, et il causait familièrement avec la mère Josèfe.

Tout à coup, une exclamation générale se fit entendre devant la maison ; les garçons se rangèrent, par un mouvement qui exprimait plus de dédain que de condescendance, et un nom circula de bouche en bouche, au milieu des murmures :

— Le fils de la Divroëte ! le fils de la Divroëte !

En effet, c'était Jeannic. Le pauvre enfant venait aussi faire sa demande. Il s'avança, rougissant et tremblant, jusqu'auprès de Simonne, et

arrêta sur ses yeux un regard plus éloquent que toutes les déclarations du monde. De nouveaux murmures se firent entendre ; mais, loin de leur donner raison, Simonne sourit doucement à Jeannic, et lui indiqua, au grand étonnement de tous, qu'elle l'admettait parmi ses prétendans ; en lui présentant, suivant l'usage, le ruban de son tablier.

Jeannic le saisit avec transport, se laissa tomber à genoux, roula le tissu sur lui-même, en commençant par le bout qui lui avait été présenté, et le rendit en cet état à Simonne, qui, pour compléter le cérémonial, l'attacha, sans le dérouler, au bas de sa piécette.

A ce nouvel encouragement donné à Jeannic, et que tous ceux qui étaient là n'avaient pas obtenu si facilement, les chuchottemens recommencèrent, et le pauvre enfant se vit le but de vingt regards méprisans et jaloux. Mais il avait dans l'ame tant d'amour et tant d'espérance qu'il ne remarquait que Simonne et ne songeait qu'au bonheur qui l'attendait peut-être....

— O ma mère! soupirait-il en lui-même, en in-

voquant la Divroëte comme une divinité à lui qui pouvait entendre la voix de son cœur; ô ma mère! si c'est un enchantement, faites qu'il dure jusqu'à ce soir!

Au moment où il parlait ainsi, il aperçut Kornic au fond de la chambre. Il frémit, et n'osa envisager le pilote, tant il s'attendait, de sa part, à un regard plus terrible encore que ceux dont il venait d'être accablé; mais, au contraire, Kornic lui sourit comme avait fait Simonne et l'engagea, par un geste amical et franc, à venir s'asseoir entre lui et la mère Josèfe.

Tandis qu'ils conversaient ensemble, Simonne alla mettre, pour la cérémonie, sa coiffe et sa robe blanches, ses souliers rouges et sa devanture, et au bout d'une demi-heure tout le monde se rendit à l'église. Simonne et sa mère marchaient les premières, en se donnant la main; les prétendans suivaient par bandes, et Jeannic venait derrière avec le pilote.

Quand ils arrivèrent à l'église, le parvis était déjà couvert de monde. Chaque famille avait sa place, et c'étaient, dans chaque groupe, des aïeux

en cheveux blancs, patriarches du bourg ; des pères entourés de leurs fils, comme des rois de leur cortége ; des mères tenant leurs filles par la main avec un orgueil naïf et joyeux ; des jeunes filles en robes blanches, et des galans en vestes neuves, l'espoir au cœur et les rubans au chapeau.

Les jeunes maris du village, rangés aux limites de la place, formaient une haie serrée derrière les familles, portant sur l'épaule leurs longs fusils de chasse nettoyés avec soin, et prêts à détonner pour fêter la rosière.

Bientôt, au dessus de toutes ces têtes mobiles et radieuses, apparut le front chauve et grave du curé.

Il s'arrêta sur la dernière marche de l'église, le temps de compter du regard son troupeau épandu devant lui. Puis il descendit en étendant sur la foule inclinée ses deux mains bénissantes. Alors il régna tout à l'entour un silence si profond qu'on entendit la mer briser sur les sables de la côte. Le pasteur avait déroulé la liste des jeunes filles qui avaient réuni le plus de suffrages ; il allait la lire et proclamer la rosière...

Il commença d'une voix lente et solennelle. Chaque nom était accueilli par des applaudissemens et des félicitations. Enfin il arriva au dernier, à celui de la vierge qui n'aurait point de rivales.

Un frémissement d'impatience parcourut l'assemblée entière. Toutes les oreilles s'ouvrirent pour entendre, en même temps que la bouche du pasteur s'ouvrait pour parler :

— Simonne Plouarzec ! proclama le vieillard.

A ce nom, les rivalités cessèrent comme par magie ; les sentimens particuliers se fondirent dans une approbation unanime, et les applaudissemens partiels dans un seul cri de triomphe, couvert par la détonnation de toute la mousqueterie du village.

En moins d'une minute, les jeunes filles furent réunies autour de Simonne ; les mères entourèrent sa mère; les garçons, ses prétendans ; et toute cette population, partagée naguère entre tant d'intérêts et d'ambitions diverses, ne fut plus que le cortége de la rosière. Mais, au milieu de ce cortége, trois personnages surtout se faisaient remarquer diversement.

Le premier était Kornic, qui se tenait à la droite de Simonne, avec une joie douce et fière.

Le second, plus timide et non moins heureux, se cachait derrière la pennerre, et suivait ses moindres mouvemens d'un œil voilé de larmes. Vous avez reconnu Jeannic.

Le troisième personnage, c'était la Divroëte. Invisible et voyant tout, elle se glissait comme une ombre dans la foule, allant de moment en moment murmurer à l'oreille de son fils quelques conseils mystérieux.

Cependant on avait choisi douze jeunes filles parmi celles que le pasteur avait nommées. Chacune d'elles avait reçu le baudrier de ruban bleu, et avait désigné le garçon qui devait la conduire pour escorter la rosière.

Enfin deux d'entre elles avaient détaché les cheveux de Simonne et les avaient déroulés sur ses épaules.

Ces préparatifs achevés, les douze jeunes filles et les douze garçons se donnèrent la main autour de

la rosière ; le curé prit celle de la mère Josèfe, et tout le monde entra dans l'église, au son des cloches et des cantiques.

Simonne fut menée jusqu'au pied de l'autel. La couronne de roses blanches y était posée, avec la bague d'argent destinée au fiancé que choisirait la jeune fille. Le curé bénit l'une et l'autre, et, les prenant toutes les deux, mit la première sur la tête de Simonne, et la seconde à son doigt. Ensuite il donna à la mère Josèfe la dot de sa fille ; et le *Te Deum* fut chanté dans l'église, pendant que le bruit des cloches en branle et les salves de la mousqueterie se mêlaient du dehors aux voix de la multitude.

Après la messe, la rosière fut placée sur un trône de branches et de feuillée, et portée en triomphe à travers le village, par quatre garçons désignés par elle-même. Jeannic et le pilote en furent. Enfin vinrent le festin sur la pelouse du château, le bal sur la plage, et l'heure pour la rosière de choisir son préféré parmi les rivaux qui demandaient sa main.

Ces derniers s'étaient éloignés, suivant l'usage, avant la fin du bal, pour laisser à la mère et à la fille le temps de réfléchir et de se consulter une dernière

fois. Le premier mouvement de Simonne, au moment solennel, fut de s'assurer s'ils étaient tous revenus. Plusieurs étaient encore absens, et entre autres Kornic...

En attendant leur retour, on prépara tout pour la cérémonie du *Choix de la Rosière* (c'est ainsi qu'on nommait ce dernier épisode de la fête).

Simonne fut replacée sur son trône de branchages, sa couronne de roses blanches sur le front, sa bague d'argent à la main, et ses prétendans autour d'elle.

Une demi-heure se passa. Les absens arrivèrent l'un après l'autre. Kornic seul ne revenait point encore.

Que faisait-il donc? où était-il? et qui pouvait le retenir si long-temps, lui le plus aimant... et le plus aimé peut-être?

Tout le monde regardait avec anxiété vers le bourg, et la rosière faisait comme tout le monde. Seulement, le dépit se mêlait insensiblement à son inquiétude, et les rivaux du pilote commençaient

à fonder quelques espérances sur un incident qui avait failli d'abord les leur enlever toutes. Tous s'avouaient intérieurement que Kornic était leur concurrent le plus redoutable, et chacun se flattait d'être préféré en son absence, d'autant plus que cette absence, en se prolongeant dans un tel moment, pouvait devenir aux yeux de Simonne une preuve d'oubli ou d'infidélité.

En effet, un embarras mêlé de honte et de chagrin se lisait déjà sur le visage de la jeune fille. Ses joues devenaient tour à tour plus rouges que l'écarlate de sa chaussure et plus blanches que les roses de sa couronne; ses doigts tourmentaient convulsivement sa bague d'argent, et ses yeux ne se tournaient plus que de loin en loin vers le bourg. Quelques-uns même de ses regards, dans ce mouvement inquiet, tombaient sur Jeannie, qui se tenait toujours derrière elle, et qui sentait son cœur se fondre de joie dans sa poitrine, en rencontrant des yeux qu'il n'avait jamais vus si tendres.

Tout à coup, un cri parti du milieu de la foule attira l'attention de tout le monde : un pêcheur du village, connu sous le nom de *maître Jonas,* venait, avec la vivacité de son coup d'œil marin, d'aperce-

voir au large un objet qu'il indiquait du doigt et que chacun reconnut bientôt pour une chaloupe étrangère. Ayant voulu passer, malgré la marée basse, le long des écueils situés à la hauteur de la pointe de Castelli, cette chaloupe s'était fracassée sur les roches et coulait bas d'eau. L'équipage faisait tous les signaux possibles, afin d'attirer du secours, et une barque partie du môle de Piriac se dirigeait vers eux à force de rames.

Dans cette barque, maître Jonas reconnut du premier coup d'œil celle de Kornic.

— C'est Kornic! le voilà!

Telle fut l'exclamation qui s'échappa de toutes les bouches; et chacun ne songea plus qu'à suivre des yeux le pilote et son bateau.

Tout s'expliquait désormais. Kornic avait aperçu du bourg l'embarcation en détresse, et, au risque de passer pour négligent et oublieux, au risque de perdre Simonne, il avait volé au secours des naufragés.

En moins d'un quart d'heure, la barque eut at-

teint la chaloupe. Il était temps ; celle-ci, qui avait semblé jusqu'alors attendre l'autre, ne fut pas plus tôt délivrée de son équipage, qu'elle s'enfonça dans la mer et disparut.

Le bateau de Kornic revint aussitôt vers la côte avec sa glorieuse charge. Les acclamations qui saluaient de loin le pilote parvinrent jusqu'à lui ; il y répondit par un signe de remercîment, et se dirigea vers le point d'où elles partaient ; mais, au moment où il approchait du rivage, un accident inattendu faillit lui enlever le prix de son généreux dévoûment, et le perdre avec tous ceux qu'il avait sauvés.

Le poids de l'équipage de la chaloupe naufragée, beaucoup trop considérable pour la barque, l'avait enfoncée dans la mer jusqu'aux préceintes, et avait déterminé plusieurs voies d'eau dans les jointures des œuvres mortes. Tout à coup, ces voies d'eau se multiplièrent et s'agrandirent au point que le bateau fut menacé du même sort que la chaloupe. Dans ce nouveau péril, les malheureux qui venaient, avec tant de peine, d'en éviter un semblable, perdent leur sang-froid et font un mouvement si brusque que l'embarcation surchargée se penche sur l'eau et chavire.

Un double cri fait retentir la mer et le rivage, et vingt mariniers s'élancent à la nage au secours des étrangers. En quelques minutes tous sont amenés à terre.... du moins on le croit; mais aussitôt on s'aperçoit qu'il en manque deux, et l'un d'eux est Kornic !

— Kornic ! Kornic n'est pas sauvé !

Ces mots se sont à peine fait entendre, qu'un jeune homme s'élance de la droite de la rosière, et se jette à l'eau si vivement qu'on n'a pas eu le temps de le reconnaître. Il nage, il nage avec une force et une rapidité surhumaines, vers un point de la baie où deux corps se débattent parmi des bouillons écumeux. Ce groupe à demi submergé, c'est le pilote entraîné et vaincu par le matelot qu'il a voulu sauver. Le jeune homme qui arrive à leur secours les sépare violemment, saisit l'un d'eux par le corps, se laisse embrasser par l'autre, et gagne avec eux le rivage, où il tombe à demi mort en les rendant à la vie.

Alors seulement chacun reconnaît Jeannic, et tout le monde, Simonne la première, vole à son aide. Il rouvre les yeux, rencontre ceux de la rosière, et reprend connaissance.

Peu à peu tout rentre dans l'ordre. Les prétendans entourent de nouveau Simonne, et, au nom de tous, Kornic la prie de choisir entre eux. La jeune fille, encore agitée par les émotions qui viennent de l'assaillir, s'appuie au bras de sa mère, et considère tour à tour Jeannic et le pilote. Le premier rougit d'espérance et de joie, le second pâlit de surprise et d'angoisse, et tous deux attendent leur sort d'un regard de la rosière. Celle-ci prend sa couronne de roses blanches sur sa tête, en détache une fleur et la présente à Jeannic, avec sa main à baiser. Jeannic se met à genoux, pendant que le pilote chancelle d'effroi; mais, après avoir jeté encore au fils de la sorcière un regard plein de douce reconnaissance, Simonne baisse les yeux, rougit, et donne à Kornic sa couronne et sa bague.

A l'instant, le nom du pilote est porté jusqu'au ciel par cent acclamations joyeuses, auxquelles se mêle un seul gémissement de Jeannic.

— Ah! c'est rendre la mort pour la vie! dit le pauvre enfant, qui tombe défaillant dans les bras de sa mère.

Alors, au bruit des chants, au son des *vèzes* et

aux détonnations des fusils, la rosière et son élu sont ramenés au bourg en triomphe, pendant que la Divroëte, les suivant d'un œil funeste et levant vers eux un bras menaçant, emporte dans sa cabane son fils évanoui.

BLANCHE.

CHAPITRE IV.

Blanche.

Trois ans après les événemens que nous venons de raconter, une vieille et une jeune femme étaient assises, avec un homme et un enfant, devant une petite maison du bourg de Piriac.

Cette petite maison était celle de la mère Josèfe; la vieille femme était la veuve Josèfe elle-même,

la jeune était Simonne Kornic, l'enfant était Blanche, sa petite fille, et l'homme s'appelait Donatien-le-Bâtard.

Donatien-le-Bâtard devait ce surnom à l'ignorance où était le village, et où lui-même semblait être, du nom de son père et de sa mère. Tout ce qu'on savait de lui, c'est qu'il avait été élevé chez l'ancien bailli de Piriac, qu'il devait avoir environ vingt-deux ans, et qu'il était un des plus jolis garçons et un des meilleurs marins du pays.

Malgré la disgrace de sa naissance, et l'abandon auquel la nature semblait l'avoir condamné, particulièrement depuis la mort de M. le bailli, les plus honnêtes maisons du bourg lui avaient toujours été ouvertes, et la veuve Plouarzec surtout s'était montrée bienveillante et hospitalière à son égard. Il passait chez elle la meilleure partie des congés que lui laissaient ses longs voyages, et, à l'époque du couronnement et du mariage de Simonne, on avait dit dans Piriac qu'il n'eût pas manqué de disputer la main de la rosière à Kornic, s'il n'eût pas été alors à mille lieues de l'une et de l'autre.

Cependant, il n'avait point paru s'affliger, à son

retour, en trouvant Simonne mariée au pilote. Il les avait, au contraire, félicités tous deux de leur bonheur, et il était devenu dans leur ménage aussi familier que chez la mère Josèfe.

Deux ans s'étaient passés ainsi, sans qu'aucun nuage vînt troubler cette intimité parfaite, si ce n'est un chagrin, un seul, mais un chagrin profond et mortel : la stérilité dont semblait frappée la belle Simonne!

La douleur qu'inspirait au pilote cette disgrace de ses amours, l'avait décidé à chercher, dans un voyage de long cours, des distractions assez périlleuses et assez violentes pour l'arracher à la fois à lui-même et au triste aspect de son ménage solitaire.

Mais il avait fui son malheur au moment même où il allait cesser; car, trois semaines après son départ, Simonne avait été déclarée mère, et l'enfant, conçu dans les adieux, était venu au monde au bout de neuf mois. Il y en avait six de cela, et l'heureuse femme ne savourait qu'à demi ses joies de mère, dans l'attente inquiète où elle était du jour où elle pourrait les faire partager à son mari,

en lui mettant sur les genoux la fille dont Dieu avait enfin couronné leur union.

Elle avait donné à cette fille le nom de Blanche, quoique ce nom n'appartînt pas au pays, parce que peu de temps avant sa naissance, dans un jour de tempête où toutes les femmes de Piriac avaient tremblé et prié pour leurs maris qui étaient en mer, elle l'avait vouée au blanc, devant l'autel de Notre-Dame-de-Bon-Secours.

Le jour où la mère Josèfe, Simonne et Donatien étaient réunis avec Blanche, devant la petite maison dont ils avaient fait, pour ainsi dire, leur commune demeure depuis le départ de Kornic, ce jour-là était un des premiers et des plus beaux du mois d'avril. Midi venait de sonner au clocher de l'église, où l'*angelus* retentissait encore. Le temps était doux et calme, l'air pur, la mer blanche et le ciel bleu. Tout le village était sorti. Ceux qui ne pêchaient pas dans la baie se promenaient sur la plage, et ceux qui ne se promenaient pas sur la plage étaient assis devant leurs portes, comme la mère Josèfe et ses trois enfans (sa vieille amitié se plaisait à donner ce nom à Donatien).

Tous les quatre n'avaient qu'un nom sur les lè-

vres : le nom de Kornic ; qu'une pensée au cœur : le retour de Kornic.

— Pourvu qu'il revienne ! disait à demi-voix la grand'mère, en tournant ses yeux vers la côte, avec la tristesse qui lui était habituelle.

— Oh ! répondait Donatien, d'un air confiant, il reviendra, soyez-en sûre. Trop de bonheur l'attend ici pour qu'il reste en chemin.

— Mais combien il tarde ! soupirait Simonne, en asseyant sa petite-fille sur ses genoux. C'est peut-être lui-même qui remet son retour. Il doit être si loin de prévoir la surprise qui lui est réservée !... Il se croit toujours si malheureux et si maudit du ciel ! Oh ! que ne peut-il savoir que je suis là devant ma porte à regarder s'il arrive, avec un enfant dans mes bras qui l'appellera bientôt son père !...

Comme elle parlait ainsi, des jeunes filles traversèrent le village, revenant de la pêche, les bras et les jambes nus, ayant autour des hanches les ceintures de lisière rouge, portant sur la tête les grands paniers d'osier blanc, et chantant toutes à la fois ce refrain d'une chanson du pays :

Goëlands, goëlands!
Ramenez-nous nos amans!

Ces mots frappèrent Simonne : elle compara sa tristesse à la joyeuse insouciance des jeunes filles, et, se penchant sur le bonnet rose de sa petite, elle y laissa tomber deux grosses larmes.

Donatien s'en aperçut, hocha la tête avec impatience, et considéra quelque temps la jeune femme sans lui adresser la parole; puis, il dissimula sa douleur pour faire diversion à celle de Simonne, et s'écria d'un ton brusque et résolu :

— J'ai idée que le pilote reviendra aujourd'hui, moi!

— Aujourd'hui! fit Simonne, en tressaillant, comme si ce pressentiment eût déjà été une nouvelle.

— Que Dieu le permette! ajouta-t-elle avec ardeur.

Et elle couvrit de baisers le visage et les mains de sa fille, tandis que la mère Josèfe et Donatien les regardaient toutes deux avec un paisible sourire.

Quelques instans après, une troupe de pêcheurs passa, et l'un d'eux dit aux autres : — Il y a un navire en mer, à la hauteur de Castelli.

— Un navire ! répétèrent à la fois la grand'mère, la jeune femme et le jeune homme.

En même temps, la première saisit son bâton, la seconde prit Blanche à son cou, et le troisième s'élança vers le môle, où tous les trois arrivèrent successivement.

Dès qu'ils s'y trouvèrent ensemble, ce fut à qui plongerait ses regards le plus loin sur la mer. La bonne vieille, qui avait le cœur plus vif que les yeux, cherchait en vain à l'horizon, et ne voyait rien que la surface de l'eau, ondulant avec lenteur sous une brise insensible et resplendissant aux rayons du soleil, comme une immense feuille d'argent moiré. Simonne croyait bien distinguer dans l'ouest un point noir, posé ainsi qu'une petite tache entre l'azur du ciel et celui de l'océan ; mais elle n'en était pas sûre, et elle craignait que son espérance ne lui fît illusion. Étrangère à tous les sentimens qui faisaient battre les poitrines autour d'elle, Blanche pâmait d'aise au frais aspect des

flots, et tendait en criant sa petite main, comme pour saisir leurs blanches crêtes, quand elles se dressaient, tout étincelantes, contre les parois escarpées du môle.

Mais pendant ce temps-là, Donatien avait courbé sa main droite au dessus de ses yeux, qui dévoraient l'étendue à travers ce télescope improvisé. Il ne tarda pas à se convaincre que les pêcheurs avaient dit vrai, et qu'un navire se dessinait effectivement au large, courant sous toutes ses voiles du nord à l'ouest, et cinglant vers la pointe de Castelli. Il le montra du doigt à Simonne, aussitôt qu'il fut assez rapproché pour qu'elle pût l'apercevoir. Elle y réussit, et ne put retenir un cri de joie, en reconnaissant le brick du Pouliguen sur lequel son mari s'était embarqué pour l'Afrique, il y avait plus de quinze mois. Donatien n'osait pas assurer encore qu'elle eût raison. Mais cette fois, l'amour de la jeune femme donnait à son œil une pénétration qui surpassait et confondait le regard expérimenté du marin; et quand elle s'écria en joignant les mains : C'est lui! elle eut un tel accent de conviction, qu'elle fit partager sa certitude à tout le monde.

En moins de cinq minutes, le village entier sut

que le pilote arrivait, et, au bout d'une demi-heure, il fut en effet dans les bras de sa femme.

La première impression de Simonne, en le revoyant, fut de l'inquiétude et presque de l'effroi. Jamais figure d'homme n'avait autant changé en si peu de temps. Il était toujours beau, mais d'une beauté sévère et en quelque sorte funèbre; ses cheveux et sa barbe avaient démesurément grandi, sa haute et noble taille s'était légèrement courbée; l'extrême pâleur et la maigreur non moins frappante de ses joues, autrefois si pleines et si radieuses de santé, étaient à peine dissimulées par la teinte brune et austère que le soleil d'Afrique avait imprimée à son visage. On devinait que les fatigues du corps s'étaient jointes aux peines de l'ame pour le vieillir et l'épuiser durant sa longue course. Cependant il oublia les unes et les autres en embrassant Simonne, et Simonne, à son tour, se consola de le retrouver si différent de ce qu'il avait été dans leurs beaux jours, par la pensée de la surprise qu'elle lui ménageait et du bonheur inespéré qui allait rajeunir à la fois son cœur et son visage.

En accourant au devant de lui avec Donatien,

elle avait laissé Blanche chez sa mère. Elle ne lui annonça rien en l'amenant du rivage au bourg, et elle l'introduisit dans la maison où il allait trouver sa fille, sans que quoi que ce fût lui eût fait soupçonner le moindre mystère.

L'enfant venait de s'endormir, et Josèfe l'avait couchée dans son *bers* (1), dont elle avait croisé les rideaux blancs. La vue de cette couchette fit tressaillir le pilote, et rouvrit d'un seul coup toutes les plaies de son ame. Il pâlit et chancela, détourna la tête avec douleur, chercha à reporter sa pensée sur Simonne, et, ne pouvant en venir à bout, dit enfin d'une voix sourde et brève, en indiquant le bers :

— A qui est cet enfant?

Simonne rougit de joie et d'embarras, échangea un regard rapide avec sa mère et Donatien, comme pour les prier de venir à son secours, et balbutia d'un air timide, en montrant à son tour la couchette :

(1) Berceau.

— C'est une petite fille, un bien bel enfant; voulez-vous la voir, Kornic?

Pour toute réponse, le pilote s'approcha machinalement du bers et avança la main pour écarter le rideau; mais tout à coup il s'arrêta, regarda sa femme et sa belle-mère avec une profonde curiosité, puis, remarquant leur trouble et leur émotion, sentit un vague pressentiment lui traverser le cœur.

— A qui est cet enfant? répéta-t-il, d'une voix qui voulait être impérieuse, et qui ne fut que tremblante.

Simonne courut au bers, s'y appuya d'une main pour ne pas défaillir, et de l'autre fit tomber les deux rideaux qui cachaient l'enfant. Ce mouvement subit et le bruit léger qui l'accompagna éveillèrent la petite fille; de sorte que le pilote aperçut, en se penchant sur la couchette, un visage frais et reposé qui lui souriait dans son petit bonnet rose.

Ce tableau jeta sur la figure de Kornic comme un reflet lumineux et tendre, qui en adoucit l'expres-

sion et en ranima la pâleur ; il sentit le sourire de l'enfant arriver jusqu'à son cœur, subitement dilaté dans sa poitrine. Il demeura plusieurs minutes devant la couchette, se retourna pour la troisième fois vers sa femme, la vit sourire comme sa petite fille, promena son regard de l'une à l'autre, crut remarquer dans leurs traits une ressemblance lointaine... poussa une exclamation involontaire, et embrassa étroitement Simonne, qui s'était enfin suspendue palpitante à son cou.

— Ma fille!... c'est ma fille! s'écria-t-il, en laissant son cœur éclater en sanglots d'amour et en pleurs de joie ; car une voix secrète venait de lui révéler qu'il était père!

En même temps, sans attendre d'autre confirmation de son bonheur, il se précipita avidement sur le bers, souleva la petite fille d'un bras puissant, la couvrit de baisers, l'inonda de larmes, la pressa sur sa poitrine, lui parla comme si elle eût pu l'entendre, et finit par aller et venir à travers la chambre, avec le délire et les divagations d'un homme en démence.

— Ma fille! répétait-il; ma fille!... ma récompense

et ma consolation! ma résurrection et ma seconde vie!

Puis, quand il eut appris son nom :

— Ma Blanche! mon bien, mon idole! le présent que Simonne me gardait pour mon retour! Le trésor que mon ange gardien est venu apporter chez moi pendant mon absence! Oh! si j'avais su, mon Dieu! que j'avais une fille!

Et il recommençait à pleurer de tendresse, à bondir de joie; et Simonne éperdue ne savait plus lequel embrasser davantage, de son mari ou de sa fille; et Donatien jouissait pour la première fois du bonheur de ses amis, sans retour amer sur sa propre infortune; et la grand'mère, levant les mains vers le ciel, disait, comme le vieillard Siméon : « Maintenant, mon Dieu, vous pouvez me rappeler à vous, si mon jour est venu, car je n'ai plus rien à vous demander sur la terre. »

Toute la journée se passa ainsi, et le village entier fut en fête, comme la maison de Kornic...

Une seule habitation dans Piriac demeura étrangère à tant de joie; ce fut la cabane où la Divroëte,

assise au chevet de son fils, soignait le pauvre enfant, toujours malade et inconsolable depuis le jour où le pilote et la rosière avaient commencé d'être heureux.

Jeannic n'accusait que le ciel de son infortune, et n'en voulait ni à Kornic ni à Simonne; mais la vieille était moins clémente et moins résignée. En brisant à la fois ses charmes et l'existence de son fils, le choix de la rosière l'avait blessée cruellement dans les seules fibres qui vibrassent encore en son cœur desséché : son amour-propre de magicienne et sa tendresse de mère. Depuis cette époque, ces deux sentimens s'étaient nourris et fortifiés l'un l'autre, et le dernier surtout, qui jusqu'alors avait occupé peu de place dans cette ame damnée, y avait pris, à la vue de l'affaiblissement rapide de Jeannic, un développement et une vivacité extraordinaires. Elle s'était mise à aimer son fils de toute la profondeur du désespoir de ce pauvre enfant, et de toute l'ardeur de sa propre rage; de sorte qu'elle s'était fait en même temps un devoir et une satisfaction de le venger d'une manière éclatante et terrible. Ses ressentimens, sous ce rapport, étaient si inexorables et si exigeans, que toutes les occasions qui s'étaient

présentées à elle, depuis plus de trois ans qu'elle couvait son noir projet, lui avaient semblé insuffisantes ou incertaines, et qu'elle s'était décidée à en laisser passer mille, pour être plus sûre de ne pas manquer son coup en saisissant la meilleure.

Le démon ne l'inspirait que trop bien, hélas! et elle ne perdit rien pour attendre. Car un hasard funeste s'unit à sa vigilante malveillance pour lui mettre aux mains l'arme qui pouvait être la plus mortelle à ses ennemis : un secret de leur ménage! C'est avec ce secret (qu'on saura plus tard) qu'elle va d'abord trouver, dans les circonstances les plus heureuses du retour de Kornic, de quoi en empoisonner toutes les joies, et que, justifiant bientôt les traditions qui attribuent à son art infernal la puissance de tirer à son gré la vie de la mort et la mort de la vie, elle saura faire sortir le malheur du pilote et de sa femme de la prospérité même de leur union.

UN MOT.

CHAPITRE V.

Un Mot.

Après avoir congédié tous les amis qui étaient venus le féliciter et l'embrasser, c'est-à-dire tout le village, Kornic se trouvait enfin seul avec Simonne et la mère Josèfe. Donatien lui-même s'était éloigné, soit que quelque devoir l'appelât ailleurs,

soit qu'il craignît de gêner par sa présence une intimité qui n'admet point de tiers.

Il était près de sept heures du soir. Blanche dormait au fond de la chambre, sous les doubles rideaux de son bers. L'aïeule se tenait à peu de distance, assise dans son grand fauteuil, et se détournait parfois avec sollicitude vers la couchette de sa petite-fille. Simonne allait et venait, légère et radieuse, de son enfant à sa mère, et de sa mère à son mari, apportant toujours au dernier plus de tendresses muettes que sa bouche n'en avait prodigué aux deux autres. Le pilote, debout près d'une fenêtre ouverte, recevait avec tranquillité les rapides caresses de sa femme, lui souriait quand ses yeux rencontraient les siens, prenait sa main toutes les fois qu'elle passait auprès de lui, lui entourait le col de ses deux bras si elle s'arrêtait à leur portée, et, lorsqu'elle s'éloignait un instant, jetait un regard lent et paisible sur le ciel et la mer, comme pour voir s'ils avaient rien d'aussi pur et d'aussi profond que son bonheur.

La soirée était douce et magnifique. Le soleil venait de disparaître aux limites de l'Océan, de grands nuages roses allaient le rejoindre sous l'ho-

rizon, et quelques étoiles commençaient à briller à l'autre extrémité du ciel, comme des flambeaux qu'une main invisible aurait allumés l'un après l'autre. La moitié de la mer, du côté de l'occident, roulait encore de petites vagues étincelantes et vermeilles, tandis que l'autre moitié, vers le levant, semblait balancer, sous un voile noir, des lames sourdes et insensibles ; le bruit s'éloignait avec le jour, et le silence arrivait avec la nuit. On ne voyait plus sur la côte que quelques pêcheurs attardés, pliant leurs filets ou mettant leur barque à l'ancre ; et le navire qui avait amené Kornic se détachait seul, au milieu de la baie déserte, avec sa haute mâture et ses sombres cordages, découpés en noir sur le fond clair du ciel et doucement agités par la brise qui fraîchissait dans l'est.

Peu à peu Simonne et Josèfe s'unirent au pilote pour contempler ce spectacle, encadré comme un riche tableau dans leur petite fenêtre, et si bien en harmonie avec la commune situation de leur ame. La vieille s'approcha de la croisée, sans trop s'écarter cependant du berceau de Blanche, et la jeune femme vint s'asseoir entre sa mère et son mari, la tête appuyée au fauteuil de Josèfe et les yeux levés sur ceux de Kornic.

Tous trois restèrent long-temps ainsi, tantôt silencieux, recueillis et comme se reposant de leur bonheur, tantôt causant de leurs chagrins passés, de leur félicité présente, de leur bel avenir; de Blanche qui serait solennellement baptisée le lendemain, n'ayant été qu'ondoyée pendant l'absence de son père; de la *chambre de noce*, si pleine de bénédictions et de joies jusqu'au départ du pilote, si cruellement fermée depuis ce départ, et qui allait se rouvrir enfin, ce soir, aux chastes délices du premier jour (1)!...

Tandis que Simonne et Kornic s'entretenaient de toutes ces choses et que la mère Josèfe laissait, en les écoutant, le sourire s'épanouir sur ses lèvres flétries, aucun d'eux n'aperçut une espèce de fantôme qui se glissait dans l'ombre le long de la maison, et s'approchait à pas de loup de la petite fenêtre par où leurs douces paroles se livraient sans méfiance aux vents du soir.

Ce fantôme, c'était la Divroëte qui venait aussi faire à Kornic sa visite de retour.

(1) C'est encore l'usage des jeunes ménages, dans plusieurs parties de la Bretagne, de tenir la *chambre de noce* fermée pendant l'absence du mari, et de la rouvrir solennellement à son retour.

— Ma mère, lui avait dit Jeannic, de son lit de souffrance, en apprenant l'arrivée du pilote, irez-vous aujourd'hui savoir des nouvelles de Simonne ?

— Oui, mon fieux, j'irai ! avait répondu la vieille.

Et, quittant sa cabane à la nuit tombante, elle avait suivi les détours de la côte, et s'était rendue au village.

Aux approches de la maison, elle s'était arrêtée rêveuse, et avait plusieurs fois tourné à l'entour, comme la chouette qui plane sur le nid dont elle va ravager la couvée. Enfin, voyant la rue déserte et l'obscurité plus épaisse, elle s'était avancée jusqu'auprès de la fenêtre, avait perfidement souri de la trouver ouverte, et s'était placée de façon à pouvoir entendre sans être aperçue. A chaque mot qui attestait le bonheur et la sécurité du pilote et de Simonne, sa pensée se reportait sur Jeannic, malade et gémissant dans sa cabane, et sa noire figure grimaçait dans l'ombre, de colère et d'envie.

Lorsque Kornic parla de la chambre de noce qui allait se rouvrir, après quinze mois de séparation,

un éclair de joie féroce jaillit des yeux de la Divroëte, et son hideux visage s'avança avec une impatience avide, au point de toucher presqu'à l'épaule du pilote...

— Elle est là, notre belle chambre, murmurait Simonne, en cachant sa tête dans la poitrine de son mari, et en désignant une porte qui conduisait à l'appartement que la mère Josèfe leur avait donné dans sa maison, le jour de leur mariage.

— Oui! oui! répondait Kornic, à demi-voix :

Et il s'inclinait sur la jeune femme, comme on se penche sur une fleur qu'on va cueillir, afin d'en respirer déjà le parfum.

— Nous y serons bientôt, reprit Simonne, en se renversant avec amour sous son regard et en lui apportant son front à baiser.

— Et nous y serons trois, continua le pilote, tenant dans ses deux mains la tête de Simonne, tandis qu'il fixait sur la couchette de Blanche un regard plein de la plus paternelle béatitude.

— Cela est pourtant vrai! reprit-il après une

pause, je suis père! j'ai un enfant! j'ai un enfant... depuis quelques heures! — Oh! ajouta-t-il avec délire. Oh ma Blanche! ma fille! ma fille!...

Et transporté d'une joie folle, il allait s'élancer vers le berceau qu'il dévorait des yeux, lorsqu'il fut arrêté par ces mots murmurés à son oreille :

— *Ta fille, Kornic? Et si ce n'était pas ta fille?*. . . . . .
. . . . . .

Le pilote fit un léger soubresaut et poussa un cri étouffé, comme un homme qu'un poignard vient de frapper par derrière... Puis il passa sa main sur son front, se détourna et regarda par la fenêtre, sans rien voir... qu'une ombre qui glissait le long du mur, sans rien entendre... qu'un petit ricanement qui semblait éclater dans l'air.

Simonne n'avait rien remarqué, et elle crut que son mari avait une distraction; mais en levant les yeux sur lui, elle le trouva horriblement pâle et prêt à défaillir.

— Ah! mon Dieu! qu'est-ce qu'il y a? s'écria-t-elle d'un ton qui fit tressaillir Josèfe sur son fau-

teuil, et arracha un vagissement à Blanche, réveillée en sursaut dans son bers.

— Rien, dit Kornic, en s'efforçant de se calmer ce n'est rien. J'ai... j'ai entendu...

— Quoi? répétèrent les deux femmes avec instance.

— J'ai entendu, poursuivit Kornic, heureux de trouver ce mensonge, un signal qu'on m'envoie de mon navire.

— Et que signifie ce signal? demanda Simonne.

— Que... je dois aller coucher à bord... répondit le pilote.

Et ne sachant où cacher son agitation, il se retira en effet, après avoir à peine serré la main de sa femme... et sans demander à embrasser sa fille.

Simonne et sa mère attribuèrent ce changement subit au chagrin de s'éloigner d'elles, et attendirent le lendemain avec une douloureuse impatience.

— Eh bien ! ma mère, demanda Jeannic à la Divroëte, lorsqu'elle rentra dans la cabane, comment cela va-t-il chez Simonne?

— Cela va bien, mon fieux, cela va bien! répondit la Divroëte, en interrogeant d'une main frémissante le front brûlant de son fils.

LE LENDEMAIN.

CHAPITRE VI.

Le Lendemain.

Comme le blessé qui emporte le fer dans sa plaie, Kornic, en retournant à son navire, emporta dans son cœur les paroles fatales qui avaient été jetées dans son oreille, et pendant long-temps il fit de vains efforts pour les en arracher.

— *Si cet enfant, né pendant ton absence, n'était*

pas ton sang? Ces mots terribles retentissaient sans cesse autour de lui, comme s'il eût entraîné partout dans son atmosphère l'esprit qui les lui avait fait entendre la première fois. Car il lui était impossible de croire que ce fût une bouche humaine qui les avait prononcés. Le bruit léger qui les avait suivis et l'ombre qu'il avait vu s'évanouir le long du mur, ne pouvaient être que le rire et la trace d'un démon jaloux sorti de l'enfer pour venir le tourmenter dans son bonheur.

Le doute funeste que ce génie malfaisant avait voulu glisser dans son esprit, avait déjà cherché à y pénétrer de lui-même, quand sa femme lui avait montré la fille qui leur était née après son départ; mais il avait l'ame trop grande et trop confiante pour l'ouvrir si promptement aux perfides conseils du soupçon; et il avait mieux aimé s'abandonner librement à sa joie que de l'empoisonner par des raisonnemens pénibles.

Mais ce qu'il n'avait pas osé penser, une voix inconnue venait de le lui dire; une puissance surnaturelle lui avait jeté dans le cœur l'affreuse vipère qu'il avait écrasée du pied sur le seuil de sa maison, avant d'y arrêter seulement son regard.

Que pouvait-il faire avec cet ennemi logé dans ses entrailles? Le repousser obstinément sans l'envisager une seule minute jusqu'à ce qu'il l'eût chassé de lui-même. C'est ce qu'il fit ou du moins ce qu'il essaya, sa première agitation passée, avec toutes les armes que lui fournirent la fermeté de son caractère, la droiture de son esprit et la naïveté de son cœur. Après avoir senti plus d'une fois la vie prête à l'abandonner avec la confiance, en se disant : *Si c'était vrai?* il parvint à se rattacher en même temps à l'une et à l'autre, en se répondant : *C'est impossible!* et, quitte avec lui-même pour quelques heures de supplice et une nuit d'insomnie, voyant la foi se ranimer dans son ame, comme le jour se rallumait au ciel, il se leva en s'accusant d'avoir trop vite cru entendre des paroles qui étaient peut-être une illusion de son oreille, et d'en avoir été assez ébranlé, sinon pour douter réellement de la fidélité de Simonne, du moins pour lui faire croire qu'il en pouvait douter.

Ainsi calmé, et décidé à réparer un premier mouvement dont il se faisait un crime dans la simplicité de son cœur, il résolut, non-seulement de retourner dès le matin près de sa femme, mais de lui prouver qu'il n'avait cessé de songer à elle, en

arrivant au bourg, tout paré pour la cérémonie du baptême de sa petite fille.

Il prit en effet ses plus beaux habits, qui étaient encore dans son hamac, remit à son chapeau le ruban que Simonne y avait attaché, au triste jour de son départ, et qu'il avait soigneusement gardé pour des jours plus heureux, s'élança dans un canot, une rame dans chaque main, arriva ainsi au bourg, et courut tout droit chez lui.

Il trouva la maison pleine et tout le monde en habits de fête. Simonne ayant eu la même idée que lui, avait tout disposé pour mener Blanche à l'église au moment où il arriverait de son bord. La mère Josèfe, levée dès la pointe du jour, malgré sa faiblesse et ses soixante-cinq ans, était en grande toilette de marraine. Les jeunes filles et les jeunes garçons du village, toujours prêts à se réunir au premier signal de fête, entouraient de leurs groupes joyeux la famille du nouveau-né, les uns dansant devant la porte, les autres chantant en chœur, dans la maison, la gloire de la jeune mère et le bonheur futur de la petite fille.

Simonne, belle et parée comme au jour de sa

noce, fière et contente de porter elle-même son enfant à l'église, le berçait sur ses deux bras dans le manteau blanc qu'elle lui avait brodé de ses mains, et ainsi armée, elle attendait Kornic avec confiance, bien sûre de le dédommager, par un seul regard, de la nuit pénible qui venait de prolonger leur séparation.

En effet, dès que le pilote parut sur le seuil de la maison et qu'il fut aperçu de sa femme, tous deux, voyant qu'ils s'étaient devinés en croyant se surprendre, se saluèrent de ce sourire cordial qui dissipe les plus sombres nuages, et se jetèrent avec effusion dans les bras l'un de l'autre. La femme avait oublié sa longue attente; le mari ne se souvenait plus qu'il avait fait un mauvais rêve; tous deux étaient consolés.

Il ne restait plus à remplir, avant d'aller à l'église, qu'une seule formalité, mais une des plus importantes. Il s'agissait de désigner le parrain de Blanche, qu'on n'avait pas voulu choisir en l'absence du pilote. Josèfe et Simonne inclinaient timidement pour Donatien, et celui-ci semblait attendre avec sécurité un honneur qu'il regardait comme son droit, et pour lequel il ne se connaissait pas de

concurrens. Mais Kornic qui, sans trop s'en rendre compte, ne partageait pas les préférences de sa femme et de sa belle-mère pour leur jeune protégé, confia le soin de donner le bras à Josèfe et de tenir sa fille sur les fonts du baptême, à un homme qui était son ami depuis long-temps, et que nous avons déjà vu apparaître, au couronnement de la rosière, sous le nom de maître Jonas.

Et puisque maître Jonas va désormais jouer son rôle dans ce drame, il n'est pas hors de propos d'encadrer ici son portrait et son histoire, qui formeront d'ailleurs une heureuse diversion à la sévérité de notre sujet.

MAITRE JONAS.

CHAPITRE VII.

Maître Jonas.

Maître Jonas était un homme d'environ cinquante ans, court et trapu, sec et musculeux, presque entièrement chauve, doué, en revanche, de la plus magnifique barbe rouge dont la nature puisse orner le menton d'un mortel, et de deux petits yeux renfermant chacun des milliers d'étincelles dans un

trou qui semblait percé avec une vrille. On voit que maître Jonas n'était pas beau ; mais en lui le moral compensait le physique : c'était la plus forte tête de l'endroit.

Destiné d'abord par sa famille à devenir la gloire et l'ornement du clergé du diocèse, il avait passé son enfance en pension chez feu M. le curé de Piriac, qui lui avait donné les premières leçons de latin et de grec. Il avait bientôt quitté la cure pour le séminaire, avait achevé tant bien que mal ses humanités, et enfin s'était avancé jusqu'à la théologie et la tonsure. Arrivé à ce sommet, soit qu'un vertige l'eût pris au moment de prononcer les vœux irrévocables, soit que sa tête fût comble et son organisation intellectuelle épuisée, il tomba dans une maladie de langueur qui participait de l'hypocondrie et de l'idiotisme, et qui arrêta tout à la fois les progrès de son corps et ceux de son esprit. Il passa ainsi deux années sans prendre part à la vie autrement que par le sommeil et la digestion.

Au bout de ce repos, commandé par la nature, ses facultés reparurent l'une après l'autre, sa santé se consolida, sa science même lui rentra par bribes dans la tête. Bref, il redevint un homme.

Mais il sentit, et tout le monde comprit trop tard, qu'on avait fait un beau rêve en le croyant né pour le sacerdoce, et qu'il fallait cesser de chercher à mettre en lui plus de choses qu'il n'en pouvait contenir. Il s'empressa donc de se renfermer dans les limites qu'il n'aurait jamais dû franchir; et le futur pêcheur d'hommes, qui devait succéder aux apôtres de Galilée, redevint simple pêcheur de poissons dans la baie de Piriac.

Et, loin de rien perdre à rentrer ainsi dans sa sphère, maître Jonas y gagna sous tous les rapports. Le pauvre clerc, qui n'eût été que le dernier des prêtres, se trouva, non seulement le premier pêcheur du village, mais le conseil et l'oracle du pays entier.

Maître Jonas aimait à cumuler; et, sa supériorité dans sa condition lui permettant de le faire sans rivalité comme sans outrecuidance, il avait accaparé, en vieillissant, à peu près tous les métiers et tous les emplois. A l'époque où nous le prenons, par exemple, il était déjà : pêcheur sur la côte, toutes les fois qu'il faisait beau, pilote à bord des navires, quand l'occasion s'en présentait, marguillier, sacristain, sonneur de cloches et chantre, en l'église

de la paroisse, aubergiste et maître d'école, en sa maison du bourg, officier vétérinaire près les étables et haras, médecin ordinaire de toutes les familles, et aspirant, avec les plus honorables chances de succès, au privilége de raser, chaque dimanche matin, la population mâle de Piriac.

A tous ces titres, quelque contradictoires qu'ils fussent, personne ne méritait la confiance générale mieux que maître Jonas. Sans parler de ses connaissances, dont sa petite bibliothèque, grossie chaque année sur ses économies, ne laissait pas que d'augmenter peu à peu le trésor, il possédait toutes les qualités qui rendent un homme essentiel et précieux. Il n'y avait point de discrétion égale à la sienne ; il se serait fait tuer plutôt que de trahir le moindre secret livré à sa confiance : aussi avait-il gagné spécialement celle de toutes les femmes du village, et était-il appelé comme arbitre souverain dans les plus intimes querelles de famille. Il était esclave de sa parole, à laquelle il ne manquait jamais, ayant toujours la prudence de ne promettre que ce qu'il pouvait tenir. Il remplissait avec une ponctualité exemplaire ses fonctions les plus incompatibles, et il avait pour cela le talent de se multiplier d'une façon prodigieuse.

Beaucoup d'autres petits avantages ajoutaient à son importance et constituaient sa spécialité. Il n'y avait pas de chronique, de tradition et d'histoire relative au pays, à cent lieues à la ronde, qu'il ne connût dans tous ses détails et qu'il ne racontât, dans l'occasion, de la façon la plus merveilleuse. Il savait également, toujours le premier, les moindres nouvelles du jour; il annonçait, chaque matin, quel temps il ferait dans la journée, de quel côté le vent soufflerait le soir, si la pêche serait bonne au *Four* ou à Castelli, si tel ou tel poisson donnerait, à la marée basse, etc., etc.

Enfin, une dernière qualité achevait de mériter à maître Jonas l'admiration universelle : il était le premier nageur de Piriac!

On peut s'étonner de nous voir terminer l'esquisse de sa physionomie morale par l'énonciation d'une telle supériorité ; cependant rien n'est plus juste et plus logique, car rien n'avait servi à manifester la grandeur d'ame de maître Jonas, autant que cette faculté grossière qui semblait ne pouvoir faire honneur qu'à la souplesse de ses muscles et à la conformation de ses membres.

En mainte circonstance, où la tempête avait menacé la vie des pêcheurs de Piriac ou celle de marins étrangers naufragés dans la baie, plus de trente hommes avaient dû leur salut au talent précieux et à la généreuse intrépidité de maître Jonas. Ces nobles actions lui avaient valu le titre de *sauveur*, qu'on joignait souvent ou même qu'on substituait à son nom ; et son modeste héroïsme avait été consacré par plusieurs médailles d'or, que M. le bailly avait solennellement attachées à sa boutonnière.

Après tant de qualités, peut-on mentionner un seul défaut ? à tant d'éloges faut-il ajouter un seul reproche ? Hélas ! depuis qu'Adam a péché, personne n'a été parfait sur la terre, pas même maître Jonas. Maître Jonas aimait plus que de raison les liquides qui réjouissent le cœur de l'homme, comme il est dit dans un passage de l'Écriture que l'ex-clerc tonsuré citait souvent avec une complaisance tant soit peu profane. Non pas que maître Jonas fût ce qu'on appelle un ivrogne ; oh non ! il mettait dans sa faiblesse une distinction qui rappelait légèrement ce que sa première éducation avait eu d'aristocratique. Il ne méprisait pas le vin quand il était bon, mais il préférait l'eau-de-vie et les liqueurs, le rhum surtout : le rhum était sa perte : il se serait

damné pour un verre de rhum de la Jamaïque.

C'était là une passion ruineuse pour un pêcheur de Piriac. Aussi, maître Jonas était-il souvent aux expédiens pour la satisfaire; et, lorsque l'une ou l'autre de ses nombreuses professions ne lui en fournissait pas les moyens, il se voyait obligé de faire argent de tout, comme les alchimistes : alors (devons-nous révéler ce triste côté d'une si belle ame?), alors le pêcheur-médecin-marguillier-pédadogue, etc., partait un beau matin de Piriac, au lever du soleil, et allait à Guérande mettre en gage chez un orfèvre — *infandum!* — les glorieuses médailles qui devaient orner sa poitrine. Le prix de la vertu se liquidait ainsi au profit du vice, et, pendant une semaine, on voyait maître Jonas-le-Sauveur s'exposer à son tour à la perdition, en péchant plus de fois par jour qu'il n'est permis au juste. Du reste, telle était la considération dont il jouissait, que cet oubli momentané de lui-même, si bien fait pour en ébranler les bases, n'arrachait qu'un indulgent sourire à ses plus sévères cliens comme à ses meilleurs amis, et qu'après ses plus longs égaremens il retrouvait encore, non seulement la confiance et l'attachement, mais même la vénération du village.

Tel était Jonas. Et maintenant que le voilà peint d'après nature, s'il faut, pour achever le portrait, montrer le personnage dans son costume et sa tenue, nous n'avons qu'à retourner à la maison de la mère Josèfe. Cet homme qui demeure silencieusement assis à la place d'honneur, au coin de la cheminée, tandis que les jeunes conviés du baptême s'agitent avec bruit autour de Simonne et de sa fille, c'est maître Jonas. La gravité de son maintien, élevé à la hauteur de la circonstance, rappelle quelque peu le magister, et contraste plaisamment avec la pétillante vivacité de son regard. Son crâne nu et poli comme un marbre, son épaisse barbe rouge assez semblable à des étoupes enflammées, ses lèvres plissées par un sourire perpétuel, ses grosses mains posées sur ses genoux, toute sa physionomie et toute son attitude forment un mélange bizarre, où se trouve quelque chose de grotesque et de vénérable, de doux et de terrible, d'humble et d'imposant, de noble et de familier.

Ses vêtemens n'ont pas plus d'unité que sa personne; toutes ses professions et tous ses goûts y sont plus ou moins caractérisés : il y a du prêtre, du maître d'école et du marguillier dans la coupe sévère et alongée de son habit noir, du pêcheur dans

le baton ferré qu'il tient entre ses jambes, du pilote dans ses souliers plats et sans clous, comme il les faut sur le pont des navires, du savant dans ses culottes bouclées de travers et ses bas mal tirés, du médecin dans le chapeau à larges bords qu'il tient doctoralement sous son bras.

FUNESTE AUGURE.

CHAPITRE VIII.

Funeste augure.

Lorsque le pilote désigna maître Jonas pour parrain de sa fille, et l'invita à donner la main à la mère Josèfe, le brave homme resta un instant étourdi d'une faveur si imprévue, balbutia quelques remerciemens solennels, et enfin pria aussi

galamment que possible la vénérable marraine d'accepter son bras.

Pendant ce temps-là, Donatien, déçu dans son espérance et blessé dans son amour propre, devenait tour à tour pâle de surprise et rouge de honte, et murmurait timidement, en détournant la tête vers Josèfe, ces paroles qu'elle seule put entendre :

— Pauvre fou que j'étais; j'oubliais que je suis Donatien-le-Bâtard, et que Donatien-le-Bâtard n'est pas digne d'être parrain de Blanche Kornic!

La bonne vieille le calma d'un geste compatissant, prit avec une profonde révérence le bras de maître Jonas, et donna le signal de départ au cortége, qui se rendit à l'église.

Tous ceux qui n'en étaient pas s'arrêtaient à le regarder passer, et souriaient de voir tant de bonheur épanoui sur toutes les figures, lorsque se montra, au détour d'une rue, un visage dont l'aspect lugubre glaça subitement la joie générale, et fit reculer tout le monde, comme une apparition de mauvais augure.

C'était la Divroëte.

Elle fixa sur Kornic son œil pénétrant, s'étonna de lui trouver l'air si calme et si satisfait, et, relevant son regard vers le ciel, dit d'une voix assez haute pour être entendue :

— Les corneilles volent dans le nord ; voilà un enfant à qui le saint baptême ne portera pas bonheur.

Tandis que chacun pâlissait à ses paroles, elle sourit et regarda tranquillement défiler le cortége.

Au moment où il sortit de l'église, elle se trouva encore sur son passage.

— Eh bien ! Simonne, dit-elle, en faisant baisser les yeux à la jeune mère, sous la fixité perçante des siens, tu ne m'as pas invitée au baptême de ta fille ? tu as donc oublié que c'est mon Jeannic qui a sauvé ton mari des flots, le jour de ton couronnement ?

— Je gage que le pilote s'en souvient mieux, lui, continua-t-elle, en se tournant vers ce der-

nier. N'est-ce pas, Kornic, que tu veux bien m'avoir à ta fête?...

Fasciné comme sa femme et comme tout le monde, toujours reconnaissant d'ailleurs du dévouement de Jeannic, le pilote balbutia une réponse affirmative; et la Divroëte suivit les invités chez la mère Josèfe.

— Il paraît qu'il ne m'a pas entendue hier, se dit-elle, nous verrons s'il m'entendra aujourd'hui....

LA LÉGENDE.

CHAPITRE IX.

La Légende.

Il y avait une heure que les invités du baptême étaient à table dans le *courtil* de la petite maison; Kornic présidait le festin, assis entre sa femme et sa belle-mère. Maître Jonas était à gauche de la mère Josèfe; Donatien à droite de Simonne, et le reste des convives s'étendaient de chaque côté,

formant un cercle qui venait se refermer en face de la famille.

Toute l'allégresse des premiers momens était revenue dans les cœurs et sur les visages, et personne ne songeait plus aux sinistres paroles de la Divroëte, qui d'ailleurs semblait se réjouir comme les autres. Le pilote seul, devant qui elle s'était placée, ne pouvait s'empêcher de lui jeter de temps en temps un regard rapide, comme s'il eût trouvé dans sa joie quelque chose d'ironique et d'inquiétant.

— M'est avis, dit tout à coup la sorcière, en voyant le déjeuner tirer à sa fin ; m'est avis que voici le moment de conter des histoires.

— Oui ! oui ! s'écrièrent trente voix ensemble.

— Les histoires ont cela de bon, observa sentencieusement Jonas, qu'elles aident les vins à passer.

— Eh bien ! qui commencera ? demanda le pilote, heureux de cette diversion nouvelle à sa préoccupation involontaire.

— Honneur au parrain ! dit la Divroëte ; je m'engage à parler après lui.

Tous les yeux se tournèrent vers maître Jonas. Il ne se fit prier que pour la façon, et se frottant les mains en homme qui tient déjà son affaire :

— Je vais, dit-il, vous faire un récit de circonstance ; l'enfant de cette maison a nom Blanche ; voici l'histoire de *la bienheureuse Blanche de Crémeur*, qui, outre l'honneur d'être la patronne de ma filleule, a encore l'avantage d'être celle de tous les fiancés présens et à venir, ce qui ne laisse pas que de promettre à madite filleule toutes sortes de prospérités dans ses amours, quand elle en aura.

Une contraction nerveuse passa sur les lèvres de la Divroëte. Personne ne s'en aperçut, et Jonas, qui avait conservé de son éducation ecclésiastique un goût prononcé pour les préambules, continua imperturbablement celui qu'il avait entrepris.

— Si mon histoire, dit-il, est un peu profane pour une histoire de sainte, elle n'en est que meilleure à conter à table ; et, comme elle se termine,

du reste, par la gloire éternelle, il convient de la commencer pieusement.

Maître Jonas se recueillit une minute, comme un prédicateur entre son exorde et son premier point, et se redressant avec une gravité parfaite :

— Au nom du Père, du Fils et du Saint Esprit, dit-il, en faisant un long signe de croix.

— Ainsi soit-il, répondirent les convives, en se signant tous ensemble.

— En ce temps-là (1), reprit maître Jonas, il y avait au pays de Guérande autant de châteaux qu'il

(1) Voir la note à la fin du volume.

y a aujourd'hui de métairies, et autant de châtelaines qu'on y voit maintenant de fermières. Le plus magnifique de ces châteaux était celui de Crémeur, et la plus jolie de ces châtelaines était Blanche. Mais Blanche était aussi malheureuse que belle : car son père, le sire de Crémeur, avait été tué à la guerre, sa mère était morte de chagrin, et elle était restée orpheline à l'âge de quinze ans.

Elle habitait donc le château de Crémeur, seule avec sa gouvernante, son intendant et un ancien écuyer de son père, nommé Trémeleuc. Le vieux Trémeleuc n'avait ni fortune ni noblesse, mais il possédait un trésor qu'il préférait à tous les biens, c'était Charles, son fils unique. Le sire de Crémeur l'avait recommandé en mourant à sa fille, et Blanche en avait fait son page, comme s'il n'eût pas été son vassal.

Après avoir été confus de tant d'honneur, Charles Trémeleuc en était devenu fier. Les jeunes manans, qui naguère avaient joué avec lui dans le village, n'osaient plus le regarder en face, quand ils le rencontraient sur la route de Guérande, tenant par la bride le palefroi de sa maî-

tresse, et portant sous le bras son missel à fermoir d'or.

Charles avait trois ans de plus que Blanche ; il était aussi beau cavalier qu'elle était jolie damoiselle, et il semblait avoir pris les manières et les sentimens d'un fils de gentilhomme, en même temps qu'il en avait obtenu les honneurs et les priviléges. Jamais page n'avait mis plus d'adresse et de courtoisie à présenter l'étrier à sa dame et souveraine, plus d'empressement à prévenir ses moindres désirs, plus de discrétion à satisfaire ses fantaisies, et surtout plus de dévouement à garder sa personne sacrée, non seulement des ennemis qui pouvaient lui nuire, mais encore des regards qui pouvaient profaner son chaste visage. Trémeleuc aurait tiré l'épée contre l'insolent qui se serait permis de lever la tête trop haut devant Blanche.

Quand il eut vingt ans, les plus riches vassaux du fief de Crémeur qui avaient des filles à marier vinrent faire la cour à son père et lui compter d'avance les écus qu'ils donneraient en dot à leurs *pennères*, si elles plaisaient au beau page. Le vieil écuyer consultait son fils, et Charles répondait

toujours : «Pas encore, mon père, pas encore!...» Et, en disant cela, il regardait d'un œil rêveur la tourelle du château qu'habitait sa maîtresse, et semblait quelquefois refouler des larmes dans ses yeux et des soupirs dans sa poitrine...

Un jour on célébrait dans le village l'anniversaire de la naissance de Blanche, et la jeune châtelaine, fière et radieuse de ses seize ans, présidait le banquet auquel avaient été convoqués tous ses vassaux, dans la grande cour du château de Crémeur.

Charles se tenait derrière elle, et la servait, après avoir gagné cet honneur dans un petit tournoi, où il avait vaincu successivement tous les jeunes gens du pays. Au dessert, on fit venir un frère bénédictin de Guérande, qui passait pour connaître l'avenir aussi bien que Dieu lui-même, et on le chargea de prédire à Blanche tous les bonheurs qu'il pourrait lire dans le creux de sa main.

Le religieux prit en effet la jolie main de la châtelaine, et observa en silence les lignes qui en traversaient le tissu délicat.

Chaque convive attendait avec une vive impatience, mais il y en avait un surtout qui dévorait d'un œil inquiet le visage du frère, et suivait ses moindres mouvemens, comme s'ils avaient dû décider de son propre destin; celui-là, c'était Charles Trémeleuc. Après avoir suspendu sa respiration pendant toutes les opérations mystérieuses du religieux, il laissa échapper un long soupir en le voyant se tourner vers les assistans pour prendre la parole :

— Mes amis, dit le bénédictin, le ciel ne promet que des félicités à votre suzeraine.

Tout le monde applaudit.

— D'abord, avant trois ans, vous serez réunis devant elle, comme aujourd'hui, pour célébrer son mariage.

A ce mot, on battit des mains, on but au religieux, à la damoiselle et au futur châtelain de Crémeur; Charles Trémeleuc fut le seul qui parut sombre et pensif au milieu de la joie générale; il regardait le frère, non plus avec anxiété, comme au commencement, mais avec envie et défiance.

— Et quel sera l'homme assez béni du ciel, osa-

t-il demander, pour mériter la main de notre châtelaine ?

— Ce sera un de ses vassaux, répondit le bénédictin, avec une assurance qui fit tressaillir tout le monde et pâlir la jeune fille, tandis qu'un cri de surprise et de joie, promptement comprimé, s'échappait derrière elle...

— Frère, dit Blanche, en rougissant, je sais que mes vassaux m'aiment tous, et qu'ils donneraient leur vie pour moi ;.... mais ce que vous annoncez est impossible....

— En effet, murmura Charles, l'œil fixé sur le religieux et un sourire amer sur les lèvres.

— Cela sera pourtant, damoiselle, reprit celui-ci ; mais le vassal qui doit recevoir votre main s'en rendra digne, en se distinguant à la guerre et en devenant chevalier.

— A la bonne heure ! s'écria l'auditoire.

— A la bonne heure! répéta Blanche à demi-voix, mais assez haut pour être entendue de Tré-

meleuc, qui se tenait immobile et pensif derrière elle, et qui, à ce dernier mot, releva la tête par un mouvement de noble fierté.

Blanche congédia le religieux, et bientôt les convives se retirèrent, en causant entre eux de la singulière prédiction qu'ils venaient d'entendre.

Le lendemain, Charles se présenta devant sa maîtresse aussitôt qu'il lui fut permis d'entrer dans ses appartemens. Jamais il n'avait eu l'air si grave et si résolu; il semblait avoir vieilli de cinq ans depuis la veille. Il s'approcha de Blanche, sans lever les yeux sur elle, et, mettant un genou en terre :

— Madame, dit-il, je viens vous remercier des mille bontés que vous avez eues pour moi, et vous conjurer d'y ajouter la plus importante...

— Parlez, interrompit vivement la châtelaine; que voulez-vous ?

— Mon congé, madame.

— Quoi ! c'est pour nous quitter que vous im-

plorez notre bienveillance? N'êtes-vous donc pas heureux à Crémeur?

— Ah! madame, s'écria Charles, j'y suis trop heureux!

— Et pourquoi donc voulez-vous partir?

— Pour aller m'engager dans les troupes de notre seigneur et duc Jean de Montfort...

— Vous préférez les périls et les horreurs de la guerre à la vie paisible et douce que vous menez auprès de nous?

— Elle est bien douce en effet, répondit le page, en commençant à lever les yeux sur Blanche; mais, si je puis être le plus heureux des vassaux, dans la paix du château de Crémeur, et grace aux bienfaits de ma maîtresse, ce n'est qu'auprès de monseigneur de Montfort que je peux trouver la gloire, et me rendre digne des honneurs que vous m'avez accordés si gracieusement...

— Ah! c'est l'ambition qui vous anime? dit Blanche, en baissant les yeux à son tour.

— Oui, Madame! continua Charles, d'une voix plus forte; c'est la plus noble ambition, et la plus folle, peut-être!... Je veux devenir chevalier!...

Et son regard osa, pour la première fois, se fixer, vif et enflammé, sur la belle châtelaine.

A ce mot de chevalier, Blanche se rappela la prédiction du bénédictin, au banquet de la veille,... et elle comprit tout ce que son page n'exprimait qu'à demi. Elle rougit, laissa tomber sa tête sur sa main, pour cacher son trouble, essaya plusieurs fois de parler, sans pouvoir prononcer une syllabe, et allait se lever pour rentrer dans sa chambre, quand le page l'arrêta, en murmurant d'une voix humble et suppliante :

— Vous ne m'avez pas dit si j'ai mon congé, madame?

Blanche hésita encore quelques instans; puis, sans tourner la tête du côté de Charles, de peur de l'apercevoir à ses genoux :

— Partez! lui dit-elle, vous êtes libre!

Et, le geste dont elle accompagna involontaire-

ment ces paroles ayant fait avancer sa main vers le page, celui-ci la saisit, la baisa avec transport, et se précipita hors du château, courant et délirant comme un insensé.

Il prit un cheval, dit adieu à son père, et s'en alla au galop du côté de Vannes. Tous les seigneurs du pays de Guérande venaient de se réunir dans cette ville, à l'armée du jeune comte de Monfort, pour porter le dernier coup au parti de Charles de Blois, son compétiteur.

Quelque temps après cette scène et ce départ, le sire de Kernosa étant venu à Crémeur solliciter la main de Blanche, la jeune châtelaine lui fit répondre qu'elle était promise... Plusieurs prétendans firent la même démarche, et s'en retournèrent également désappointés.

Deux ans se passèrent; le vieux Trémeleuc mourut sans avoir reçu des nouvelles de son fils; et, les troupes du comte de Montfort ayant éprouvé un sanglant échec vers la même époque, Blanche de Crémeur fut persuadée que son page avait péri.

Alors se livra, dans les plaines d'Auray, la fa-

meuse bataille, où Jean de Montfort et Charles de Blois se disputèrent en personne, à la tête de leurs dernières forces réunies, la couronne du duché de Bretagne. Tous deux manquèrent d'y laisser la vie, et ce ne fut qu'après un carnage de vingt-quatre heures que la mort de Charles de Blois donna gain de cause à son rival.

A la suite de sa victoire, Jean IV fit célébrer des fêtes et présida des tournois, dans les principales villes de son nouvel état. Vannes eut le sien, et tous les chevaliers du pays de Guérande s'y rendirent avec leurs familles.

Une heure avant l'ouverture des joûtes, plusieurs groupes de gentilshommes conversaient avec le jeune duc, sous une tente dressée pour lui près de la lice. Leurs écuyers se tenaient derrière eux, à quelque distance, et des varlets leur servaient à boire dans de larges hanaps. Après en avoir vidé un certain nombre à la santé de Jean IV, la conversation était devenue galante; on s'entretenait des dames accourues à la lice pour disputer le prix de la beauté.

— Si j'étais le vainqueur, je sais bien à qui je

donnerais ce prix, dit le duc, en soulevant de la main une portière de la tente, tandis que son regard se fixait sur un point de l'assemblée.

Et, tous les chevaliers s'étant groupés autour de lui, il leur montra du doigt la jeune dame qu'il distinguait entre les autres.

— Blanche de Crémeur! s'écrièrent toutes les voix ensemble... Monseigneur a bon goût.

— Il est fâcheux, ajouta un gentilhomme qui n'était autre que le sire de Kernosa, il est fâcheux que la damoiselle soit aussi difficile que jolie.

— Difficile n'est peut-être pas le mot, observa malicieusement un autre, qui avait eu auprès de Blanche le même succès que le sire de Kernosa.

— Quand une belle enfant refuse sa main à tous, cela ne veut pas dire que son cœur n'appartient à personne, continua un troisième.

Et là dessus, plusieurs autres prétendans, également éconduits par la châtelaine de Crémeur, saisissant l'occasion de se venger en commun, s'a-

bandonnèrent, sur son compte, à toutes les folles conjectures que leur inspiraient à la fois leur ressentiment et le vin d'Anjou. Chacun donnait au moins un amant à l'innocente damoiselle, et elle allait bientôt en avoir autant qu'elle avait refusé d'époux, quand une voix s'éleva du coin de la tente où se tenaient les écuyers, et dit avec force : Messeigneurs, toutes vos paroles sont des calomnies; car la vertu de Blanche est aussi pure que l'épée de Saint-Georges!

Tous les chevaliers se détournèrent, et reconnurent, dans le téméraire qui leur donnait un démenti si formel, un simple écuyer du comte de Saint-Lyphar.

— Qu'on jette ce vilain à la porte, dirent-ils aux varlets.....

Mais le duc, qui avait suivi jusqu'alors le débat avec assez d'indifférence, se leva tout à coup, et arrêta d'un geste les varlets prêts à obéir.

—Ne touchez pas à cet homme! dit-il, en s'avançant vers l'écuyer, et en le considérant d'une façon particulière.

Il venait de reconnaître en lui le soldat qui lui avait sauvé la vie, à la bataille d'Auray, et qu'il avait en vain cherché depuis cette époque.

Les gentilshommes se regardaient entre eux, aussi surpris de la démarche de leur maître que confus d'avoir reçu d'aussi bas un démenti que ne pouvait récuser leur conscience.

— Mon brave, dit le duc à l'écuyer, nous nous sommes vus ailleurs?

— A Auray, Monseigneur.

— Je m'en souviens, et tu en auras la preuve. Mais d'abord, es-tu sûr de ce que tu viens de soutenir contre ces chevaliers?

— J'y engagerais mon existence et mon ame, Monseigneur!

— Eh bien! demande-moi ce que tu voudras. je dois la vie à ton courage; tout ce qui est en mon pouvoir est à ta disposition... Parle!

Alors, au grand étonnement des chevaliers, l'é-

cuyer et le prince eurent entre eux une courte conversation à voix basse, à la suite de laquelle Jean congédia le vassal, en ordonnant à un de ses propres écuyers de le suivre, et d'exécuter tout ce qu'il lui commanderait; puis, les gentilshommes ayant voulu reprendre leur première conversation :

— Messeigneurs, laissons cela, je vous prie, leur dit-il d'un ton sévère; nous y reviendrons.

En même temps, il fit lever les barrières, sonner les fanfares... et ouvrir le tournoi.

Les seigneurs de la cour de Jean IV entrèrent les premiers en lice, et se firent vivement applaudir des dames, par leur haute vaillance et leur superbe tenue.

Une seule ne songea pas à balancer devant eux l'écharpe couleur d'espérance qu'elle tenait à la main...

Après les chevaliers du duc, s'avancèrent successivement ceux du pays de Rennes et de Nantes, de Vannes et d'Auray, puis enfin ceux du territoire de Guérande...

Au moment où le premier d'entre eux parut dans la lice, la lance en arrêt, attendant un adversaire, la barrière se leva à grand bruit, et l'on vit arriver au galop un cavalier, monté sur un cheval, couvert d'une armure et suivi d'un écuyer que tous les joûteurs reconnurent pour le cheval, l'armure et l'écuyer de leur duc. Ils eurent besoin de s'assurer que ce dernier était assis parmi les juges pour être convaincus que ce n'était pas lui-même. Du reste, leur curiosité chercha en vain à découvrir quel était l'heureux porteur des armes de son prince; sa visière, baissée jusqu'au menton, ne laissait voir de son visage que la double étincelle qui jaillissait de ses yeux, et on remarqua seulement qu'il portait au bras une écharpe verte.

Pendant qu'on se demandait de toute part quel était ce chevalier, il courut sus à celui qui l'attendait, et le jeta hors des arçons, à la seconde passe; après quoi, il alla à son tour au bout de la lice, attendre un nouveau concurrent.

Ce dernier ne tarda pas à se présenter; l'inconnu ne l'eut pas plus tôt aperçu, qu'il se précipita sur lui avec une espèce de rage et fit rouler, du premier coup, son casque sur l'arène. On reconnut le sire de

Kernosa, qui s'enfuit confus et furieux. Deux autres assaillans eurent le même sort, et le terrible joûteur, encouragé par les applaudissemens universels, se préparait à un cinquième triomphe, quand le duc jeta son fourreau d'épée dans la lice, déclarant ainsi que le tournoi était clos.

Les juges sommèrent l'inconnu de lever la visière de son casque, pour lui décerner le prix des joûtes. Il obéit aussitôt ;... et tous les chevaliers poussèrent un cri de surprise, en reconnaissant l'écuyer du comte de Saint-Lyphar.

— Trémeleuc! s'écria de son côté Blanche de Crémeur, qui venait de reconnaître aussi son page.

— Mais il n'est pas chevalier ! murmurèrent les gentilshommes, et surtout les vaincus.

— Il l'est depuis une heure, de ma propre main, répondit le duc, et je ne me tiens pas quitte encore envers le brave qui a sauvé ma vie à Auray, au péril de la sienne.

A ces mots, et au souvenir de ce trait de courage et de dévouement que tout le monde avait su

et admiré sans en connaître l'auteur, les applaudissemens redoublèrent dans l'assemblée.

Le duc les interrompit pour parler à Trémeleuc.

— Dans huit jours, lui dit-il, le roi de France aura signé tes lettres de noblesse, et tu pourras venir recevoir à Nantes l'investiture du fief de Kareil. En attendant, garde en souvenir de moi mon cheval et mes armes, et choisis parmi les nobles dames qui t'applaudissent *la reine de la beauté et des amours.*

— Il me reste un devoir à remplir, auparavant, répondit Trémeleuc.

En parlant ainsi, il se tourna vers les chevaliers du pays de Guérande, et nommant par leurs noms tous ceux qui avaient calomnié Blanche sous la tente du prince, et dont quatre avaient été terrassés de sa main :

— Messires, dit-il, est-il quelqu'un parmi vous qui ose soutenir ici qu'il n'a pas menti sous la tente de Monseigneur?

Personne ne répondit.

Alors Trémeleuc prit la couronne destinée à la reine du tournoi, alla la porter à Blanche, et la lui posa sur la tête ; puis, se mettant à genoux devant elle, pendant qu'elle lui passait au cou, suivant l'usage, le collier d'or accordé au vainqueur :

— Madame, lui murmura-t-il, votre vassal est devenu chevalier, le religieux avait-il prédit vrai ?

— Oui, répondit la châtelaine, en lui donnant sa main à baiser.

Quinze jours après, on célébra le mariage de Charles Trémeleuc de Kareil et de Blanche de Crémeur. Après avoir été les modèles des fiancés, ils furent les modèles des époux, et, dans leur vieillesse, ils fondèrent à Crémeur un monastère, où ils moururent le même jour, en odeur de sainteté.

On voit encore dans le pays un dolmen qui indique la place de la chapelle où était leur tombeau,

et tous les soirs, les jeunes garçons et les jeunes filles qui veulent se marier vont y porter leurs prières et leurs offrandes.

LA BALLADE.

CHAPITRE X.

La Ballade.

Tous les convives applaudirent au récit de maître Jonas, et plus d'une pennerre se promit de faire des pélerinages au dolmen de Crémeur.

Kornic versa généreusement au narrateur le prix de la légende de Blanche, et Simonne, se fai-

sant apporter sa fille, la donna à baiser au vieux pêcheur; mais cette faveur ne fut pas plus tôt offerte et reçue, que tout le monde voulut la partager. Donatien souleva Blanche, d'un bras exercé à ce paternel exercice, présenta à chaque convive les joues rondes et vermeilles de l'enfant, et, se remettant à sa place, sans l'ôter de dessus ses genoux, le combla à son tour des caresses les plus familières et les plus tendres.

La Divroëte, qui avait suivi tous ses mouvemens avec une attention profonde, du moment où il avait pris Blanche des mains de Simonne, laissa errer sur ses lèvres un sourire étrange, lorsqu'elle le vit couvrir de baisers le visage et les mains de la petite fille; puis, se retournant vers les convives et croisant ses mains ridées sur la table:

— Maître Jonas, dit-elle, a rendu ma tâche difficile, et je crains que mon histoire ne plaise ici beaucoup moins que la sienne. Mais enfin, continua-t-elle, en observant le pilote, et en appuyant avec affectation sur chaque syllabe, je vais dire ce que je sais.

Elle pâlit en prononçant ces paroles, et passa la

main sur son front, comme pour cacher une émotion inopportune.

— C'est une ballade, reprit-elle, dont je ne connais point la date. Je voudrais bien retrouver mon gosier de dix-huit ans pour vous la chanter, mais je vous la réciterai de mon mieux.

Et, donnant à sa voix grêle et cassée quelque chose de vibrant et d'incisif, elle psalmodia les couplets qui suivent, en marquant la fin de chacun d'une longue pause, et en arrêtant tour à tour ses yeux de lynx sur Kornic, sur Simonne, sur Blanche et sur Donatien.

« Avez-vous connu le baron d'Assérac et la femme qu'il a épousée devant Dieu? Le baron d'Assérac était le plus puissant seigneur de son pays. La fierté habitait sur son visage et la force était dans son bras, et la femme qu'il avait épousée devant Dieu lui avait apporté, sous son voile de noce, plus de beautés qu'on n'en peut dire.

» Mais la baronne d'Assérac avait autant de dureté dans le cœur que de douceur dans les yeux; le ciel ne versa point ses bénédictions sur son lit.

et elle passa deux années sans avoir d'enfans; et après avoir été aussi joyeux que la forêt de Kerkabelec, où les oiseaux chantent du matin au soir, son ménage devint plus triste que le bois de Kerlo, où l'on n'entend que les hurlemens des loups.

» Alors le baron d'Assérac se dit : Puisque ma femme ne me donne point d'héritier qui porte mon nom, je vais la quitter pour aller à la guerre ; et, mettant son casque sur sa tête et son épée à son côté, il dit adieu à la baronne, monta sur son cheval et partit pour un pays lointain.

» Et quand il eut fait la guerre pendant près de deux ans, il eut envie de retourner dans son manoir, et il reprit le chemin de son pays. Mais voilà qu'au moment de remettre le pied sur ses terres, il rencontre sur son chemin une Divroëte. — Une Divroëte comme moi, qui voyait dans l'avenir et lisait dans les cœurs des hommes.

» La Divroëte prit le cheval du baron par la bride et dit au cavalier : — N'allez pas plus loin ! et si vous revenez d'un pays qui soit à cent lieues d'ici, retournez dans un pays qui en soit à mille, car vous allez trouver la désolation dans votre ménage.

» — Divroëte, que veux-tu dire : ma femme est-elle morte, ou le feu est-il à mon logis ? — Le feu n'est point à votre logis, monsieur le baron, mais plût au Ciel qu'il y fût ! votre femme est bien vivante, mais plût au Ciel qu'elle fût morte et enterrée !

» Et le baron, ne comprenant pas, répondit à la Divroëte : — Retire-toi, sorcière de malheur, et laisse-moi rentrer dans les joies de mon ménage. Et, donnant deux coups d'éperon dans les flancs de son cheval, il fut en quelques instans à la porte de son manoir.

» Or, comme il arrivait sans être annoncé, voici ce qu'il vit en entrant : La baronne n'était pas seule ; il y avait auprès d'elle un jeune cavalier, et tous deux jouaient avec un bel enfant couché dans son berceau. Et la baronne poussa un grand cri en apercevant son époux.

» — Baronne, quel est ce cavalier et quel est cet enfant ? — Ce cavalier est un intendant que j'ai pris dans notre maison pendant votre absence ; et — bénissez Dieu, mon cher mari, — cet enfant est le vôtre et le mien ; vous m'aviez laissée mère

en me disant adieu, et au bout de neuf mois le Ciel nous a donné une fille.

» Le baron crut sa femme, et prit sa fille dans ses bras pour la baiser; et il la couvrit de caresses jusqu'au soir; et toute la maison fut en liesse; et il y eut le lendemain un festin et des danses au logis d'Assérac.

» Mais, quand le baron se fut bien réjoui, il commença à réfléchir, et, posant sa fille sur ses genoux, il la regarda long-temps pour voir si elle lui sourirait, mais elle ne sourit qu'au jeune cavalier qui était toujours là, et elle aima mieux jouer avec le cavalier qu'avec son père.

» Alors le baron se mit à regarder le cavalier et l'enfant, et il sentit tout à coup son cœur défaillir, comme le jour où il avait été blessé à la guerre : car il venait de voir que l'enfant ressemblait au cavalier.

» L'enfant ressemblait au cavalier et nullement au baron. Le baron avait les cheveux noirs et les yeux de la même couleur. Le cavalier avait les yeux bleus et les cheveux blonds, et l'enfant les

avait semblables, et il avait encore le sourire du cavalier sur ses deux lèvres roses.

» Qu'as-tu fait, baron d'Assérac, qu'as-tu fait? Tu as laissé ta femme seule au logis pendant deux ans, et ta femme a pris un cavalier avec elle pour se consoler de ton absence... Et quand la Divroëte est accourue te prévenir de ce qui se passait chez toi, tu n'as pas voulu l'entendre. Baron d'Assérac, retourne vite consulter la Divroëte.

» Et le baron retourna consulter la Divroëte : — Divroëte, toi qui sais tout, me diras-tu pourquoi l'enfant que ma femme m'a donné pour mien me ressemble si peu et ressemble tant au cavalier qui est chez moi? Et la Divroëte, ayant invoqué son génie, répondit ainsi au baron :

» — Baron d'Assérac, voici pourquoi l'enfant de ta femme ressemble si fort au cavalier qui est chez toi!... »

— N'achève pas, sorcière! s'écria Kornic (1)

(1) Pour se figurer pleinement l'effet de cette ballade et de toute cette scène, il faut se rappeler deux choses : 1° le crédit des sor-

d'une voix tonnante, en se levant de table comme un homme en délire, et en promenant son regard enflammé de sa femme à sa fille, et de sa fille à Donatien.

L'histoire du baron d'Assérac était la sienne. Il ne pouvait plus en douter, et les assistans avaient remarqué comme lui l'horrible attention de la Divroëte à faire reconnaître Simonne et Donatien dans les personnages de sa ballade.

Une circonstance qui avait jusqu'alors échappé à chacun frappa tous les yeux à la fois. Blanche n'avait en effet aucun rapport de figure avec son père, et semblait au contraire résumer, dans l'ovale de son visage, tous les traits de celui de Donatien. C'étaient les mêmes yeux, la même nuance de chevelure, la même bouche, et jusqu'à l'air ti-

cières dans la contrée et à l'époque où nous sommes transportés ; crédit tel que le mépris public n'en ôtait rien à celles qui le possédaient, et que les efforts de la civilisation n'ont pu encore le détruire entièrement. 2° L'influence de la chanson en Bretagne, où un poète du pays l'a nommée *couteau à deux lames* que l'on peut (ajoute M. Emile Souvestre dans son beau livre des *Derniers Bretons*) enfoncer au besoin dans la gorge d'un ennemi.

mide et mystérieux qui formait le caractère distinctif de la physionomie de Donatien. Les tendresses enfantines que la petite fille lui prodiguait, à cet instant même, en jouant sur ses genoux, la pâleur mortelle qu'il ne pouvait dissimuler, le trouble et l'effroi manifestes de Simonne, l'évanouissement de la mère Josèfe, la stupeur et l'horreur générale se réunissaient pour confirmer le témoignage de cette fatale ressemblance et donner une autorité écrasante aux allusions de la Divroëte, entourée en ce moment solennel d'une sorte de majesté prophétique et vengeresse qui faisait trembler les plus hardis.

Les idées que le pilote croyait si bien avoir étouffées en lui-même s'y réveillaient plus poignantes que la veille, et son supplice de la nuit recommençait, augmenté encore de mille tortures. Ce n'était plus seulement le doute qui attaquait sourdement son esprit, c'était l'affreux soupçon, presque la certitude, qui envahissait tout son être, tuant d'un seul et même coup son amour et son bonheur. Et son cœur déchiré appelait en vain son esprit à son secours, en lui demandant quelques souvenirs du passé pour échapper au présent, quelques raisons spécieuses pour combattre son

malheur et sa honte. Rien! rien... que cette honte et ce malheur dressés devant lui dans leur morne réalité.... Et, pendant qu'il se débattait ainsi dans cette crise suprême, ses amis, au lieu de venir à son aide, s'éloignaient l'un après l'autre, glacés d'épouvante, sans qu'aucun trouvât une parole pour calmer son tourment. Et la Divroëte seule demeurait immobile à sa place, contemplant fièrement son ouvrage, et fascinant de son regard quiconque eût voulu élever la voix pour accuser ou défendre.

Ce silence dura plus d'un quart d'heure. On avait emporté la mère Josèfe dans la maison; Simonne l'y avait suivie avec quelques femmes, et Donatien, après avoir fait un effort inutile pour se lever et ouvrir la bouche, restait toujours muet et attéré sous l'œil foudroyant du pilote, et retenait à peine, de ses mains tremblantes, l'enfant saisi comme tout le monde, devant cette scène inattendue.

Enfin Kornic se détourna vers la sorcière, d'un air plus calme, et essaya de lui adresser tranquillement la parole; mais, soit qu'il eût compté trop tôt sur son sang-froid, soit qu'il retrouvât dans la

vieille la personnification de l'idée atroce qui s'attachait désormais à lui comme un fantôme :

—Va-t'en! lui cria-t-il, en levant les deux mains sur elle ; va-t'en, misérable !

La magicienne s'approcha de lui avec une froide dignité.

— Quand vous voudrez, lui murmura-t-elle à l'oreille, je vous dirai jusqu'au bout la réponse de la Divroëte au baron d'Assérac...

— Quand vous voudrez, répéta-t-elle, en jetant un coup d'œil oblique à Donatien.

Et elle disparut, après avoir dédaigneusement secoué, à la porte du courtil, la poussière de ses sandales.

Kornic la suivit quelque temps d'un œil hagard, et, en se retournant, il aperçut près de lui Donatien, qui dit avec douceur, en lui tendant la main :

—Pilote ! avez-vous chassé la calomnie de votre esprit, comme vous venez de chasser cette femme de votre maison ?

Pour toute réponse, Kornic repoussa la main de Donatien, et tous deux s'éloignèrent, sans parler à personne.

Arrivée à l'issue du village, la Divroëte s'arrêta pour regarder en arrière. Elle vit le pilote errer d'un côté, le bâtard de l'autre, tandis que le reste des convives se dispersaient en silence, et elle regagna d'un pied léger sa cabane, où elle retrouva, en voyant son fils moins souffrant, toute la joie qu'elle venait de chasser de la maison de ses ennemis.

Le pilote ne rentra pas de la journée, et retourna coucher à bord de son navire.

Donatien, après être venu s'informer soigneusement de la mère Josèfe, alla passer la nuit chez maître Jonas.

RÉVÉLATIONS.

CHAPITRE XI.

Révélations.

Voici comment la Divroëte avait été amenée à la vengeance qu'elle exerçait sur le pilote.

Du jour où le bonheur et presque l'existence de son fils avaient été ruinés à jamais par le mariage de Kornic et de Simonne, elle s'était faite, non seule-

ment leur ennemie, mais leur espion. Sachant que toute la joie du pilote était dans sa confiance en l'amour de sa femme, elle avait d'abord surveillé scrupuleusement les moindres actions et les moindres pas de cette dernière, dans l'espoir d'y découvrir quelque faute ou quelque imprudence propre à ébranler la sécurité de son mari. Ses perquisitions avaient été vaines, et Simonne n'avait pas mis contre elle les plus légères apparences, tant que Kornic était demeuré à Piriac. La sorcière avait bien déjà, à la vérité, la consolation de voir ses ennemis désespérés de la stérilité de leurs amours; mais cela ne pouvait compter pour sa vengeance: il lui fallait bien davantage!

Quand Donatien, revenu de ses longs voyages, fut reçu, comme de coutume, chez la mère Josèfe, et introduit dans le ménage des deux époux, la Divroëte sentit poindre en son ame une criminelle espérance, en voyant le jeune marin, que tout le village savait avoir été amoureux de Simonne avant son mariage, l'entourer encore de soins et de prévenances qui étaient loin d'annoncer que cet amour fût éteint. Mais, si elle se convainquit que Donatien conservait pour la jeune femme une tendresse illé-

gitime, elle ne put découvrir chez celle-ci le moindre signe d'un sentiment pareil.

Enfin le départ du pilote vint lui rendre l'espoir, et sa surveillance redoubla. Elle se vit d'abord encouragée par une circonstance grave, à laquelle elle était loin de s'attendre : Donatien continua, pendant l'absence de Kornic, d'habiter chez la mère Josèfe, et, par cela même, en quelque sorte, avec Simonne. Cette intimité, prolongée dans de semblables termes, pouvait avoir d'immenses conséquences. La sorcière le sentit parfaitement, et fit une garde d'autant plus sévère autour du logis de la mère Plouarzec, que celle-ci parut moins attentive au dedans. En effet, les habitudes de Simonne et de Donatien ne tardèrent pas à se modifier sensiblement. Le jeune homme le premier retrancha de ses manières la contrainte et le respect, pour y substituer une sorte de familiarité et d'abandon fraternels, sur lesquels la Divroëte ne prit point le change. Les premiers regrets calmés, la jeune femme, gagnée comme par un charme, imita peu à peu Donatien, et finit par prendre à son tour avec lui les libres façons d'une sœur. Cette double métamorphose fut l'affaire de quelques jours, et dès lors, la sorcière,

sans cesse à l'affût et aux écoutes, ne perdit pas un mot, pas un geste, pas un mouvement. Elle vit bientôt les deux jeunes gens se rapprocher plus souvent, oublier de mettre entre eux la mère Josèfe, sortir ensemble pour aller à la pêche ou à la messe, demeurer quelquefois seuls à l'écart, d'abord en passant et par aventure, puis avec intention et plus longuement, puis sans y songer et sans compter les heures.

Donatien surtout prolongeait avec bonheur ces entrevues et ces entretiens, auxquels Simonne apportait plus de réserve ou moins de préméditation.

Toutes les fois que la mère Josèfe était à l'église, et elle y allait souvent, la Divroëte passait et repassait devant la fenêtre, ou le long du courtil, où Simonne installait son rouet et sa chaise, et elle ne manquait guère d'y apercevoir le jeune marin, assis et penché près de la belle travailleuse, regardant aller son fil et sa main, lui parlant à demi-voix, l'appelant des noms les plus affectueux, folâtrant parfois avec elle et faisant semblant de l'aider à son ouvrage. Tout cela n'était remarqué que de la sorcière, parce qu'elle seule y faisait at-

tention ; mais tout cela lui inspirait les soupçons les plus graves, et formait, jour par jour, découverte par découverte, la certitude funeste qui devait mettre à sa merci le ménage dont elle avait juré la ruine.

Un jour enfin vint mettre le comble à cette certitude. C'était en août ; il commençait à se faire tard, et la mère Josèfe n'était pas encore rentrée : Simonne et Donatien étaient assis seuls dans le courtil, sous un pommier en fleurs. Simonne arrangeait négligemment les rubans de sa quenouille, et Donatien achevait, sans y prendre plus d'attention, quelques mailles d'un filet à pêcher. La jeune femme était rêveuse, et le marin, l'observant du coin de l'œil, semblait chercher comment il exprimerait ce qu'il avait à dire.

La Divroëte les guettait, placée en sentinelle derrière un buisson qui fermait le courtil et d'où elle pouvait les voir sans être remarquée. Elle n'entendait pas leur entretien, mais elle lisait dans leurs mouvemens et leurs regards ce que disaient leurs lèvres, et souvent même quelques paroles significatives arrivaient jusqu'à son oreille.

Après avoir rattaché à sa quenouille son fuseau

et son peloton, Simonne se leva pour rentrer; mais Donatien la retint d'un geste doux et suppliant, et elle resta. Tous deux gardèrent quelque temps le silence. Simonne rêvait toujours, en regardant devant elle, et Donatien la considérait avec une attention croissante, hésitant de plus en plus à lui adresser la parole. Enfin elle se tourna vers lui, il se rapprocha vivement, et la conversation s'engagea.

Ce furent d'abord des mots entrecoupés, des phrases rompues, des réticences mystérieuses; et, chose étrange! Donatien surtout balançait et reculait, comme s'il eût eu plus de respect ou plus de remords. Simonne paraissait l'attendre et le voir venir, avec une tranquillité qui tour à tour confondait et révoltait la Divroëte.

Peu à peu, la jeune femme s'anima et prit une part plus active à l'entretien. Bientôt elle se rapprocha à son tour, et sa tête se trouva si voisine de celle du marin, qu'elle semblait par moment la toucher. Après quelques mots échangés tendrement, elle adressa une question à Donatien. Il se troubla, rougit, fut quelque temps sans répondre, et balbutia une sorte d'excuse.

Elle lui demandait sans doute s'il n'avait point aimé d'autre femme, et il n'osait lui en faire l'aveu.

Elle insista, en prenant un ton plus insinuant. Donatien se détourna pour cacher son émotion. Elle le regarda avec surprise, réfléchit une minute, puis, lui mettant doucement une main sur le bras, le força de se retourner vers elle.

— Vous pleurez! s'écria-t-elle, assez haut pour que la sorcière l'entendît distinctement.

Et prenant un regard suppliant, elle parut non seulement pardonner, mais faire à son tour des excuses.

Le jeune homme resta néanmoins penché vers la terre, et continua de pleurer. Simonne ne savait comment chasser un souvenir dont elle avait elle-même réclamé la confidence. Elle combla Donatien de paroles tendres, presque de caresses passionnées... et enfin elle lui prit la main, qu'elle serra dans les siennes. Donatien releva les yeux sur elle et la considéra avec amour. Ils demeurèrent ainsi long-temps en silence, puis, après s'être assuré

qu'on ne pouvait les entendre, Donatien renoua la conversation.

Il parla d'abord timidement, comme il avait déjà fait au commencement de l'entrevue. Ensuite il s'enhardit, et prit à son tour la main de Simonne. Celle-ci, loin de la retirer, se rapprocha encore du marin, et sembla vouloir aller chercher jusque sur ses lèvres les mots qui en sortaient trop lentement à son gré. Donatien, de son côté, s'exprimait avec une chaleur croissante. On devinait, aux mouvemens de son corps, l'émotion qui agitait son ame. Son cœur battait dans sa poitrine, où sa main s'appuyait de temps en temps; son regard dévorait la jeune femme, et leurs fronts étaient si près l'un de l'autre que leurs haleines devaient se confondre... Et Simonne ne reculait pas! et sa main restait frémissante dans la main qui la pressait! Et son visage ne trahissait que l'attente et la joie!...

Tout à coup Donatien s'arrêta, regarda encore autour de lui avec crainte et méfiance, s'inclina vers Simonne, prononça quelques mots.... et tous deux se jetèrent dans les bras l'un de l'autre avec un cri étouffé de bonheur et d'amour...

La Divroëte en avait assez vu; elle n'en savait

que trop pour sa vengeance, et elle allait quitter sa cachette lorsqu'elle aperçut la mère Josèfe à l'autre bout du courtil, sur le seuil de la maison.

A cet aspect inattendu, Simonne et Donatien pâlirent et tremblèrent, comme des criminels saisis en flagrant délit. Ils s'éloignèrent vivement l'un de l'autre. La première reprit sa quenouille, le second son filet, et tous deux dissimulèrent comme ils purent leur trouble et leur effroi, en adressant la parole à Josèfe avec une tranquillité affectée.

La Divroëte rentra chez elle, sûre de ruiner quand il lui plairait le bonheur de Kornic, en révélant l'infidélité de sa femme. Non seulement cette infidélité lui était prouvée désormais, mais elle y trouvait un caractère d'entraînement et une absence de remords dont elle n'eût jamais soupçonné la pudique rosière, si ses propres yeux n'en eussent été témoins.

Au reste, s'il lui était encore resté des doutes, elle les eût tous perdus le lendemain et les jours suivans, car elle revit Simonne et Donatien, seuls, à la même place. Et cette fois, ce ne furent plus des paroles mystérieuses et des aveux timides,

mais déjà les familiarités et les caresses de deux amans habitués à leur bonheur et ne redoutant plus que de le voir découvert.

Une circonstance surtout frappa la sorcière. C'était le soir du troisième jour; la jeune femme tenait à la main un médaillon d'argent, auquel elle fixait complaisamment un ruban de soie noire.

Quand le ruban fut attaché, elle le prit dans ses deux mains, et faisant signe au jeune marin de baisser la tête, elle le lui passa au cou avec une tendresse pleine de coquetterie. Donatien baisa le médaillon à plusieurs reprises et le cacha soigneusement dans sa poitrine.

—Bien, jeune homme! dit la Divroëte, conserve ce gage d'amour... afin qu'on le retrouve au besoin à la place chérie que tu lui fais sur ton cœur.

Armée de ces découvertes funestes, qu'elle gardait en attendant le retour de Kornic, comme l'empoisonneuse garde les breuvages mortels distillés goutte à goutte pour le jour des vengeances, la Divroëte, en apprenant que Simonne allait être mère, n'hésita pas à voir en Donatien le père de

l'enfant qu'on attribuait au pilote. Les soins minutieux dont le marin ne cessa de combler la jeune femme jusqu'au jour de la naissance de Blanche, l'inquiétude qu'il manifesta pendant ce jour décisif, la joie qu'il laissa éclater le lendemain, le partage qu'il fit dès lors de son dévoûment et de ses tendresses entre la mère et la fille, et enfin la ressemblance fatale qui parut marquer d'un sceau vengeur le fruit des criminelles amours... tout cela confirma suffisamment l'affreuse idée de la sorcière, et lui fit reconnaître un fait incontestable là où le village entier ne trouvait pas même le sujet d'un soupçon.

La soif de vengeance l'avait-elle abusée, ou l'affection manifeste de Simonne pour Donatien était-elle réellement criminelle, et n'y avait-il eu que dissimulation profonde et fausseté indigne dans la joie et la tendresse avec lesquelles l'un et l'autre avaient mené Kornic au berceau de Blanche, en lui annonçant qu'il était père?... Sombres mystères qu'il n'est pas permis encore d'éclaircir, et à propos desquels on ne saurait trop rappeler cette vérité éternelle : que rien n'est plus difficile à sonder que le cœur de l'homme, si ce n'est le cœur de la femme!...

DÉCISION.

CHAPITRE XII.

Décision.

Depuis que la Divroëte avait chanté sa terrible ballade au festin du baptême, la maison de Josèfe et tout le village étaient plongés dans la stupeur et l'attente. Simonne, enfermée avec sa mère, n'osait se montrer à personne, et n'avait point d'autre distraction à ses angoisses que les soins qu'elle par-

tageait entre sa fille, abandonnée désormais à elle seule, et sa mère, affaiblie singulièrement par la dangereuse secousse qu'elle venait de recevoir. Donatien, se tenant habituellement chez maître Jonas, se hasardait à peine à demander des nouvelles des deux femmes avec lesquelles il demeurait si paisiblement la veille. Les habitans frappés vivement des révélations de la sorcière, sans pouvoir oublier les vertus qui avaient valu à Simonne la couronne de roses blanches, hésitaient également à se déclarer pour elle et contre elle, et attendaient, pour s'y rapporter aveuglément, la sentence définitive du pilote, seul juge souverain dans cette affaire.

Mais personne n'était dans une perplexité pire que le pilote lui-même. Le désordre que les paroles de la Divroëte avaient jeté dans son ame, était d'autant plus profond qu'il avait été plus calme et plus sûr de lui quelques minutes auparavant. Les hommes de son caractère ont cela de particulier que la confiance les quitte aussi facilement qu'elle leur était venue. Ils savent que leur franchise est leur faiblesse pour quiconque veut en user contre eux, et que le moins habile peut les tromper comme on trompe un enfant. Cependant Kornic ne pou-

vait irrévocablement se croire trahi par Simonne. L'affreuse lumière que la sorcière avait répandue dans son ame s'était changée en un soupçon plein d'une effrayante vraisemblance, mais qui permettait encore quelque raisonnement à son esprit.

Ce qui le torturait surtout, ce qui confondait tous les efforts de sa raison pour rassurer son amour, c'était la ressemblance de Blanche et de Donatien. Depuis qu'on la lui avait signalée, elle lui semblait aussi évidente qu'elle avait été auparavant insensible à ses yeux. Il avait sans cesse devant lui ces deux têtes blondes, ces deux visages encadrés du même ovale, ces deux yeux d'un bleu semblable, ces deux bouches souriant pareillement. Cette vision lui était si insupportable qu'il était parfois tenté de s'enfuir à jamais du pays, sans autre éclaircissement.

Le souvenir de l'amour de Simonne venait l'arrêter et le retenir. Cet amour avait été si pur, si naïf, si profond, si constant pendant les deux premières années de leur mariage ! Quelle influence funeste, quelle fascination, quels sortiléges auraient pu lui enlever un cœur tout à lui, si peu de jours après son départ ? Car il fallait que Donatien

eût employé la magie ou la violence.....?

Et s'attachant à cette idée, il épuisait son imagination à se créer des fantômes monstrueux. Il voyait Donatien abusant de la crédulité de Simonne par des moyens infâmes, égarant sa conscience et peut-être sa raison, la soumettant à des philtres et à des charmes, et anéantissant la plus belle moitié de la jeune femme pour mieux s'emparer de l'autre...

Puis il réduisait sa honte en chiffres et se perdait dans les calculs et les dates. Il comparait froidement celle de son départ et celle de la naissance de Blanche, et celle de l'arrivée de Donatien chez la mère Josèfe, et mille autres plus insignifiantes.

Au milieu de ces combats intérieurs, il flottait de projets en projets, sans pouvoir s'arrêter à aucun. Tantôt il voulait interroger sa belle-mère et ses amis, et tout le village; tantôt il songeait à aller trouver Donatien, et à lui arracher, par tous les moyens possibles, son secret ou sa vie. Quelquefois il était près de courir chez la Divroëte et d'implorer l'art maudit auquel il ne croyait que trop dans le fond de l'ame. Ou bien enfin, c'était à Simonne

qu'il voulait s'adresser pour obtenir son aveu ou sa justification et s'en rapporter à elle seule... mais la pensée de la revoir, avec l'abominable soupçon qu'il avait dans le cœur, suffisait pour lui faire trouver cette démarche impossible.

Et la seule résolution dont il se sentît capable, était de ne jamais reparaître en sa présence après ce qui s'était passé....

— Pourtant, se disait-il par moment, quelle raison m'a-t-elle donnée elle-même de la croire infidèle? Ne se défendrait-elle pas aussi bien qu'on l'accuse? Et qui est-ce qui l'accuse?

Alors il se rappelait la voix inconnue qui, le soir de la veille, avait la première jeté le doute dans son ame, et, rapprochant cet avertissement inexplicable du récit prophétique de la sorcière, il se laissait prendre au merveilleux de cette double révélation, et se persuadait que Dieu lui-même l'avait prévenu par l'une et par l'autre d'un malheur qui ne pouvait se découvrir naturellement.

— Et puis, lui murmurait le démon de la jalousie, maître désormais de toute son ame, si ta

femme a été infidèle, elle est fausse et menteuse. Son impatience et sa joie de te revoir, n'étaient qu'hypocrisie et impudence ; tu ne peux plus la croire sans folie, l'écouter sans honte, l'envisager sans opprobre.

Et le malheureux courait sur le pont de son navire pendant des heures entières ; et comme le lion qui porte au flanc le trait du chasseur, plus il courait, plus il sentait sa blessure s'élargir et saigner. Et plus il distinguait clairement, au milieu du sombre orage qui bouleversait son ame, cette seule et désolante vérité : que son amour, son bonheur, sa vie, étaient, quoi qu'il arrivât, détruits pour toujours.

Son bonheur de père, surtout, il le pleurait avec des larmes de sang. Il n'avait eu que quelques heures pour jouir de Blanche, sans amertume, et ce court intervalle lui avait suffi pour l'aimer de tout l'amour qu'il portait à Simonne, augmenté encore des mille tendresses qu'il n'avait cessé d'avoir pour les enfans. Il avait tant souffert d'en être privé pendant trois ans, il avait tant tremblé d'en être privé toute sa vie, que le sourire épanoui, à son arrivée, sur les lèvres de sa fille,

lui avait fait autant de bien, plus de bien peut-être que le premier sourire de Simonne, quand elle lui avait dit : c'est toi que j'aime. Pendant toute la journée, il avait voulu la remplacer auprès de Blanche. C'est lui qui l'avait portée sur ses bras, qui l'avait bercée sur ses genoux, qui lui avait chanté, pour l'endormir, sa chanson accoutumée, qui l'avait posée dans sa couchette avec les précautions les plus maternelles, qui était accouru l'y balancer, à son premier soupir, l'en retirer, à son premier cri. Il se faisait si vite à ce bonheur et à ces soins, qu'on eût dit qu'il y était habitué depuis long-temps. En moins d'une heure, il avait su tous les usages de l'enfant, connu tous ses désirs, deviné tous ses caprices, compris tout le muet langage de ses yeux et de ses mains, mieux que sa mère, qui n'avait pas d'autre étude et d'autre occupation depuis six mois. Et c'était au moment où son cœur éclatant de joie s'écriait : Tout cela m'appartient! c'était au moment où il s'attachait à cet enfant, comme un mendiant à un trésor, comme un naufragé à la planche de salut, comme un mourant à l'existence, qu'on était venu lui dire : Rends ce trésor, pauvre fou, il est à un autre; naufragé, lâche cette planche, tu n'as pas le droit d'y accrocher tes mains tremblantes; ago-

nisant qui croyais renaître, reprends ta souffrance et renonce encore à la vie!

Quand il eut passé ainsi toute la journée du baptême et les trois quarts de la suivante, cherchant tour à tour à douter et à croire :

— Que faire? se demanda-t-il pour la millième fois.

Et il se décida enfin à retourner au village. Là seulement il pouvait attendre quelque chose, ou du moins trouver des diversions à un supplice que l'isolement ne faisait qu'augmenter. Là surtout, il verrait Donatien, la Divroëte, les seuls qu'il se sentît la force d'affronter, parce qu'il les traiterait en ennemis et les briserait sous sa main, s'il se convainquait que le premier avait réellement déshonoré sa femme ou que la seconde l'avait calomniée.

Il songeait particulièrement à interroger Donatien. Convaincu de sa timidité et de sa faiblesse de caractère, il se flattait de le dominer ou de l'effrayer facilement, s'il parvenait à s'isoler avec lui pendant quelques heures.

LE PHARE.

CHAPITRE XIII.

Le Phare.

Ce fut en roulant cette pensée dans sa tête que le pilote gagna la côte de Piriac.

La nuit commençait à tomber, et l'ombre s'épaississait sur le village et sur la mer.

Kornic avait attendu ce moment pour que per-

sonne ne pût voir la rougeur de son front. Il débarqua à quelque distance du môle, et s'avança lentement le long du rivage. Un bruit confus qui arrivait jusqu'à lui de l'autre côté de la jetée attira machinalement ses pas dans cette direction. Le bruit s'accrut à mesure qu'il approchait, et cependant il ne rencontra personne, tant qu'il fut endeça du môle; mais, dès qu'il eut gravi l'escalier de pierre, il vit une grande multitude réunie sur le rivage : tout le village était assemblé. Kornic ne put s'expliquer ce concours extraordinaire et s'arrêta surpris, regardant et prêtant l'oreille.

Des torches portées à la main passaient et repassaient à travers la foule, au milieu de laquelle elles éclairaient brusquement quelques têtes de femmes ou de pêcheurs, quelques visages immobiles encapuchonnés dans des manteaux, quelques groupes d'enfans jouant avec le sable et les cailloux. Des voix s'appelaient et se répondaient entre elles; d'autres chantaient des airs du pays, d'autres poussaient des cris impatiens.

Tout ce monde semblait attendre quelque spectacle dans le ciel ou sur la mer; et cependant pas une lueur n'apparaissait au large, pas une étoile ne brillait au firmament.

—Mon ami, dit le pilote à un enfant qui passait sur le môle, pourquoi tous ces gens sont-ils là?

—Pour voir allumer le phare sur le *plateau du Four*, répondit l'enfant.

Kornic se souvint en effet qu'à l'époque de son départ les fondemens d'une tour avaient été jetés sur le célèbre écueil de ce nom, à trois lieues de la côte (1). La tour était achevée; on y avait établi un phare pour indiquer de loin le péril aux navires en mer, et on allait en faire ce soir-là l'essai et l'inauguration.

Il y avait plus de deux heures que les ingénieurs s'étaient embarqués pour le Four, afin d'y faire fonctionner la machine lumineuse dont M. le bailli et toute la population devaient juger l'effet du rivage.

Le pilote put facilement s'approcher de la foule

(1) Le plateau du Four est un banc de rochers situé à égale distance à peu près du Croisic et de Piriac. Son étendue, à la basse mer, est de plus d'une lieue dans la direction du N.-N.-E. au S.-S.-O.; et les parties les plus hautes ne découvrent que d'environ deux mètres, à l'époque des grandes marées.

sans être remarqué, et il attendit comme tout le monde, l'œil tourné vers la mer.

Pendant long-temps encore tout demeura dans une obscurité complète; à la fin une lueur rougeâtre apparut un moment et s'éteignit comme une étincelle. Une acclamation de joie s'était élevée dans la foule, qui retomba aussitôt dans le silence de l'attente en voyant s'effacer la lumière; mais bientôt elle se ralluma plus large et plus vive, se fixa comme un météore à l'horizon, demeura quelques instans immobile entre le ciel et les flots, se mit peu à peu en mouvement, s'arrêta, reprit sa marche, s'arrêta encore, repartit de nouveau, et enfin disparut du côté du couchant pour reparaître du côté du levant et continuer ainsi sa révolution sur elle-même, saluée à chaque retour par les cris de la population émerveillée.

Deux hommes seuls demeuraient silencieux au milieu de l'agitation générale, et fixaient sur la flamme rouge du phare un regard morne et lugubre, comme s'ils eussent lu quelque funeste présage dans le phénomène qui excitait une allégresse unanime autour d'eux.

Ces deux hommes, debout, sans se voir, à peu

de distance l'un de l'autre, étaient Kornic et Donatien. Le second, arrivé là aussi machinalement que le premier, n'aurait pas su dire mieux que lui ce qu'il y était venu faire; et cependant ce n'était pas en vain que leur destinée les y avait poussés tous les deux.

La multitude restait toujours à contempler le phare, dont chaque évolution semblait accroître la lumière; de terne et foncée qu'elle était d'abord, elle devenait blanche et limpide. Il y avait des momens où elle reparaissait éclatante comme un soleil, d'autres où elle prenait les nuances incertaines de la lune, et d'autres encore où, soit effet du brouillard, soit effet de la rotation, on eût dit qu'elle traînait après elle la chevelure divergente d'une comète. Quelquefois ses contours dessinés et précis lui donnaient l'apparence d'une plaque de métal ardent, et alors elle se détachait vivement sur le fond noir du ciel, où elle ne jetait qu'une lueur sombre et sévère. Quelquefois, une auréole de rayons pâles flottait imperceptiblement à l'entour, et alors elle répandait sur la mer une clarté fraîche et pure qui faisait étinceler les vagues et s'alongeait vers le rivage en colonne tremblante et argentée. Quand elle reparaissait ainsi, on aurait

pu croire qu'elle n'était qu'à deux milles de la côte, et on devait l'apercevoir de plus de vingt lieues au large.

Tout à coup, pendant que chacun suivait avec admiration ces phases et ces changemens, il se fit un mouvement dans la foule qui s'ouvrit par le milieu ; et M. le bailli s'avança, précédé de deux pêcheurs armés de torches.

M. le bailli était un grand et beau vieillard à cheveux blancs. Il fit signe qu'il allait parler ; et tout le monde se rangea autour de lui avec un respect commandé à la fois par sa vénérable présence et par le pressentiment des choses graves qu'il avait à dire. L'expression d'une attente inquiète avait remplacé en un instant celle de la joie sur les figures les plus épanouies : on se regardait les uns les autres, on se rapprochait et on se serrait mutuellement. On n'osait plus tourner ses yeux vers le phare, ou si on le faisait c'était avec un frémissement qui indiquait autant de terreur que de curiosité.

C'est qu'en effet M. le bailli allait faire une proposition terrible ; et sa physionomie sévère, la gra-

vité avec laquelle il s'appuyait au bras d'un des pêcheurs qui éclairaient sa marche, l'air solennel dont il promenait son regard du phare à la multitude, prouvaient qu'il comprenait l'importance des paroles qu'il allait prononcer, aussi bien que ceux qui allaient les entendre.

« Mes enfans, dit-il, le banc du Four est le point de cette côte qui a vu le plus de naufrages. Les moins âgés d'entre nous en ont déjà entendu raconter beaucoup à leurs pères, et les plus vieux en ont connu plus qu'ils n'ont eu d'années dans leur vie. A moi seul, depuis que je suis au monde, j'ai compté au moins cent navires brisés sur cet écueil, et mille hommes engloutis dans les abîmes qui l'entourent. Pour se figurer le nombre d'ames qui doivent errer la nuit sur ces flots dévorans, il faudrait compter les trépassés qui dorment depuis nos premiers aïeux dans le cimetière de ce village.

» C'est afin d'arrêter cette destruction qu'on a bâti cette tour et qu'on vient d'y placer ce phare. Mais, pour que ce phare éclaire chaque nuit les rescifs qu'il domine, pour qu'il en écarte sûrement les navires qui navigueront dans ces parages, il faut qu'il soit allumé tous les soirs comme il vient

de l'être, et qu'un œil vigilant, qu'une main toujours présente surveille et entretienne sa lumière jusqu'au jour; il faut qu'un homme s'en fasse le gardien!

» Ce gardien quittera sa famille, ses amis, son village. Le banc du Four deviendra son pays, et la tour sa maison. Il y passera sa vie, et il ne connaîtra plus rien de ce monde que le ciel, la mer et les rochers, avec les goëlands qui les habitent.

» Il dormira le jour pour veiller la nuit, et le phare sera son soleil.

» Il ne pourra jamais communiquer avec la côte, et on ne lui laissera pas même une barque, de peur que le découragement ou l'épouvante ne lui fasse quitter son poste au moment ou sa présence y serait le plus nécessaire.

» Quand l'orage s'élevera dans le ciel, et la tempête sur mer, quand les vents et les flots battront ensemble la tête et le pied de la tour, et la feront trembler jusque dans ses fondemens, quand les éclairs se croiseront autour d'elle et que le tonnerre éclatera sur son sommet, il faudra qu'il voie

et qu'il entende tout cela sans pâlir et sans quitter des yeux le feu sauveur qui lui sera confié.

» Ce feu sera son unique occupation, sa pensée éternelle. Il négligera tout pour lui sur terre. S'il a une mère, une femme, un enfant, une fiancée, il oubliera sa mère, sa femme, son enfant, sa fiancée, et il chassera, comme s'ils n'existaient plus, leur souvenir de son ame, toutes les fois que ce souvenir reviendra le distraire. »

Tandis que le vieillard parlait ainsi, la multitude l'écoutait en silence, agitée de moment en moment d'un frissonnement général, et jetant parfois des regards effarés vers la grande lumière qui tournait toujours à l'horizon.

— A présent, reprit M. le bailli, à présent que vous savez quel sort attend le gardien du phare, qui de vous veut se dévouer au salut commun ?

Pas un geste ne se fit dans la foule, pas une voix ne s'éleva, et pendant une minute, on n'entendit que le gémissement des lames qui s'étendaient en mourant sur la plage.

— Qui de vous veut aller au phare? répéta le vieillard, en regardant autour de lui.

Personne ne répondit encore, et un léger mouvement se fit seulement remarquer dans la multitude, comme si quelqu'un eût cherché à se frayer un passage.

— Qui veut aller au phare? demanda pour la troisième fois M. le bailli.

— Moi! répondit une voix faible et douce, mais ferme et assurée.

Chacun tressaillit et se détourna en poussant un long soupir, comme si la respiration venait de lui être rendue, et tout le monde se regarda avec compassion en voyant s'avancer Donatien. Le vieillard le félicita sur son courageux sacrifice; et, comme symbole de l'esclavage qu'il acceptait, lui passa au cou une chaîne d'acier à laquelle pendait une ancre de cuivre.

Donatien reçut le tout avec un sourire triste et résigné, qui semblait dire : Je ne sacrifie rien, et je ne fais qu'aller prendre ma place, puisque je suis condamné à vivre seul au monde, et que la vie qui m'est réservée au phare vaudra mieux encore que celle qui m'est faite au village.

Tous les pêcheurs entourèrent le jeune homme

et lui serrèrent la main, en signe de reconnaissance et d'admiration.

Le pilote seul continua de se tenir à l'écart ; et, après avoir laissé briller dans ses yeux un éclair de joie sombre, en entendant la voix de Donatien, il ne joignit qu'un sourire farouche et un regard menaçant aux remercîmens et aux félicitations générales.

Mais M. le bailli n'avait pas tout dit encore, et imposant de nouveau le silence :

— Maintenant, mes enfans, reprit-il, il me reste à choisir parmi vous l'homme prévoyant et intrépide qui portera au gardien du Four, chaque semaine, et quelque temps qu'il fasse, tout ce qu'il lui faudra pour soutenir son existence et la lumière du phare. Quelqu'un de vous veut-il répondre de l'une et de l'autre sur sa propre vie ?

— J'en réponds ! s'écria, du milieu de la foule, une voix que tous reconnurent pour celle de maître Jonas.

Au moment où M. le bailli achevait sa question, Kornic s'était avancé d'un pas, et avait ouvert la

bouche pour répondre; mais en se voyant prévenu par le vieux pêcheur, il s'était mordu la lèvre et était demeuré à sa place.

Une demi-heure après, la foule était dissipée, et il ne restait plus sur le rivage que trois hommes: Jonas et Donatien qui se préparaient à s'embarquer pour le phare, et le pilote qui les observait sans en être vu, du pied de l'escalier du môle.

Avant de quitter la terre, Donatien se retourna vers le village, du côté où s'élevait dans la brume la maison de la mère Josèfe et de Simonne, prononça plusieurs fois leurs noms, en portant ses mains à ses yeux, et s'élança dans la barque de Jonas, en étouffant des pleurs et des sanglots.

Kornic suivit d'un œil étincelant tous les gestes de ce muet adieu; et, quand il eut perdu de vue le vieux pêcheur et le jeune marin :

— A demain! dit-il, en étendant le bras vers le phare.

Le lendemain, en effet, il quitta son bord sur les cinq heures de l'après midi... mais, avant de le suivre dans l'exécution de son terrible projet,

nous devons retourner à la pointe de Castelli, dans la pauvre cabane où s'est ouvert le premier chapitre de cette histoire.

TOUJOURS ELLE!

CHAPITRE XIV.

Toujours Elle!

Il était environ six heures du soir; la Divroëte était debout devant sa porte, et causait distraitement avec Jeannic, assis sur son lit, au fond de la cabane. Il y avait deux jours qu'elle était clouée à cette place, attendant Kornic, et regardant à chaque instant s'il ne venait point. Son fils croyait

qu'elle se privait de sortir uniquement pour ne pas le quitter, et s'efforçait de lui faire comprendre qu'il était assez bien pour demeurer seul.

— Voyez, ma mère, disait-il, je suis vraiment mieux. Mes forces reviennent, et je me sens ranimé.

En parlant ainsi, le pauvre malade arrangeait ses cheveux sur son front, se faisait beau dans son lit, s'exerçait à sourire comme à une chose qu'il avait oubliée depuis des années, et se soulevait à moitié pour essayer ses forces.

La vieille le considérait avec une triste complaisance, tantôt l'encourageant du regard, tantôt lui recommandant par un geste inquiet de ne pas être imprudent.

— Je vous assure, reprenait Jeannic, qu'avec un peu d'effort, je pourrais me lever tout à fait. Il me semble que cela me soulagerait de quitter mon lit, d'essayer quelques pas, de m'asseoir un instant près de la porte, à respirer l'air de la côte et à contempler cette belle soirée; car la soirée est belle, n'est-ce pas, ma mère?

— Oui, mon fieux; mais elle est lourde et orageuse, et elle pourrait te faire mal.

— Oh! non! non!... il y a si long-temps que je n'ai vu le soleil se coucher dans la mer. Je voudrais aller le voir une minute seulement.

— Demain, Jeannic, demain, répondait la Divroëte, en regardant toujours du côté du village.

Le jeune homme se recoucha dans son lit, en se plaignant avec douceur, et resta quelque temps en silence. Mais, pendant que sa mère dépassait le seuil de quelques pas, pour porter plus loin son regard, il se remit sur son séant, promena autour de lui ses grands yeux bleus, se souleva plusieurs fois avec hésitation sur ses bras affaiblis, s'arrêta pour se consulter, et, se décidant tout à coup, descendit de son lit, en s'enveloppant des pieds à la tête dans une de ses couvertures.

Il eut d'abord quelque peine à se tenir debout, et quand il y fut parvenu, l'extrême pâleur de son visage et la longueur démesurée de ses cheveux noirs épars jusque sur ses épaules, le firent tellement ressembler à un spectre, qu'il se fût effrayé

lui-même s'il eût pu se voir. Mais, soit que les forces lui revinssent, soit que sa résolution lui en prêtât, il s'affermit peu à peu sur ses jambes, fit un pas, puis deux, puis plusieurs autres, et arriva, en s'appuyant aux meubles et au mur, jusqu'auprès de la porte de la cabane.

Quand il fut là, sa mère, qui venait de se rapprocher, l'aperçut subitement derrière elle, et ne put s'empêcher de reculer de surprise et d'effroi, comme devant une apparition.

— Malheureux enfant! tu vas te tuer, s'écria-t-elle, en accourant aussitôt à lui, et en le soutenant d'une main, tandis que de l'autre elle lui avançait un escabeau.

Jeannic, qui allait défaillir sans cet appui arrivé à propos, se laissa choir mollement, et demeura d'abord affaissé sur lui-même, avec une sueur froide au front et un frisson rapide dans tous les membres. Puis il se ranima sous les caresses empressées de sa mère, leva les yeux sur elle et lui serra la main d'un air tendre et heureux.

— Vous voyez bien que je suis fort, dit-il d'une

voix qui annonçait la plus grande faiblesse.

— Pauvre fieux ! murmura la Divroëte, en sentant une larme se gonfler sous sa paupière desséchée, et en s'accroupissant auprès de son fils pour lui baiser les mains.

— Tu as eu tort, mon Jeannie, continua-t-elle du ton de reproche le plus maternel ; il fallait au moins m'appeler pour te soutenir, cher enfant.

— J'ai voulu vous surprendre, ma mère, et cela m'a donné plus de courage, répondit le malade.

Puis, appuyant nonchalamment sa tête à l'épaule de la vieille, et promenant son regard enchanté sur la vaste étendue de ciel et d'eau qu'on découvrait de la porte de la cabane :

— Oh ! reprit-il, avec un petit frémissement de plaisir, que je suis bien ici, et que c'est bon de voir tout cela !

Il y avait, en effet, plusieurs mois que le malheureux était au lit, après y être déjà resté près

de deux ans, à la suite des émotions beaucoup trop fortes pour son corps et pour son âme du funeste jour de la fête des roses.

En le voyant retomber, lorsqu'elle l'avait cru revenu à la vie, la sorcière avait d'abord et longtemps désespéré de son salut, et, quoiqu'elle lui cachât soigneusement ses projets de vengeance, sa plus grande crainte avait été de le perdre avant de les avoir mis à exécution ; car elle sentait que la présence de son fils ravivait sa haine quand elle était près de s'éteindre dans son ame. Cependant, à force de soins, elle l'avait une seconde fois arraché à la mort, et elle espérait le ramener enfin à la santé.

Sauver Jeannic en perdant le pilote, elle n'avait d'autre pensée que celle-là. Toute sa vie et tout son art y étaient employés. En même temps qu'elle avait mis la vigilance et l'habileté les plus infatigables à découvrir et à révéler la faute de Simonne, il n'y avait pas de charmes, de conjurations, de sortiléges qu'elle n'eût appliqués à la guérison de son fils. Elle y avait dépensé le reste de ses forces; elle y avait épuisé sa science ; elle y avait tué son bouc, car Melmoth était mort à la suite d'une ex-

périence qu'elle avait tentée sur lui au profit de Jeannic.

Aussi, lorsqu'elle vit son fils se tenir de lui-même sur l'escabeau, après un effort dont elle était loin de le croire capable, elle reconnut avec joie cet empressement des convalescens à rentrer dans la vie, qui est l'indice le plus sûr de leur renaissance, et elle commença à partager l'espérance que Jeannic avait exprimée le premier de son complet et prochain rétablissement.

— Allons, mon fieux, dit-elle, en s'installant auprès de lui et en lui jetant une seconde couverture sur les genoux, que ta volonté soit faite, et puisse le Ciel t'avoir bien inspiré!

Et tous deux se mirent à contempler ensemble les hauts rochers de la pointe de Castelli qui se découpaient en noir sur le ciel, les gros nuages qui venaient du Levant, les alouettes et les mauves qui volaient par bandes sur la côte, et le soleil qui plongeait tout rouge dans la mer enflammée.

La Divroëte souriait comme son fils. La haine faisait place à l'amour, la vengeance au bonheur.

L'ennemie du pilote cessait d'exister. Il n'y avait plus que la mère de Jeannic. Mais ce moment ne fut pas long.

— Ma mère, dit le jeune homme, cette soirée ne vous en rappelle-t-elle pas une autre ?

— Laquelle, mon ami ?

— Il y a bientôt cinq ans de cela. Le soleil se couchait tout en feu comme ce soir; la mer ressemblait de même à une grande nappe de flammes; des nuages pareils à ceux-là cheminaient par le ciel, et les oiseaux effleuraient aussi en criant les vagues et les rochers. Vous en souvenez-vous, ma mère ?

— Mais Jeannic, nous avons vu mille soirées comme celle-là.

— Oh! non! nous étions assis l'un près de l'autre, à la même place qu'aujourd'hui. Seulement, Melmoth était couché à vos pieds.

— Pauvre Melmoth !

— Vous comptiez les fleurs d'un bouquet de violettes sauvages, pour savoir combien il y aurait de beaux jours dans l'année, et moi je me demandais en rêvant combien il y en aurait dans ma vie, quand tout à coup quelqu'un se présenta à la porte de la cabane... Vous vous rappelez qui c'était, ma mère?

— Non, mon enfant.

— Une jeune fille.

— Une jeune fille ! il en est tant venu ici me consulter pour leurs amours...

— Celle-là venait vous consulter pour son père qui était en danger de mort... Vous n'avez pas encore deviné ?

La Divroëte nomma plusieurs jeunes filles du village. Mais, à chaque nom, Jeannic hocha la tête, en murmurant : ce n'est pas cela.

— Il faut donc que je vous la nomme, reprit-il après un moment de silence, et avec une émotion qui rendit sa pâle figure plus pâle encore.

Puis, serrant la main sèche de la vieille dans sa main tiède et tremblante :

— Simonne Plouarzec, dit-il d'une voix faible.

Et il laissa retomber sa tête sur l'épaule de sa mère ; soit qu'il craignît de défaillir, soit qu'il voulût cacher la rougeur qui remontait avec le sang à ses joues décolorées.

La Divroëte avait tressailli comme un blessé qui sentirait le fer rentrer dans sa plaie. Tous ses ressentimens à la fois étaient revenus la mordre au cœur, et elle fixait devant elle son regard sombre, sans oser se tourner vers son fils.

— Encore elle ! murmura-t-elle avec un sourire amer.

— Toujours elle ! ajouta le jeune homme, en arrêtant ses yeux sur un nuage, comme s'il eût vu s'y dessiner le beau fantôme qu'évoquait son imagination.

Et, retournant aussitôt à sa première pensée :

— Je la vois encore à cette porte, continua-t-il ;

elle avait un jupon brun et un fichu rouge. Les pans de sa coiffe tombaient sur son cou. Elle avait oublié de mettre son tablier, et on voyait qu'elle était accourue ici tout droit du lit de son père, sans prendre le temps de faire sa toilette. Mais elle n'en était que plus belle ; et moi qui l'aimais déjà j'aurais voulu me prosterner devant elle et baiser le bas de sa robe. Elle vous dit ce qu'elle désirait ; vous la priâtes d'entrer... et elle entra. Oui, dans cette cabane... elle est entrée dans cette cabane... C'était la première fois...

— Et la dernière... ajouta le malheureux d'un ton lamentable, en croisant ses mains sur ses genoux, tandis que deux grosses larmes se détachaient lentement de ses paupières.

— Tu ne peux donc pas guérir de l'aimer, pauvre enfant ? s'écria la Divroëte.

— Guérir?... Jamais ! Tenez, ma mère, Simonne m'a fait aimer comme vous m'avez fait vivre, et l'un ne finira qu'avec l'autre.

— Tu en mourras !

— Oh ! lentement. Je sens que le mal est toujours là (il posa une main sur son cœur), mais il ne me fait plus tant souffrir, et je m'y habitue.

— Qui sait ? acheva-t-il en souriant à travers ses larmes, j'y trouverai peut-être un jour de la douceur.

La Divroëte s'agitait convulsivement, et ne savait quelle contenance prendre, ni quelles paroles adresser à son fils.

— Ce qui me console surtout, reprit-il, c'est que Simonne est heureuse et le sera toujours avec le pilote.

—Toujours !... oui... oui... balbutia la sorcière, avec une horrible contraction de lèvres.

Et, s'apercevant que la tête de Jeannic s'exaltait de plus en plus, elle trouva moyen de changer la conversation, en lui faisant remarquer que le soleil était couché, que les nuages s'étaient amassés dans le ciel et qu'il commençait à pleuvoir.

Puis elle tira jusqu'au fond de la cabane l'esca-

beau sur lequel il était assis, et elle lui proposa de se recoucher. Mais, se sentant mieux que jamais, il voulut rester levé quelques instans encore, et elle lui trouva en effet un air calme et convalescent qu'elle ne lui avait pas vu depuis deux mois.

Elle le considéra d'un œil rassuré, lui sourit avec satisfaction, le baisa sur les cheveux en serrant son front dans ses deux mains, et, courant fermer la porte de devant, sortit à la hâte par celle de derrière, pour aller ramasser des herbes marines qu'elle avait étendues dans son jardin.

LA ROSE FANÉE.

CHAPITRE XV.

La Rose fanée.

Dès que Jeannic se vit seul, son premier mouvement fut d'alonger le bras vers le chevet de son lit, près duquel il se trouvait, et d'en tirer une petite boîte de plomb qu'il posa soigneusement sur ses genoux.

Après l'avoir regardée avec une sorte de respect et de recueillement, il l'ouvrit d'une main tremblante, resta penché au dessus pendant quelque temps, et en retira une rose entièrement desséchée, qu'il approcha doucement de ses lèvres, en retenant sa respiration, de peur d'en faire tomber les dernières feuilles.

Cette fleur était celle que Simonne avait détachée de sa couronne de rosière pour la donner à Jeannic, le soir du cinq mai. Il y avait donc près de trois ans qu'elle était dans cette petite boîte de plomb sous le chevet du malade; et il ne manquait jamais de l'en retirer toutes les fois qu'il se trouvait seul, pour la contempler avec les mystérieuses précautions d'un avare qui craint d'user son trésor en y touchant.

Il ne possédait pas autre chose de Simonne, et cette pauvre rose, inodore et flétrie à ses yeux, mais riche pour son âme de toutes les couleurs et de tous les parfums d'une fleur du ciel, était devenue le symbole adoré de son culte de chaque jour.

Il la conservait avec d'autant plus de soin et de vénération, qu'il y avait attaché une superstition

aussi grave que naïve. La croyant non seulement l'emblème, mais encore la règle de sa vie, il était persuadé qu'après avoir dépéri comme elle et avec elle, il mourrait le jour où elle aurait perdu toute forme et toute consistance. Ainsi, quand il l'eut bien considérée ce soir-là, il lui sembla qu'elle renaissait avec lui, que quelque chose de son odeur première émanait encore de son calice épuisé, en même temps qu'il sentait lui-même son jeune sang se ranimer dans ses veines et remonter vers son cœur.

Aussi jamais la rêverie où l'avait plongé sa chère fleur n'avait été si douce et si pure. Il retourna en esprit au temps où il se nourrissait de contempler Simonne, sans que personne soupçonnât son bonheur, et sans qu'il se doutât lui-même que rien pût jamais le troubler.

Il se retrouva debout à la porte de l'église, le dimanche, la regardant sortir de la messe, avec sa jupe noire, son corsage écarlate, sa ceinture dorée (1), son chapelet de verre à la main, et ses yeux pudiquement baissés vers la terre. Il la vit

(1) Les villageoises du pays se font des ceintures avec les lisières de drap qui portent en lettres d'or le nom des villes où l'étoffe a été fabriquée.

allant pêcher à la marée basse, avec les jeunes filles dont pas une n'était son égale, parcourant la côte, son filet sur l'épaule, son panier sous le bras, et sa robe retroussée jusqu'au genou, plongeant ses jambes nues dans l'eau transparente, allant, d'un pied leste et rapide, de la mer aux rochers, et des rochers à la mer.

Puis il arriva à la veille du cinq mai, au premier aveu qu'il avait fait à sa mère, à son pélerinage à la maison de Josèfe, aux conjurations de la Divroète pour jeter un charme à la pennerre, et enfin aux espérances et aux terreurs du cinq mai; au couronnement de Simonne, à la demande qu'il avait faite de sa main, au milieu des prétendans, à l'accueil souriant qu'il avait reçu, aux émotions qui avaient fait battre son cœur, quand il avait porté sur ses épaules le trône de la belle rosière, quand il avait attendu son choix sur le rivage, quand il s'était jeté à l'eau pour sauver Kornic, quand il était tombé sans connaissance aux pieds de Simonne, quand il l'avait aperçue en revenant à la vie, quand elle avait pris une rose de sa couronne et la lui avait présentée....

Il en était là de sa rêverie, lorsqu'il entendit la

porte s'ouvrir brusquement et vit entrer dans la cabane un homme dont la haute taille l'effraya avant qu'il l'eut reconnu.

C'était Kornic.

TOUJOURS LUI!

CHAPITRE XVI.

Toujours Lui!

Jeannic ne put retenir un cri de surprise, à la vue du pilote, et un tremblement nerveux agita tous ses membres, pendant qu'il serrait précipitamment sa rose fanée dans la boîte de plomb, pour la replacer sous le chevet de son lit.

— C'est vous, Kornic? fit-il, de l'air d'un faon effarouché par l'aspect d'un lion.

— Tu es seul! dit le pilote, en faisant le tour de la cabane d'un regard.

— Comme vous voyez, répondit le jeune homme, mais ma mère ne tardera pas à rentrer.

Le pilote s'approcha de Jeannie, lui prit la main, et lui dit avec douceur :

— Toujours malade, pauvre enfant?

— Oh! cela va mieux; mais vous avez l'air souffrant vous-même?...

La figure de Kornic était si défaite et si bouleversée, qu'il était facile d'attribuer à son corps le mal de son ame.

— Tu m'as dit que ta mère rentrera bientôt? demanda-t-il, sans répondre à la question qu'il avait à peine entendue, et en jetant à droite et à gauche un coup d'œil hagard.

— Oui murmura Jeannic, de plus en plus intimidé ; asseyez-vous en attendant.

Et il montra l'escabeau que la sorcière avait placé près du sien. Kornic s'y laissa tomber machinalement, et, se tournant vers le jeune homme, se mit à le considérer des pieds à la tête, d'un air triste et compatissant.

— Bon Jeannic, dit-il avec reconnaissance, tu m'as sauvé la vie, le jour des roses ; je ne l'ai point oublié, va !

— Tout le monde l'eût fait à ma place.

— Oui, mais tu l'as fait avant tout le monde. Donne-moi ta main, que je la serre encore.

Le jeune homme obéit, et se sentit profondément ému, à la vue des larmes qui roulaient sur les joues du pilote.

— J'ai bien fait de vous tirer des flots, le cinq mai, dit-il, en retenant les siennes, et en s'efforçant de sourire.

Kornic ouvrit de grands yeux, comme s'il n'eût pas compris.

— Si vous étiez mort ce jour-là, vous n'auriez pas été le mari de Simonne, et vous ne seriez pas tous deux si heureux ensemble.

Le pilote lâcha la main de Jeannic en lançant un regard qui le fit frémir.

— Heureux? dit-il d'une voix creuse. — Ah! Jeannic! Jeannic! tu aurais bien dû me plonger au fond de la mer, au lieu de me ramener au rivage!...

— Pourquoi donc? s'écria le jeune homme épouvanté.

— Parce que Satan est chez moi, répondit Kornic avec explosion, parce que je ne vis plus que pour la honte et la rage... parce que Simonne sera maudite!...

— Simonne!... maudite!... fit Jeannic, en jetant autour de lui des yeux égarés, et en cherchant à se lever pour s'accrocher au pilote.

— Oui, cria ce dernier; oui! maudite!

Et tandis qu'il se redressait de toute sa hauteur, son pied écrasa l'escabeau contre la terre.

Mais au même instant, il vit le malade chanceler et défaillir, et il n'eut que le temps de courir à lui pour le recevoir dans ses bras et le déposer sur son lit.

— Jeannic ! s'écriait-il, penché sur son visage, Pauvre enfant, que je suis venu briser avec ma colère !... Jeannic ! pardon ! reviens à toi !... Je suis un insensé !...

Jeannic ne l'entendait plus, et répétait en frissonnant sous ses couvertures : Simonne !... Maudite !... maudite !... Oh ! oh ! oh !...

— Mon Dieu ! dit le pilote avec douleur ; qu'ai-je fait, malheureux ! qu'ai-je fait ?

Et, courant par la cabane, renversant tout sur son passage, et jetant les deux portes en dehors :

— Divroëte ! cria-t-il, d'une voix tonnante.

A cette voix qu'elle reconnut, la sorcière tressaillit au fond du jardin.

— Enfin, dit-elle, c'est lui ! Et elle jeta toutes ses herbes pour accourir plus vite.

Mais son attente fut bien trompée, quand le pilote lui montra Jeannic dans son lit, en disant :

— Voyez! voyez! votre fils vient de tomber en défaillance, et le voilà pris d'un délire affreux.

— Mon fieux! s'écria la vieille, oubliant tout pour se précipiter vers lui; il était si bien tout à l'heure! qui a pu le mettre en cet état?

—Moi! dit Kornic ; c'est moi qui sans songer....

— Vous! fit la Divroëte, en reculant comme pour s'élancer sur le pilote.

Mais elle sut se contenir, et poursuivit en elle-même, avec un sourire infernal sur les lèvres :

— Toujours lui!...

— Et toujours elle, ajouta-t-elle, en entendant Jeannic prononcer le nom de Simonne. Ils viennent me le tuer jusque chez moi!

Elle prit les mains de Jeannic, lui toucha le front, et le couvrit de tous les vêtemens qui se trouvaient à sa portée. Le malheureux était brû-

lant, et grelottait de façon à faire craquer son lit.

Cependant, à force de soins et de douces paroles, la sorcière parvint à calmer, sinon sa fièvre, du moins son délire. Mais quand elle se releva, après être restée penchée sur lui pendant plus d'une demi-heure, elle put juger combien elle était loin d'avoir réparé tout le mal qu'on lui avait fait, en voyant la rougeur ardente qui avait succédé à sa pâleur, le regard fixe de ses yeux vitrés, et les soubresauts fréquens annonçant encore la violence de la secousse qu'il avait reçue.

Peu à peu ses paupières se joignirent, son sang s'apaisa, sa respiration devint plus régulière, et ses lèvres se fermèrent en articulant encore faiblement le nom de Simonne.

— Il dort, murmura la Divroëte, en s'éloignant du lit.

Et, se tournant vers le pilote absorbé dans ses pensées :

— Maintenant, lui demanda-t-elle, que voulez-vous de moi ?

Malgré le chagrin réel qu'éprouvait Kornic de

l'état où il avait mis involontairement le fils de la sorcière, sa propre souffrance était si cruelle qu'elle avait bientôt pris le dessus, et qu'il avait entièrement oublié Jeannic.

— Je veux, dit-il à la vieille, en lui serrant le bras avec force, je veux savoir la fin de ta ballade, et la réposne de la Divroëte au baron d'Assérac.

— Suivez-moi ! dit-elle.

Et elle l'entraîna hors de la cabane, après avoir jeté à son fils un regard qui voulait dire :

—Tu peux dormir, mon fieux ; je vais *lui* rendre le mal qu'il t'a fait !

LA FIN
DE LA BALLADE.

CHAPITRE XVII.

La Fin de la Ballade.

C'était pour aller au Phare, et non chez la Divroëte, que le pilote avait quitté son bord. Mais, tout en ramant vers le rivage, il s'était aperçu que ses résolutions fléchissaient encore dans son ame, et que le seul moyen de les fixer était d'aller demander à la sorcière les dernières preuves de ce

qu'elle avait révélé au festin du baptême, preuves promises par elle-même.

Il y avait long-temps que la raison disait à Kornic que c'était là la première démarche à faire pour sortir du labyrinthe où il se débattait; mais, outre qu'il tremblait et brûlait tout à la fois de jouer contre le désespoir de la certitude la faible espérance qui venait parfois encore lui sourire, sa fierté se révoltait à l'idée de consulter la Divroëte. Il lui était aussi difficile de ne pas la mépriser que de ne pas la croire; et son amour-propre et sa superstition se livraient un combat qui prolongeait ses perplexités. Cependant la superstition avait fini par prendre le dessus, en représentant la Divroëte à son imagination, comme un être doué d'une puissance surnaturelle, diabolique ou divine, et qu'on pouvait invoquer, sinon sans péché, du moins sans humiliation. Ce raisonnement avait vaincu ses scrupules, et il était venu chez la sorcière.

Au moment où il avait paru dans la cabane, il était armé de tout le sang-froid dont il était capable, mais il n'avait pu supporter l'ironie involontaire des félicitations que Jeannic lui avait adressées sur son bonheur; et l'état violent où il s'était

mis l'avait, sans qu'il s'en doutât, préparé à merveille aux opérations que la Divroëte allait essayer en même temps sur son corps et sur son ame.

Quand ils sortirent, la nuit commençait à tomber, et la pluie venait de cesser, après avoir trempé la terre. Un calme redoutable avait succédé aux bruits du jour. Tout était immobile sur la mer et sur le rivage, et la nature semblait s'endormir lourdement dans l'obscurité, comme dans un manteau. Des vapeurs, exhalées du sol humide, couvraient les objets d'un voile bleuâtre jusqu'à une certaine hauteur, au dessus de laquelle elles s'évanouissaient dans l'air. Le ciel, balayé par place, se dégageait d'un côté pour se charger de l'autre; de grands vides s'y faisaient par moment, aussitôt comblés qu'ouverts. Et les nuages, poussés par un vent insensible, cheminaient toujours, en glissant les uns sur les autres, de sorte que, plus il en disparaissait à l'occident, qui les engloutissait comme un gouffre, plus il en reparaissait à l'orient, d'où ils s'élevaient, ainsi qu'une fumée continue d'une fournaise inextinguible.

Le pilote suivit la sorcière pendant quelques minutes, avec la docilité d'un enfant, et sans se de-

mander où elle le conduisait. Il remarqua seulement qu'ils descendaient vers la côte, en sentant le sable céder sous ses pas, et en entendant se rapprocher le bruit sourd de la mer.

— Où allons-nous? dit-il enfin, lorsqu'il se vit sur la plage, à quelque distance de la ligne où blanchissaient les vagues.

— Chez moi.

— Chez toi! nous en sortons.

— Le goëland n'habite pas que son nid; venez toujours.

Et ils poursuivirent leur marche le long des rochers, jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés à l'extrémité de la pointe de Castelli. Là, la sorcière s'arrêta devant une montagne de pierres gigantesques, entassées de telle façon que le sommet surplombait la base et semblait pendre au dessus de l'eau. Elle prit, toujours suivie de Kornic, un étroit sentier qui se prolongeait en spirale ascendante, tantôt sur les pentes du roc, tantôt sur les cîmes, quelquefois sous ses voûtes, et, à travers mille accidens

d'ombre et de lumière, d'échelles et de souterrains, tous deux se trouvèrent à cinquante pieds au dessus du niveau de la mer, sur une petite plate-forme, au milieu de laquelle s'élevaient deux rochers qui se touchaient du front.

— C'est ici, dit la Divroëte.

Pendant que le pilote cherchait en vain la moindre apparence d'habitation, elle attira sans effort une pierre longue et plate, qui fermait l'écartement des deux roches, et qui tourna sur deux pointes grinçantes, comme une porte sur des gonds rouillés.

Le pilote plonga ses regards dans l'ouverture et ne distingua rien qu'une voûte d'autant plus sombre, qu'elle paraissait plus profonde. Mais la vieille entra sans hésiter, heurta deux cailloux l'un contre l'autre, et alluma une petite torche de résine qui répandit aussitôt un jour douteux et lugubre.

Alors Kornic entra à son tour, et se vit au milieu d'une grotte d'environ six pieds de diamètre, garnie, pour tout ameublement, de quelques pierres formant un chauffoir et des siéges, d'un fagot de bois jeté dans un coin, d'une baguette blanche et

de plusieurs paquets d'herbes sèches suspendus à la paroi du roc.

La Divroëte le laissa considérer toutes ces choses d'un œil stupéfait et fit flamber une poignée de sarmens sur le chauffoir.

— Que prétends-tu faire? demanda-t-il enfin d'un ton brusque.

— Vous initier, répondit-elle solennellement.

— A quoi!

— Vous verrez.

Et décrochant les herbes sèches, elle en fit quatre bottes qu'elle plaça aux quatre coins du chauffoir.

— Je n'ai rien à voir, s'écria le pilote, avec une humeur plus simulée que réelle, et moins faite pour arrêter la Divroëte que pour l'agiter lui-même et secouer l'influence inconnue qu'il sentait peser sur lui.

— Si vous ne voulez pas voir, vous voulez savoir? dit la vieille en le regardant en face.

— Oui, savoir! fit-il, d'un air qui exprimait une avidité farouche.

— Eh bien! laissez-moi faire.

Elle prit sa baguette, la tourna vers les quatre points cardinaux, en trempa le bout dans un vase de terre, et aspergea les quatre paquets d'herbes d'une liqueur qui exhalait une odeur forte et mordante; après quoi elle les alluma successivement, en prononçant des paroles inintelligibles, et en faisant trois fois le tour de la grotte.

Pendant cette opération, le pilote s'était assis sur une des pierres qui servaient de siéges, et tous les combats de sa conscience et de sa jalousie se renouvelaient en lui-même.

Sa conscience lui disait : si tu persistes à te livrer à cette femme, tu avilis ton ame, et tu la damnes peut-être. Et sa jalousie se hâtait de répondre : qu'importe le moyen et qu'importe le péril? tu vas tout apprendre et tu n'auras plus de doutes!...

Il y eut un moment où une crainte affreuse lui traversa l'esprit.

— Sorcière! s'écria-t-il, en s'élançant d'un bond sur la vieille dont il saisit la main de façon à en faire craquer les doigts osseux sous son étreinte musculeuse; sorcière! souviens-toi d'une chose, c'est que, si tu te jouais de moi, toute ta science ne saurait te dérober à ma vengeance!

— Vous jugerez! répondit-elle tranquillement.

Kornic retourna s'asseoir, et elle se tint immobile en face de lui, de l'autre côté du chauffoir, tandis que la fumée des herbes qui brûlaient formait entre eux un nuage odorant, à travers lequel ils se voyaient à peine.

Peu à peu, cette fumée emplit la grotte, et le pilote s'en vit enveloppé comme si elle eût été attirée vers lui par chaque point de son corps. L'émotion qu'il éprouva n'eut rien d'abord que d'agréable, ce fut comme l'engourdissement qui précède un sommeil amené par une grande fatigue. Il s'affaissa doucement sur lui-même, appuya ses deux coudes sur ses genoux, et n'eut que la force de tenir sa tête droite et ses yeux ouverts, de manière à voir tout ce qui se passait dans la grotte. La Divroëte resta d'abord immobile devant lui, le fasci-

nant de son regard inévitable. Puis elle se mit en mouvement avec lenteur et par gradations insensibles; elle éleva ses mains en l'air, les posa sur sa tête, les étendit vers Kornic qui crut voir scintiller le bout de ses doigts, et les ramena, avec un tremblement particulier, jusque sur ses hanches, où elle les appuya gravement, en donnant à ses bras la forme de deux anses. Elle recommença la même opération plus rapidement que la première fois, la reprit encore, en accélérant toujours, et ainsi de suite, avec une vivacité croissante et qui devint telle, qu'il futi mpossible de distinguer ses gestes.

Alors elle retomba brusquement dans l'immobilité; ses prunelles ardentes se fixèrent de nouveau sur le pilote, et celui-ci fut pris d'une sorte de délire traversé d'étranges visions.

Il lui sembla que la grotte s'était étendue sur des dimensions énormes, ainsi que tout ce qu'elle renfermait. La Divroëte, par exemple, était devenue un géant, le feu du chauffoir un incendie, et la fumée des herbes consumées un nuage immense comme ceux du ciel. Des fantômes passaient dans ce nuage avec une telle rapidité, qu'il était impos-

sible d'en saisir les formes. Des voix inouïes s'y faisaient entendre ; et tout au fond, outre le feu agrandi du chauffoir, un corps lumineux, réduit par la distance, allait et venait, comme un soleil noyé dans un brouillard.

Le pilote, effrayé de ces lointaines apparitions, ramena son attention sur la flamme des sarmens ; mais une autre vision l'y attendait. La flamme se partagea en deux ; au milieu se dessina quelque chose de blanc qui prit, vaguement d'abord, et bientôt nettement, la forme d'un berceau. Ce berceau, prêt à recevoir un enfant, était encore vide, et Kornic y plongeant un regard impatient, attendait avec angoisse qu'il fût rempli. Tout à coup, une figure blanche et rose parut sur l'oreiller ; elle s'éveillait et s'épanouissait dans un sourire ; et le pilote, ravi, enchanté, palpitant, tendait les mains vers le doux fantôme pour le saisir et l'embrasser, lorsqu'il s'arrêta subitement et recula d'horreur. La charmante figure subissait une métamorphose monstrueuse. Les traits fins et purs se durcissaient et s'alongeaient. La bouche s'étendait dans son sourire et laissait voir deux rangées de dents complètes. Les yeux prenaient une dimension effrayante, et un regard sournois en jail-

lissait à travers de longs cils. Le front se développait, et d'épais cheveux blonds venaient se boucler sur les tempes. Enfin la tête de l'enfant se changeait en une tête d'homme !

— Donatien ! s'écria le pilote, s'efforçant de quitter la pierre où le clouait une puissance invincible.

— Donatien ! répéta-t-il, en se laissant retomber avec rage.

Au même instant, un coup de vent pénétra par l'ouverture de la grotte, dispersa la flamme et la fumée, éteignit la lumière, et laissa la sorcière et le pilote dans une obscurité complète.

Ce dernier, revenu de son engourdissement, fit un mouvement pour sortir, mais il se sentit arrêté par une main sèche et dure, et il entendit la Divroëte psalmodier les paroles suivantes de la même voix qui avait retenti si terrible au repas du baptême :

— Baron d'Assérac ! voici pourquoi l'enfant de ta femme ressemble si fort au cavalier qui est chez

toi : c'est qu'il y a derrière ton château un jardin dont l'eschalier (1) a des yeux, et dont le buisson a des oreilles ; et voici ce qu'a vu l'eschalier de ton jardin ; voici ce que le buisson a entendu.

« A l'heure où le soleil se couche et où l'on commence à parler bas, la baronne et le cavalier sont venus s'asseoir sous un pommier en fleurs. Ils l'ont regardé en rêvant, et il y avait dans ses branches un oiseau qu'on ne voyait pas, mais qui chantait à merveille.

» Et l'oiseau chantait : Il faut s'aimer quand on est jeune et se rendre heureux quand on est à même. La fleur éclot pour qu'on la respire, et le fruit mûrit pour qu'on le cueille ; ceux-là sont des insensés qui laissent la fleur se faner, sans prendre son parfum, et le fruit tomber, sans le porter à leurs lèvres.

» En entendant ces paroles, la baronne et le cavalier se sont regardés en même temps. Le cavalier souriait et la baronne rougissait. Puis tous deux se sont mis à sourire ensemble, et le jeune homme,

(1) Clôture de branches.

prenant la main de la jeune femme, lui a dit : Vous êtes la fleur qu'on respire et le fruit que l'on cueille, et moi je suis celui qui vous aime.

»Alors la baronne a voulu se lever en pensant à son mari qui était absent et qu'elle allait oublier ; mais le cavalier l'a retenue auprès de lui, et lui a répété ce que chantait l'oiseau ; et cette fois elle a souri sans rougir et sans retirer sa main de celle du cavalier.

»Ils se sont parlé long-temps et si bas, que le buisson ne les a plus entendus ; mais l'eschalier les voyait toujours, et ce qu'il voyait est plus facile à regarder qu'à dire ; car le cavalier et la baronne n'avaient pas oublié ce qu'avait chanté l'oiseau.

»Les paroles du cavalier devaient être bien douces, si elles étaient aussi douces que les regards de la baronne, et la joie de la baronne devait être bien grande, si elle était aussi grande que l'amour du cavalier ; car ils se prenaient réciproquement les paroles sur les lèvres et les regards sous les paupières, et pendant que leurs quatre mains n'en faisaient plus que deux, leurs deux têtes n'en faisaient plus qu'une.

»Et plus la baronne se rapprochait du cavalier, plus elle oubliait son mari, son mari qui était absent. Et elle l'a si bien oublié qu'elle s'est jetée dans les bras du cavalier et que le cavalier l'a pressée sur son cœur. — O baronne, que tu étais folle quand tu te jetais dans les bras du cavalier! ô cavalier! que tu étais heureux, quand tu pressais la baronne sur ton cœur!

»Lorsqu'on s'aime et qu'on est heureux, on se donne des souvenirs, de peur de s'oublier. La baronne a pris un médaillon précieux auquel elle a cousu de ses mains un ruban noir, un beau ruban comme ceux qui attachent sa robe du dimanche, et elle a passé le ruban et le médaillon au cou du cavalier, qui les a baisés trois fois et les a cachés soigneusement sur son cœur. » — Et maintenant, baron d'Assérac! tu sais pourquoi l'enfant de ta femme ressemble si fort au cavalier qui est chez toi.

A ces mots, la Divroëte s'interrompit, et le pilote n'entendit plus que le vent qui s'engouffrait en grondant dans les anfractuosités du roc.

— Et qu'a fait le baron d'Assérac? s'écria-t-il d'une voix étouffée.

Mais il ne reçut pas de réponse, et chercha en vain la Divroëte, aux faibles lueurs qui éclairaient la grotte et la plate-forme.

Elle avait disparu comme par enchantement, et il n'avait plus pour compagnons que les pétrels qui volaient au dessous de lui en poussant des cris sauvages, tandis qu'au loin sur la mer, tournait lentement la flamme du phare, dans laquelle il reconnut la grande lumière qu'il avait vue fantastiquement à travers la fumée par l'ouverture de la grotte.

LE FOUR.

CHAPITRE XVIII.

Le Four.

Le vent continuait de s'élever, et la nuit menaçait d'être aussi orageuse que la soirée avait été calme. Les nuages qui cheminaient naguère par groupes séparés, s'étaient condensés dans le ciel où ils roulaient d'une seule pièce comme une vaste sphère tournant sur son diamètre. La mer était toute noire et ne se distinguait de la terre que par

les masses plus noires encore des rochers et par la bordure d'écume qui dessinait les sinuosités du rivage. Le phare était la seule lumière qui brillât à l'horizon.

Après avoir, pendant quelque temps, promené son regard autour de lui, le pilote chercha le sentier dans lequel il avait suivi la Divroëte, et s'y engagea en interrogeant le sol du pied, et de la main les parois du roc. Il s'égara plusieurs fois, revint sur ses pas pour y revenir encore, redescendit, remonta et arriva enfin sur la plage.

La marée s'était tellement étendue, qu'un instant plus tard elle lui eût barré le passage et l'eût emprisonné jusqu'au lendemain,

Ces difficultés et cette fatigue matérielles achevèrent de dissiper les ombres qui chargeaient encore son esprit, et il suivit le chemin du village, en repassant dans sa tête les paroles allégoriques de la sorcière, avec tout le sang-froid que pouvait comporter sa situation.

Parmi ces paroles, celles qui avaient rapport au médaillon l'avaient frappé comme les plus claires

et les plus décisives. — Simonne avait donné un gage d'amour à Donatien, et ce dernier devait l'avoir sur lui! ce gage serait sans doute un témoignage positif et irrécusable de l'infidélité de Simonne; il fallait donc s'en rendre maître, et tout serait dit!

Kornic s'attachait d'autant plus à cette idée, que, jusqu'ici, malgré ses énormes présomptions, il s'était senti incapable d'aller venger son honneur sur sa femme, avant d'avoir le moyen de la confondre sans discussion, avec un seul mot.

Ce moyen, il pouvait le trouver au Phare.

Il courut donc au pied du môle, où il avait laissé son canot, s'y jeta sans s'inquiéter du temps qu'il faisait, et le dirigea à force de rames sur la tour du Four.

Après s'être élevé à une certaine hauteur, le vent s'y soutenait avec véhémence. La mer était grosse plutôt qu'agitée, grondante plutôt que furieuse, et ne soulevait que contre les obstacles les lames sourdes et alongées qu'elle poussait vers le rivage. Aucun bruit ne dominait dans l'air, et tous ceux

qui le remplissaient se confondaient en une sorte de mugissement lointain et continu, assez semblable à celui qu'on entendrait à minuit au milieu d'une forêt sauvage, où le hurlement des loups dans leurs repaires se mêlerait au sifflement du vent dans les arbres.

La baie de Piriac était entièrement déserte, du moins Kornic n'y rencontra pas une barque. Quoiqu'il fût secondé à la fois par le courant et par la brise, il rama pendant deux heures, sans se trouver sensiblement rapproché du Phare.

La mouvante lumière paraissait le précéder sur les vagues et s'éloigner du rivage dans la même direction que lui.

Cependant elle finit par se dessiner et s'agrandir à l'horizon, et alors, laissant reposer en même temps ses bras et ses rames, il abandonna son canot au courant jusqu'à ce que la vue de la tour, surgissant toute noire au milieu de la nappe d'eau éclairée par le phare, vint rendre la vigueur à son corps et l'énergie à son ame.

Il ressaisit ses avirons et les mania avec une

telle force qu'en moins d'un quart d'heure il fut au pied de la tour.

Elle semblait d'en bas plonger dans la nue, tant le contraste de l'obscurité qui enveloppait ses flancs et de la lumière qui éclatait à son sommet ajoutait à sa hauteur et à toutes ses dimensions ! Et cependant la mer, qui la battait depuis une heure, s'élevait à plus de dix pieds au dessus de sa base, et atteignait presque la dernière marche de l'escalier qui conduisait à la porte du gardien.

Avant de gagner cet escalier, le pilote s'assit sur le bord du canot, et contempla le spectacle magnifique et terrible qui se déroulait autour et au dessus de lui.

Les grandes vagues qui venaient frapper la tour, après avoir glissé rapidement sur le dos des écueils, se dressaient contre le mur de granit, comme si elles eussent voulu l'escalader, s'y tenaient cramponnées avec leurs mille griffes écumantes, puis perdant prise tout à coup et s'écroulant bruyamment sur elles-mêmes, retombaient éparpillées sur celles qui arrivaient derrière, de sorte que la lutte que les unes et les autres se livraient alors entre

elles n'était pas moins furieuse que leurs communs assauts contre la tour. Pendant ce temps-là, la flamme du phare, poursuivant sa marche autour du sommet, promenait alternativement sur les eaux environnantes l'ombre la plus épaisse et la clarté la plus vive, et mêlait le tic-tac monotone de sa roue aux bruits désordonnés de la mer et du vent.

Ces tableaux étranges et ces sauvages harmonies, ces alternatives de lumière et d'obscurité, ces nappes d'eau tour à tour éblouissantes et sombres, cette immobilité de la tour au milieu du mouvement infini, cette ceinture d'écume bondissante à ses flancs, cette couronne de flamme tournoyante à son front, ce tic-tac éternel dominant le bruit comme le silence, et battant la mesure de ce concert effroyable; tout cela donna bientôt un tel vertige à Kornic, qu'il faillit tomber à la renverse en dehors de son canot et qu'il pressa sa tête dans ses deux mains pour l'empêcher d'éclater.

Mais reconnaissant bientôt l'image de son ame dans tout ce qui l'environnait, il revint à lui-même par la même voie qui l'avait égaré. Les paroles de la Divroëte retentirent à son oreille au dessus du fracas des vagues. La jalousie et la vengeance re-

tombèrent sur son cœur comme l'ouragan sur l'abîme. Il fixa son regard sur cette cîme où la lumière était pour lui comme pour la mer, et faisant échouer son canot contre les pierres de l'escalier, au risque de l'y mettre en pièces, il s'élança sur la dernière marche et frappa violemment à la porte de la tour.

Aussitôt il entendit des pas retentir dans l'intérieur et descendre rapidement vers lui. Une main empressée tira le verrou et fit tourner la porte sur ses gonds.

— C'est vous, bon Jonas! par un temps pareil! dit la voix de Donatien.

N'imaginant point qu'aucun autre pût venir le voir, et ne pouvant d'ailleurs distinguer dans l'ombre la figure du pilote, il devait d'autant plus naturellement le prendre pour le vieux pêcheur, que ce dernier l'avait prévenu dès le commencement qu'étant occupé tout le jour il le visiterait habituellement la nuit.

Sans répondre un mot, Kornic referma la porte, et suivit le jeune homme.

LE MÉDAILLON.

CHAPITRE XIX.

Le Médaillon.

Kornic et Donatien montèrent d'abord, le long d'une échelle perpendiculaire incrustée dans le mur, jusqu'au premier étage, où quelques rayons de lumière arrivaient d'en haut, par une ouverture pratiquée au coin du plafond. Là, Kornic ne remarqua que les ustensiles et les matériaux né-

cessaires à l'entretien du phare. La chambre de Donatien était au dessus. Ils s'y rendirent par un escalier presque aussi à pic que l'échelle qu'ils venaient de franchir, et ils pénétrèrent jusqu'à une galerie construite sur une plate forme, autour de la lanterne, et servant à la fois au gardien de lieu de promenade et de point d'observation.

La lumière était aussi vive en cet endroit qu'elle avait été douteuse sur les plans inférieurs; aussi, lorsque Donatien, arrivé le premier sur la dernière marche, se retourna pour tendre la main à l'homme qui montait derrière, il poussa un grand cri, en voyant sortir de la trappe la figure enflammée du pilote, et se dresser devant lui sa taille gigantesque.

— Kornic! fit-il, d'une voix étouffée par la surprise et l'effroi.

Et il recula jusqu'à la balustrade de la galerie, où il demeura appuyé, les yeux fixes et les mains tremblantes.

— Ce n'est pas moi que tu attendais, dit le pilote, qui s'avança lentement vers lui.

—Me voici pourtant, ajouta-t-il, avec force, en croisant les bras sur sa poitrine.

Ils restèrent une minute en silence, l'un s'approchant toujours et paraissant grandir à chaque pas, l'autre s'affaissant sur lui-même, et faisant de vains efforts pour se redresser sous le regard de plomb qui l'accablait.

Saisissant enfin, pour éviter ce regard, le moment où la lentille enflammée qui tournait au dessus d'eux les laissait dans un jour moins éclatant. Donatien releva la tête, et dit d'une voix raffermie :

— Que me voulez-vous?

— Tu le sais bien, répondit froidement Kornic.

— Est-ce que vous venez me parler de Simonne? s'écria le jeune homme, oubliant naïvement sa terreur pour sa tendresse.

— Oui ! de Simonne ; ou plutôt de toi ! articula le pilote.

— La croyez-vous donc toujours coupable ?

— Je la crois infâme, et je te crois plus infâme qu'elle.

— Oh ! mon Dieu ! fit Donatien.

—Kornic, reprit-il, avec une douceur suppliante, vous n'avez donc pas été désarmé par le souvenir de son amour pour vous, par sa douleur et par celle de sa mère, par l'indignation de tout le monde. par ma propre surprise ?

— Ta surprise ! dis plutôt ta confusion et ta peur, qui t'ont fait fuir ici pour te dérober à ma vengeance.

— Un criminel ne s'emprisonne pas lui-même, et votre vengeance serait douce auprès du supplice auquel je me suis condamné, pour des raisons que vous ne saurez jamais.

— Ton supplice, insensé ! parle-moi de ton supplice, en effet ; comme s'il n'y en avait pas un mille fois plus affreux, comme si l'homme à qui tu as enlevé sa femme et sa fille, son bonheur et son repos, n'était pas plus seul au monde que tu ne l'es sur ta tour ; comme si les tempêtes et les mons-

tres qui t'environnent étaient aussi horribles que l'orage soulevé par toi dans son ame, que les furies dont tu as mis la troupe acharnée à sa poursuite.

— Mais votre malheur est votre ouvrage, à vous ! et il finira quand vous voudrez, puisque Simonne est innocente.

— Prouve-moi donc, si tu le peux, qu'elle est innocente ; explique-moi comment sa fille est ton portrait vivant, misérable ! dis-moi pourquoi vous vous êtes si fort troublés tous deux quand une voix inspirée a signalé cette ressemblance..... ou plutôt, tais-toi sur cet abominable mystère, et réponds-moi seulement comme à ton juge, car je sais tout, et tu n'as plus qu'à implorer ma pitié, en confessant ton crime.

— Simonne est innocente ! voilà tout ce que j'ai à dire, répondit Donatien d'une voix ferme.

— Je ne te croyais pas capable de joindre l'audace à la trahison, reprit Kornic, après une pause. Voyons donc si tu pousseras l'une aussi loin que l'autre ?

— Pourquoi n'as-tu commencé qu'après mon départ à entourer ma femme de soins et de tendresses que tu lui épargnais en ma présence?

Donatien se troubla visiblement et resta quelque temps sans répondre.

— Je n'ai fait, dit-il enfin, que rendre à Simonne l'amitié qu'elle me témoignait, et qui m'était permise comme à elle.....

— Si elle eût été permise, vous ne l'auriez pas cachée?

— Cachée! ou? comment? qui a pu vous dire?

— N'importe; tu vois que j'en sais plus que tu ne croyais; mais ce n'est pas tout. Tu me demandes où vous vous cachiez? Veux-tu que je te le dise? Vous vous cachiez dans le courtil de ma maison, pendant les absences de Josèfe, sans doute....

Donatien était devenu extrêmement pâle, et il regardait le pilote avec une sorte de terreur religieuse, comme un être doué d'une puissance surnaturelle.

— Oui, dans le courtil de ma maison, à la même

place où *elle* m'avait dit qu'elle n'aimerait jamais que moi, sous le même pommier en fleurs qui avait entendu nos premiers entretiens et embaumé nos premières caresses, au milieu des mêmes rosiers blancs, dont je lui faisais des couronnes que je trouvais moins fraîches que sa couronne de beauté, moins immaculées que sa couronne de vertu. C'est là que tu es allé t'asseoir auprès d'elle, comme j'avais fait; là, que tu t'es penché sur son épaule, ainsi que je m'y penchais autrefois; là, que ta bouche hypocrite lui a murmuré les mêmes paroles que lui avait murmurées ma bouche.

Donatien voulut parler; mais le pilote, élevant la voix :

— C'est là, te dis-je, que ta main a serré la sienne, que tes yeux de vipère ont donné le vertige à sa tête, que ton haleine empoisonnée a soufflé le feu impur à son cœur... C'est là, qu'elle m'a oublié pour se jeter dans tes bras,.... infâme adultère!

Pendant que Kornic prononçait ces paroles formidables, Donatien avait fait de vains efforts pour l'interrompre. Sa voix avait expiré sur ses lèvres, et il était retombé contre la balustrade, épuisé, muet, confondu.

Le pilote qui s'attendait à une réponse, peut-être même à une justification, le regarda quelques instans avec une impatience farouche, et voyant enfin qu'il n'avait rien à alléguer, se jeta sur lui et le secoua de toutes ses forces, en criant, avec rage et désespoir :

— C'est donc vrai ! misérable ! c'est donc bien vrai, ce que je viens de te dire !

— Oui, fit le jeune homme.

— Oui !

— Et cependant, Dieu sait que vous vous trompez, que Simonne est innocente !

— C'est vrai ! et je me trompe ! te joues-tu encore de moi ?

— Non ! écoutez !... écoutez !

Il étendit vers le pilote ses deux mains suppliantes, se releva en chancelant, regarda le ciel, essaya de parler, s'arrêta, rouvrit la bouche, hésita encore, et paraissant renoncer à ce qu'il avait voulu dire, se mit à balbutier avec confusion :

— Mais enfin, vous n'avez pas... de preuves ?

— Pas de preuves! s'écria Kornic, quand tu ne trouves pas un mot à répondre, quand tu ne sais comment cacher ta honte et ton effroi, quand tu avoues ton crime, et quand tu n'attends plus que ta sentence? Pas de preuves! mais tu as raison; si j'ai des preuves, je n'en ai pas assez encore; il m'en manque une, et c'est toi-même qui va me la donner.

Alors, remettant sur Donatien sa main pesante, et lui faisant sentir qu'il le briserait, s'il tentait la moindre résistance :

— Tu as sur toi, dit-il, un gage d'amour que t'a donné Simonne.

— Un gage d'amour! sur moi! répondit le jeune homme, avec surprise.

— Oui, un médaillon attaché d'un ruban noir.

— Ah! fit Donatien, qui se rejeta épouvanté contre la balustrade.

— C'est donc vrai encore! cria le pilote, en faisant craquer le bras du jeune marin sous l'étreinte de ses doigts de fer.

— Non ! non !... on vous a trompé... Je n'ai rien de Simonne ; ce médaillon, ce n'est pas elle qui me l'a remis.

— Donne-le moi !...

— Je vous dis que ce n'est pas elle.

— Donne-le moi !

— Je vous jure...

— Je veux le voir...

— Il est inutile...

—Je le verrai, te dis-je ! Et joignant le geste à la parole, Kornic cloua, d'une main, le jeune homme aux barreaux de fer du parapet, tandis qu'il fouillait, de l'autre, sa poitrine haletante. Donatien se débattait, comme une victime sous le tourmenteur, mais ses vains efforts s'exhalaient en cris étouffés, lorsque tout à coup, en sentant le doigt du pilote s'approcher de son cœur, il trouva la force surhumaine que donne le contact glacial d'un poignard, et repoussa son ennemi avec une telle violence, qu'il le fit chanceler à son tour, et se retrouva debout devant lui.

Mais une telle défense était un aveu, et Kornic revint à la charge, d'autant plus furieux et d'autant plus redoutable, que, dans le mouvement retrograde de son adversaire, il avait vu sortir de sa poitrine et briller à la clarté du phare un objet qui ne pouvait être que celui dont il voulait s'emparer.

En voyant le pilote se rejeter sur lui, Donatien comprit qu'il était perdu, et passant de la résistance la plus fougueuse à la soumission la plus humble, avec cette rapidité dont on ne voit d'exemple que dans les crises décisives et suprêmes :

— Kornic! s'écria-t-il, les genoux fléchissans et les mains tendues. Kornic! de grace! entendez-moi !.... vous allez tout savoir... Simonne est innocente !.... je.... c'est moi... qui..... si j'avais pu.....

Il s'arrêta, pâle et frissonnant, passa une main sur son front ; et faisant le geste d'un homme qui repousse une tentation criminelle :

— Jamais ! dit-il avec résolution ; jamais !

Il n'avait pas achevé ce mot, que le pilote s'était précipité sur lui, convaincu qu'il n'avait fait qu'a-

buser de sa crédulité pour gagner du temps.

— Traître ! dit-il, je l'aurai cette fois, ce gage adultère, cette dernière preuve de ton infamie!

Une lutte affreuse s'engagea entr'eux, et c'eût été quelque chose d'infernal à voir que le groupe mouvant et acharné que formaient ces deux hommes, sur le sommet de cette tour, entre l'orage du ciel et la tempête de la mer, aux lueurs fantastiques de ce flambeau tournoyant sur leurs têtes, et qui semblait tour à tour revenir, ardent, pour les voir, et s'enfuir, effaré, après les avoir vus.

Le pilote avait élevé Donatien à la hauteur de la balustrade, comme pour mieux l'exposer à la lumière, et il déchirait d'une main impitoyable les vêtemens qui lui couvraient la poitrine. Donatien, pris entre les barreaux de fer et le bras de son ennemi, sentait cette main se cramponner à lui comme une serre de vautour, et il lui semblait quelquefois qu'elle furetait jusque dans ses entrailles. Accrochant lui-même une des siennes au bras du pilote, il tenait l'autre cloucé sur son propre cœur, à l'endroit où était le médaillon, qu'il serrait contre sa chair, comme s'il eût voulu l'y faire entrer et disparaître.

Mais bientôt le pilote remarqua cette attitude, et sa main frémissante poursuivit et atteignit celle du jeune homme, jusque dans son dernier asile.

— Ah! je le tiens enfin! s'écria-t-il.

Le médaillon était entre les doigts de Donatien, qui étaient eux-mêmes dans ceux de Kornic.

Le premier sentit que ses muscles vaincus allaient se détendre sous l'étreinte irrésistible qui faisait déjà craquer ses articulations. Il essaya une dernière fois d'éloigner le pilote, en unissant aux efforts de ses poings les efforts de ses dents; mais voyant qu'il poussait une tour et qu'il mordait de l'acier, il recueillit ses forces pour s'élever jusqu'au dessus de la balustrade, en appuyant ses genoux sur la poitrine de Kornic, et, au moment où celui-ci ouvrait sa main meurtrie, afin d'en arracher le médaillon, il se pencha en dehors du parapet avec un grand cri, fit lacher prise à son adversaire par son propre poids, et tomba à la mer, après avoir tournoyé deux ou trois fois le long de la tour, sans faire entendre d'autre bruit qu'une sorte d'écho qui murmurait en descendant : Simonne est innocente!

Le pilote, pris d'un éblouissement subit, et ne se rendant pas compte immédiatement de ce qui venait de se passer, crut seulement, pendant une minute, que Donatien avait disparu dans la galerie, et chercha à s'assurer s'il était lui-même maître de ce qu'il avait cherché. Quelque chose lui était resté aux mains. Il pensa d'abord que c'était un lambeau des vêtemens de son ennemi; mais il reconnut bientôt le ruban du médaillon...

— Je l'ai ! cria-t-il, avec une joie frénétique....

Et sa main courut, impatiente, au bout du tissu; mais il n'y trouva rien!

Il ne tenait que le ruban, Donatien avait emporté le médaillon.

Ce fut alors que, ne voyant pas ce dernier dans la galerie, il lui vint à l'idée ou à la mémoire qu'il s'était jeté à la mer.

— Malheureux! s'écria-t-il, en oubliant tout pour se précipiter lui-même éperdument par l'escalier de la tour.

En deux minutes, il fut sur les degrés où il avait

échoué son canot. Avant de s'y élancer, il promena ses yeux sur les vagues environnantes, et tendit l'oreille au vent, pour voir s'il apercevrait ou entendrait Donatien.... mais, à peine se livrait-il à cette recherche inquiète, qu'il se sentit tout à coup enveloppé et comme enseveli dans l'obscurité la plus épaisse.

La lumière du phare, privée depuis deux heures des soins du gardien, venait de s'éteindre au sommet de la tour, et la nuit retombait sur les eaux, d'autant plus sombre qu'elle remplaçait une clarté plus vive.

Le pilote écouta et regarda encore, sans rien voir que l'écume des flots contre le mur de la tour, sans rien entendre que le bruit du vent et de la mer. Alors, il monta dans son canot, le poussa au large, et le dirigea sur le banc dans toutes les directions, appelant autour de lui, prêtant l'oreille aux moindres murmures, plongeant son regard dans l'ombre, chaque fois que l'écume y faisait scintiller quelque cime de vague ou quelque pointe de brisant. Toutes ses démarches furent inutiles ; il ne trouva rien, et fut convaincu au bout d'une heure que Donatien était mort.

— Mort! répéta-t-il, à voix basse, avec un frissonnement dans tous les membres.

Les rames lui échappèrent des mains; il s'affaissa sur son banc, comme un homme frappé d'imbécillité, et laissa son canot dériver au gré des flots, jusqu'au point du jour.

Alors seulement, il revint à lui; il était au milieu de la baie de Sorloges, à deux lieues de Piriac.

La vue de la côte opéra un brusque changement dans ses idées. De morne et abattu qu'il était, il se releva farouche et menaçant.

— Simonne! dit-il, Simonne! oh! la femme fatale qui a tué son mari et son amant! Simonne! Simonne! où est-elle?....

Et s'élançant de son canot, il se mit à courir, comme un fou, le long du rivage, du côté de Piriac.....

Rien ne l'arrêtait. Il escaladait les rochers; il franchissait les anses couvertes par la mer, sans s'apercevoir qu'il marchait dans l'eau jusqu'aux genoux; et, quand il rencontrait quelque femme

ou quelque enfant occupé à ramasser le goëmon :

— Où est Simonne? demandait-il d'un air effrayant.

Et il reprenait sa course, sans attendre la réponse...

LA CHAMBRE

DE NOCE.

CHAPITRE XX.

La Chambre de Noce.

Pour savoir ce qui se passait à Piriac pendant les excursions du pilote à Castelli et au Phare, il est nécessaire de remonter d'un jour.

En débarquant devant le village pour se rendre chez la Divroëte, Kornic avait été abordé par maître Jonas. Maître Jonas, la tête du bourg,

comme le pilote en était le bras, n'avait pu ajouter foi aux paroles de la sorcière, et avait ramené les habitans les plus scandalisés à des dispositions toutes favorables envers Simonne.

— Mes amis, avait-il dit solennellement, ne nous pressons pas de juger. Attendons que le maître prononce.

Le maître, c'était le mari, c'était Kornic.

Jonas pensait qu'il s'était emporté trop promptement, et qu'il n'attendait, pour revenir, que les conseils calmans de l'amitié.

C'était donc avec empressement qu'il avait couru à lui, dès qu'il l'avait aperçu sur le môle; mais le pilote l'avait froidement accueilli; et à toutes les instances que le bon pêcheur avait faites pour savoir quand il reverrait sa femme, il avait répondu d'un ton plus terrible qu'encourageant:

— Ce soir, peut-être.

Ce mot, maître Jonas l'avait bien vite porté à

Simonne et à sa mère, en l'adoucissant de quelques heureux pronostics avidement accueillis, et une lueur d'espérance avait réjoui le cœur désolé des pauvres femmes.

Simonne surtout, qui, depuis que la terreur des premiers momens était apaisée, se croyait la force de regagner d'un regard la confiance de son mari, s'attachait avec ardeur à l'idée de le revoir plus calme et de lui parler à cœur ouvert.

Après s'être dit tout le jour :

— Viendra-t-il ?

Elle se dit, le soir :

— Il viendra !

Et laissant un adieu souriant à sa mère dans le lit où la faiblesse de la bonne vieille la ramenait chaque jour de meilleure heure, elle courut s'enfermer dans sa chambre de noce, avec sa fille et son espérance.

Rien n'avait été changé dans cette chambre,

depuis le départ du pilote ; et, comme chaque chose y avait été religieusement conservée pendant les deux années précédentes, elle offrait encore le même aspect que le soir où Simonne y avait été amenée pour la première fois à Kornic dans sa toilette de mariée.

C'était toujours le même ameublement simple et sévère : le lit à quenouilles, entre la cheminée et la fenêtre ; en face, le bahut de bois noir, aux montans sculptés, aux panneaux garnis de rosaces ; à droite, les étagères du vaissellier, chargées d'assiettes dorées sur les bords et de grands plats à fleurs bleues ; à gauche, les deux armoires peintes en rouge, enrichies de charnières de cuivre et rangées côte à côte, de façon à figurer une cloison élégante ; dans les coins et devant la fenêtre, les chaises de paille verte et les escabelles de bois tourné ; sur la tablette de la cheminée, les bouquets de coquillage rose et blanc, posés dans de grandes conques marines ; au chevet du lit, la pendule fixée près du plafond, avec son balancier découvert, et ses poids pendant le long du mur à de longues chaînes de cuivre.

Tout cela était si frais, si luisant, si paisible,

qu'il eût été impossible d'imaginer que le moindre chagrin pût se loger dans une telle demeure.

Le lit surtout eût fait plaisir à voir, avec son ciel bleu semé d'étoiles blanches, ses rideaux de mêmes couleurs, roulés autour des quenouilles, ses couvertures de laine, éblouissantes de blancheur et bordées de lisière écarlate, ses oreillers épais garnis de dentelles, et son bénitier fait d'une seule coquille couleur d'azur.

Le berceau de Blanche était à peu de distance, devant la cheminée, d'où les rayons d'une lampe de nuit tombaient sur ses petits rideaux blancs.

En entrant dans la chambre, Simonne alla, sur le bout du pied, s'assurer que sa fille dormait. Elle la trouva calme, les yeux clos, et souriant aux anges; elle écouta quelques instans le bruit de sa respiration, ce bruit si doux qu'il est imperceptible à toute autre oreille qu'à celle d'une mère; elle ferma les rideaux plus soigneusement encore qu'ils ne l'étaient, et, promenant son regard suppliant et radieux, du lit au bers, et du bers au lit, elle se laissa tomber à genoux devant le crucifix du bénitier, en murmurant avec ferveur:

— Faites que je voie Kornic, mon Dieu! faites que je le voie une minute seulement, et je suis sauvée.

— Je le verrai! répéta-t-elle, en se relevant, forte et tranquille, comme si une voix d'en haut eût répondu à sa prière.

Puis elle s'assit entre le lit et le bers, et elle attendit.

Neuf heures sonnaient à la paroisse. Aucun bruit n'arrivait du dehors, si ce n'est, de temps à autre, le pas de quelque pêcheur revenant au village; et la clarté de la lune, qui entrait par la fenêtre, livrait dans les angles de la chambre une lutte fantastique aux lueurs de la veilleuse.

Simonne resta long-temps sur sa chaise, tressaillant à chaque soupir de sa fille, et se détournant vers la porte, au moindre murmure extérieur.

Tout à coup il lui vint à l'esprit comme le souvenir d'une chose qu'elle avait oubliée. Elle se leva, courut à une armoire, l'ouvrit avec une précaution qui tenait du respect, prit, dans un tiroir,

une cassette ornée de coquillages, l'emporta près du berceau de Blanche, la posa précieusement sur le pied de la couchette, et en tira.... sa couronne de rosière.

Il y avait trois ans que toutes les fleurs en étaient désséchées; mais elles avaient été conservées avec tant de soin, que pas une n'avait quitté sa tige. Le seul vide qui s'y fît remarquer était la place de la rose donnée à Jeannic.

En considérant ce bouquet fané qui lui rappelait des souvenirs si vifs, Simonne tomba dans une rêverie d'abord calme et douce, puis sombre et douloureuse; et finit par verser un torrent de larmes. Mais son cœur ne se fut pas plus tôt soulagé par cet épanchement nécessaire, qu'un rayon d'espérance reparut dans ses yeux, et un sourire de joie sur ses lèvres. Elle reprit son diadême de roses, elle l'attacha au-dessus de la tête de Blanche, aux rubans qui unissaient les rideaux du bers; et, appuyant son menton sur ses deux mains jointes au bord de la couchette, comme pour mieux porter son regard du bouquet à l'enfant, des fleurs mortes à la fleur vivante, elle contempla quelque temps avec une fierté naïve ce double

symbole de sa gloire et de son bonheur : sa couronne de vierge sur son trésor de mère.

Cependant la nuit s'avançait, et Kornic ne venait point. La jeune femme sentit chanceler sa confiance, en entendant sonner onze heures. Chaque coup du beffroi lui frappa sur le cœur, et sembla lui annoncer qu'elle attendait en vain.

— Il avait pourtant dit : Peut-être ! s'écria-t-elle ; comment le bon ange qui lui a donné, ce matin, la pensée de revenir, ne lui annonce-t-il point, ce soir, que je suis ici avec ma fille, à l'attendre et à pleurer ?

Et elle recommença en effet à fondre en larmes. Toutes ses espérances quittaient son ame, et toutes ses terreurs y rentraient en même temps. Elle avait rêvé une réconciliation parfaite, les pardons demandés et obtenus, la calomnie vaincue et l'innocence vengée, la jalousie maudite et l'amour triomphant. Au lieu de cela, elle se revoyait humiliée, comme au jour du baptême, abandonnée de son mari devant tout le village, montrée au doigt par ses ennemis, et réduite à

pleurer avec sa mère, en attendant que sa fille fût assez grande pour pleurer avec elle.

Pendant que Simonne creusait ces tristes idées, la nuit s'avança; la fatigue de l'attente et de la veille affaissa en même temps son esprit et son corps. Elle cessa de penser, et elle s'endormit sur la chaise.

Son sommeil fut dabord lourd et pénible, comme celui d'un malade. Bientôt, son imagination se réveillant à demi, tandis que ses yeux demeuraient fermés, elle eut un rêve, un rêve à la fois doux et terrible.

Elle se crut au jour de son mariage avec Kornic, au soir de la cérémonie, au moment où les invités se retiraient pour laisser la mère et les femmes conduire la mariée dans la chambre de noce.

Le lit nuptial était prêt; la lampe de nuit jetait à l'entour ses clartés mystérieuses. Un silence solennel s'établissait dans toute la maison, et semblait s'étendre jusqu'au dehors, où il n'était interrompu que par les dernières décharges de la mousqueterie du village, et quelques chants lointains de paysans retournant chez eux.

Inquiète de ce silence, et tressaillant à ces bruits, Simonne embrassait étroitement sa mère, et, tremblante en même temps de pudeur et d'amour, elle la suppliait d'attendre encore, avant de franchir le seuil redoutable et sacré de la chambre de noce. Mais, tout à la fois souriante et mélancolique, la bonne Josèfe entraînait sa fille avec une douce autorité, et faisait signe aux jeunes femmes de l'aider à lui retirer sa parure.

Alors, Simonne sentait redoubler son émotion; car son voile de mariée se détachait de sa tête; les fleurs d'oranger quittaient ses cheveux; le corsage de sa robe se séparait de son cœur qui le rappelait en vain par ses battemens précipités, et sa toilette entière tombait à ses pieds frémissans, remplacée par la blanche tunique de la mariée, dernier voile de la vierge.

Ces préparatifs achevés, la bonne vieille tendait ses deux bras ouverts à sa fille, qui s'y jetait avec transport, et ce dernier embrassement les tenait long-temps serrées l'une contre l'autre, tandis que les jeunes femmes chantaient en pleurant, sur le seuil de la chambre, les strophes lentes et plaintives du *Lai de l'épousée*.

Enfin minuit sonnait à la paroisse. C'était le signal. La mère, la fille et les femmes s'arrêtaient en même temps pour compter les douze coups du marteau de l'horloge. Tout le monde se retirait au dernier, Simonne restait seule un instant, et Kornic, arrivant à son tour, frappait les trois coups d'usage à la porte de la chambre, tandis que la jeune fille répondait : Entrez! et tombait à genoux au pied du lit, en s'enveloppant deux fois dans les rideaux de toile bleue.

Simonne en était là de sa vision, lorsqu'un bruit soudain la réveilla en sursaut. La réalité se joignait à son rêve, et trois coups, frappés d'une main incertaine, retentissaient en effet à la porte de sa chambre, qui donnait sur la rue.

— C'est lui! c'est Kornic ! s'écria la jeune femme.

Elle se leva avec délire ; et, son premier mouvement étant de rendre grâces au ciel :

— Vous m'avez exaucée, mon Dieu ! dit-elle, en joignant les mains devant le crucifix ; il vient ; je vais le revoir! Soyez béni à jamais, mon Dieu, dans le ciel et sur la terre!

Et, entendant frapper plus fort, elle courut ouvrir, en murmurant :

— Me voici, Kornic ; me voici !

C'était le pilote, en effet ; mais la pauvre femme s'était bien trompée, en voyant dans l'arrivée de son mari, la réalisation de son rêve.

L'ENTREVUE.

CHAPITRE XXI.

L'Entrevue.

Au lieu d'entrer, quand Simonne lui eut ouvert la porte, et l'eut précédé en l'éclairant, Kornic s'arrêta sur le seuil, et mesura la chambre d'un regard sombre et farouche.

La jeune femme se retourna, et recula d'épouvante jusqu'auprès du berceau de sa fille.

Le pilote était dans un état affreux. Depuis que le courant l'avait jeté, avec son canot, sur la côte de Sorloges, il y avait douze ou quinze heures qu'il courait vers Piriac, sans pouvoir y arriver. Le délire de sa tête avait égaré ses pieds, et il avait fait dix fois sa route avant d'en atteindre le terme. Aussi, ses jambes tremblaient sous lui; ses vêtemens étaient gris de poussière. Toutes les veines de son visage et de ses mains étaient gonflées d'un sang noir; sa tête nue, d'où pendaient ses cheveux, collés comme ceux d'un plongeur qui sort de l'eau, semblait se soutenir à peine sur ses épaules, et la sueur qui coulait de son front, tombait, pareille à une pluie, sur ses joues pâlissantes et sur sa poitrine oppressée.

— D'où venez-vous ainsi, malheureux? dit Simonne, en le considérant des pieds à la tête, avec une pitié mêlée de terreur.

— Je viens de Castelli et du Phare, répondit Kornic.

L'effort qu'il fit pour tirer ces paroles de ses entrailles haletantes l'affaiblit tellement, qu'il fut obligé de s'appuyer du coude au chambranle de la

porte. Outre sa fatigue, il y avait vingt-quatre heures qu'il n'avait eu d'autre nourriture que ses idées dévorantes.

— De Castelli et du Phare! répéta Simonne, qui, au ton dont ces mots avaient été prononcés par son mari, commençait à comprendre que son espérance et sa joie avaient été prématurées.

— Qu'étiez vous donc allé faire en ces deux endroits? reprit-elle, avec une inquiétude croissante.

Le pilote passa une main sur son front, et promena de nouveau son regard effaré par la chambre.

— A Castelli, dit-il, je suis allé m'assurer de votre infamie, auprès de celle qui en a été témoin.

Simonne leva les yeux au ciel, et se laissa tomber sur une chaise.

— Et au Phare, poursuivit froidement Kornic, je suis allé m'en assurer encore, auprès de celui qui en a été complice. Voilà ce que je suis allé faire à Castelli et au Phare.

Simonne voulut ouvrir la bouche. La parole expira sur ses lèvres. Elle essaya de s'avancer vers le pilote. Le saisissement la retint clouée sur sa chaise; et elle demeura pâle et frissonnante sous le regard de son mari, comme le passereau sous l'œil ardent de l'aigle royal.

Et pourtant elle avait rêvé, la pauvre femme, qu'elle désarmerait tout d'abord ce regard avec le sien!

— Et maintenant, continua le pilote, en entrant enfin dans la chambre, je viens ici vous juger et vous punir.

— Vous me croyez donc toujours...

— Silence, malheureuse!

— Mais mon ami...

— Silence!

— Vous ne savez pas que je vous attendais depuis...

— Silence, vous dis-je!... écoutez votre juge et

votre maître ; et ne parlez que pour lui répondre, s'il vous interroge.

Simonne demeura immobile, muette, glacée.

Le pilote alla droit à elle, la prit par le bras, la souleva durement de sa place, et la conduisit près du berceau, où s'agitait doucement Blanche, réveillée à demi par le bruit qu'elle entendait. Il mit sans précaution la main sur les rideaux, et les fit violemment retomber de chaque côté de la couchette, de façon à découvrir entièrement la petite fille.

— Vous allez la réveiller? fit naïvement la jeune mère.

Kornic sourit avec amertume.

— Au contraire, dit-il, je vais l'endormir si bien qu'elle ne s'éveillera plus.

— Vous voulez la tuer ! s'écria Simonne, en se jetant, avec une force surhumaine, entre l'homme et l'enfant.

— Non, dit le pilote, après une pause, non,

je ne la ferai point mourir. Si elle n'est pas ma fille, elle n'en est pas moins la vôtre. Vous la garderez, comme le condamné garde son boulet...

— Comme la victime de la calomnie garde la preuve de son innocence et la consolation de sa douleur, répartit la jeune femme exaltée.

Et refermant les rideaux de la couchette avec une joie fière :

— Ma fille ! dit-elle, ma Blanche, mon trésor et mon bien ! qui pourrait me l'enlever sans m'arracher la vie ?

En parlant ainsi, elle berçait machinalement la petite, et elle la rendormait au son de mille paroles confuses de tendresse et de douleur, comme au bruit d'une douce chanson maternelle.

Le silence se rétablit ainsi dans la chambre. Mais c'était le silence momentané qui marque les intervalles de l'orage, et la vengeance se rallumait insensiblement dans l'ame du pilote, ainsi que la foudre au sein de la nue.

Simonne alla chercher un verre d'eau fraîche et

le lui offrit avec un timide empressement; il y porta les lèvres, en but quelque gouttes et jeta le reste à terre, avec une sorte de convulsion.

Le bruit que fit le verre en se brisant parut le soulager, et amena sur sa bouche un sourire de satisfaction extraordinaire.

—Kornic, dit la jeune femme, qui saisit ce moment pour lui adresser la parole et s'approcher de lui; votre tête est brûlante, mon ami. Depuis huit jours, vous avez la fièvre et le délire... Vous ne savez plus ce que vous faites. Calmez-vous, Kornic! Calmez-vous, un instant seulement, le temps de m'entendre et de reconnaître qu'on vous a trompé. Oui, mon ami, on vous a trompé. Voyons; écoutez-moi; je vous parle tranquillement; soyez comme moi, je vous en prie. Enfin, depuis le jour fatal où vous m'avez quittée, vous n'avez prêté l'oreille qu'à nos ennemis... à tout le monde, excepté moi... Chacun vous a dit tout ce qu'il a voulu.

—Cela ne suffit point, Kornic; pour savoir la vérité, il faut m'entendre à mon tour, me donner quelque attention... Voyons, accusez-moi; interrogez-

moi ; répétez-moi tout le mal qu'on vous a dit. Je vous répondrai sans crainte et sans mensonge, comme une femme à son mari, comme une fille à son père, comme une esclave à son maître ; et vous comprendrez qu'on vous a jeté des soupçons dans le cœur pour me perdre et vous tourmenter ; que tout ce qu'on vous a dit est extravagant ; que vous avez fait un mauvais rêve ; que vous avez été fou ; mais que rien n'est perdu pour cela, puisqu'il ne tient qu'à vous de retrouver votre Simonne, telle qu'elle a toujours été, telle que vous l'avez aimée autrefois. Mon Dieu, Seigneur ! comment avez-vous pu croire que j'avais changé en si peu de temps ; que j'avais choisi votre absence pour vous tromper, moi qui ne faisais que soupirer après votre retour, et qui avais tant regretté votre départ ? Vous vous en souvenez, mon ami ? On ne change pas comme cela, quand on vous aime, quand on est aimé de vous. Votre main tremble ; vous êtes ému, Kornic ! Ah ! je vous retrouve, je vous reconnais... Mon Dieu ! soyez béni !... Vous ne m'écoutez plus, Kornic ? Vous me repoussez !... Oh ! je m'étais donc trompée encore... Le Ciel ne m'a donc pas inspirée comme je le croyais... Ah ! mon ami... cela est impossible... Par pitié ne détournez pas vos yeux de moi... Regardez au con-

traire jusque dans mon ame, car vous n'y verrez que mon amour. Et vous ne pourrez vous empêcher de me rendre le vôtre. Entendez-vous, Kornic?... Jésus! comme il est défait et souffrant! Laissez-moi essuyer la sueur de votre front et les larmes de vos yeux, mon bon ami! Laissez-moi soigner et guérir votre pauvre corps qu'ils ont martyrisé, et votre grande ame qu'ils ont flétrie...

— Que je retrouve mon beau Kornic, en lui rendant sa chère Simonne!...

Tandis que la jeune femme disait toutes ces choses, en y joignant mille supplications et mille caresses, le pilote écoutait à peine, et tenait son regard fixé presque invariablement sur le berceau de Blanche.

— Vous ne me parlez pas de cette enfant, ni de Donatien? dit-il tout à coup, avec une froideur qui glaça la pauvre femme.

En effet, elle évitait de prononcer ces deux noms, de peur que leur effet sur l'ame de Kornic ne fût celui de l'étincelle sur la poudre.

— Que voulez-vous que je vous dise de Dona-

tien? balbutia-t-elle d'une voix tremblante. Tout ce que je vous affirme ne vous prouve-t-il pas qu'on vous a menti à son égard?

—Dites-moi seulement, demanda le pilote, ce que contient le médaillon que vous avez remis à Donatien, et qu'il porte au cou suspendu à un ruban noir?

En prononçant ces mots, Kornic examinait avec une attention profonde le visage de Simonne, et il y retrouva le trouble qu'il avait vu naître au même sujet sur les traits de Donatien.

—Que renferme ce médaillon? répéta-t-il d'une voix terrible... Vous ne répondez pas?...

—Je n'ai point donné de médaillon à Donatien, dit la jeune femme, d'un ton doux et ferme à la fois.

—Alors, soyez donc maudite! s'écria le pilote; car tout ce que vous venez de faire et de dire ne peut être qu'hypocrisie et mensonge!

Et il repoussa la malheureuse avec une telle du-

reté, qu'elle serait tombée à la renverse, si elle n'eût rencontré le berceau de Blanche, auquel elle s'accrocha des deux mains.

Réveillée par la secousse, l'enfant se mit à crier; et le son de cette voix innocente, que Simonne s'efforçait en vain d'apaiser par ses chants et ses caresses, fit monter la colère du pilote jusqu'à la rage et jusqu'à la frénésie. Il fit plusieurs fois le tour de la chambre, en proférant des menaces et des blasphèmes que ces murailles n'avaient jamais entendus et qui semblaient les faire trembler sur leurs fondemens. Il fut tenté d'exterminer en même temps la mère et la fille, et lui-même avec elles. Enfin, lorsqu'il eut ainsi déchargé sa fureur, ou plutôt épuisé le reste de ses forces, il vint tomber assis près de Simonne qui berçait toujours sa fille; et, succombant à sa faiblesse et à sa douleur, il pencha son front dans ses deux mains et se mit à pleurer comme un enfant.

C'était la troisième fois que cela lui arrivait. Le jour où Simonne lui avait avoué son amour, et le jour où elle lui avait montré Blanche en lui disant : Voilà votre fille, ces jours-là, il avait aussi versé des larmes, mais des larmes de ten-

dresse et de joie. Il avait pleuré alors de se voir revivre, et aujourd'hui il pleurait en se sentant mourir.

— Simonne, disait-il, sans adresser la parole à sa femme, et sans songer qu'elle l'entendait, toi qui étais si belle et si pure, il y a trois ans, toi qui étais plus blanche que ta couronne de rosière, comment es-tu devenue si criminelle et si infâme? Comment as-tu oublié en si peu de temps ton Dieu et ton mari, mon amour et ta vertu? Toi qui étais placée si haut, qui a pu te précipiter si bas?... Oh! Donatien! Donatien!... Démon sorti de l'enfer pour y entraîner mon ange, pour me flétrir ma rosière, pour me voler ma Simonne! Ah! si tu n'étais pas mort, que j'aurais de plaisir à t'écraser sous mes pieds!... Malheur! malheur!... Avoir eu un pareil trésor à moi seul, et n'avoir plus rien! avoir été si riche, et se trouver si pauvre... Simonne! Simonne! nous nous aimions tant! Nous aurions été si heureux, quand Dieu nous aurait donné un enfant, un enfant à nous, à moi, un fruit vermeil et frais de notre amour, un ange pur et sacré comme les caresses qui l'auraient fait naître! Hélas que j'aurais été fier!... que j'aurais béni le ciel et ma Simonne!... Et, quand même cette

douceur nous eût été refusée, aurions-nous moins été l'un à l'autre? Nos baisers auraient-ils été moins doux, nos paroles moins tendres, notre félicité moins profonde? Aurais-je osé reprocher quelque chose au sort, tant que j'aurais été le plus envié des maris du village, tant que mon trésor serait resté dans ma maison, mon amour dans mon cœur, et Simonne dans mes bras? Oh! mon Dieu! et tout cela est perdu!... je n'ai pas eu l'enfant; et je n'ai pas gardé la femme; et je n'ai plus rien sur la terre; et il faut que je pleure, moi qui étais si fort! et il faut que je blasphème, moi qui étais si heureux! et il faut que je maudisse, moi qui étais si bon!...

En prononçant ces derniers mots, ses larmes se séchèrent tout à coup sous le feu de la colère qui se rallumait dans ses yeux; il se leva brusquement, regarda Simonne avec une sorte de honte, comme s'il se fût reproché la faiblesse à laquelle il s'était abandonné devant elle; et se tournant vers la fenêtre que l'aube commençait à blanchir:

— C'est bien, dit-il, l'heure approche.

— De quelle heure parlez-vous, s'écria la jeune

femme, à qui ce mot fit passer un froid glacial dans le corps et un affreux pressentiment dans l'ame.

— Vous verrez bientôt, répondit Kornic.

Il ouvrit la fenêtre, et s'y accouda, pour respirer de la fraîcheur et appeler de ses vœux le retour de la lumière.

Cette attente sombre et silencieuse causa plus d'effroi à Simonne que toute la fureur qui venait de tomber sur elle. Elle sentit qu'elle était perdue, si elle ne désarmait le pilote avant le jour, et elle alla pour la seconde fois se jeter à ses pieds.

Mais elle eut beau lui répéter en sanglotant : qu'elle était innocente, que Blanche était sa fille, qu'il sacrifiait lui-même son bonheur, qu'il saurait la vérité un jour et qu'il se repentirait toute sa vie!... elle ne put arracher un seul geste à Kornic, et elle ne fut pas même entendue.

Le pilote ne fit de mouvement qu'au moment où le jour éclaira le village et la mer, et où des groupes de pêcheurs commencèrent à paraître, se diri-

geant vers la côte. Alors, il ouvrit bruyamment les deux battans de la croisée, jeta, d'un coup de pied, la porte en dehors, comme pour dire aux passans d'entrer, poussa Simonne éperdue au fond de la chambre, et attendit tranquillement que la foule se fût grossie sur le seuil et dans la rue, pour exécuter le projet inconnu qui devait dénouer dignement le drame de cette terrible nuit.

L'ANATHÈME.

CHAPITRE XXII.

L'Anathème.

Il y avait à peine cinq minutes que le pilote s'était montré aux pêcheurs sur le seuil de la chambre de noce ; et déjà le bruit de son apparition avait traversé le village, et hommes, femmes, enfans, vieillards, accouraient de tous les points, les uns

comme à une fête, les autres comme à une exécution, tous comme à un spectacle.

En peu d'instans, le village entier fut réuni devant la maison.

Quelles que fussent les dispositions de ceux qui arrivaient, tous les visages prenaient, à l'aspect de Kornic, la même expression de stupeur et d'effroi. On comprenait que cette sentence du maître, que Jonas avait tant recommandé d'attendre, allait être prononcée; que Simonne allait être jugée publiquement et irrévocablement par son mari; en un mot, qu'il allait se passer quelque chose de grand, de redoutable, d'inouï dans les fastes du village.

Aussi, jamais juge ne fut entouré de plus de respect et de terreur, que ne l'était Kornic en ce moment. Jamais exécuteurs ne furent plus disposés à remplir aveuglément l'ordre favorable ou funeste de la justice, que ne l'était cette foule naïve et tremblante suspendue de l'oreille et du regard aux lèvres du pilote. Jamais enfin accusée ne fut plus humble, plus muette et plus anéantie dans l'attente de son sort, que ne le semblait Simonne dans l'incertitude de ce qui allait lui arriver.

Assise au fond de la chambre, pâle, frissonnante, échevelée ; serrant convulsivement sur son cœur sa petite fille, qu'elle venait de retirer du bers, et dont les cris avaient cessé subitement comme si la stupeur générale fût parvenue jusqu'à elle ; promenant un regard morne et froid de sa chambre à la rue et de la foule à son mari, elle paraissait attendre sa mort plutôt que sa condamnation, et n'avoir plus à demander ni secours au ciel ni pitié à la terre.

Quel que fût le témoignage de sa conscience, elle sentait qu'il eût été inutile et insensé de le faire entendre. Il n'y avait plus de justification possible devant le moindre geste du pilote. En face de cette autorité absolue, écrasante, la malheureuse n'avait plus de paroles sur les lèvres, plus de cris dans les entrailles, plus de sang dans les veines, plus de vie au cœur. Une seule force lui restait, c'était celle de garder Blanche. L'épouse se résignait à voir son honneur foulé aux pieds ; mais rien au monde n'eût pu arracher à la mère son enfant !

Quand le pilote vit la rue pleine et la maison entourée depuis les portes jusqu'aux fenêtres, il

s'avança sur le seuil et parut compter les assistans, comme pour s'assurer qu'il avait assez de témoins et d'auditeurs, et qu'il était temps de parler et d'agir.

Une expression de calme formidable avait remplacé le bouleversement de ses traits. Son regard avait une profondeur et une majesté saisissantes. A l'abattement de son attitude avait succédé un air de fierté et d'énergie, qui eût rappelé le beau pilote de Piriac dans ses jours les plus brillans, sans la douleur inexprimable qui dominait en quelque sorte tout son être.

— Mes amis, dit-il, en se tournant vers les pêcheurs, depuis que vous êtes nés vous n'avez point vu de femme qui ait été infidèle à son mari; vous n'avez point ouï dire à vos pères, et vos pères n'ont point entendu conter aux leurs, qu'une femme de cette sorte ait jamais paru dans ce pays : c'est un avantage dont notre village était fier, une gloire dont nous avions tous notre part. Eh bien! mes amis, je vous annonce qu'il faut que nous renoncions à cette gloire et à cet avantage. Nous aurons maintenant un crime à raconter à nos enfans, quand ils nous demanderont notre histoire; et le soleil désor-

mais, en sortant de la mer, ne regardera plus le bourg de Piriac de préférence à tous les autres coins du monde. Car le bourg de Piriac est souillé à son tour, car il renferme une créature flétrie, car il y a parmi nous une femme adultère !

Tandis que le pilote s'exprimait ainsi, sa parole était si haute, si grave et si retentissante, que pas un murmure ne se faisait entendre autour de lui, et que la grande voix de la mer, qui grondait sourdement sur la côte, semblait se taire pour écouter la sienne.

— Cette femme qui a jeté l'opprobre au milieu de nous, poursuivit-il en désignant Simonne, la voici !..

Un frémissement d'horreur parcourut la multitude. Tous les yeux se tournèrent avec indignation vers l'accusée, et pas une voix ne s'éleva pour la défendre. Simonne sentit la honte lui brûler le front comme un fer rouge, et fut près de défaillir sous le poids d'une douleur inconnue ; mais la pensée de sa fille la soutint par le cœur, et quelques forces lui restèrent pour la presser contre sa poitrine.

— Cette femme, reprit Kornic, cette femme qui était la mienne et que je dégage devant vous, cette femme a souillé mon toit et mon lit pendant mon absence. Elle ma donné pour mon enfant le fruit de son péché, et elle a joint l'imposture à la trahison. — Que cette femme soit donc à jamais maudite devant Dieu et devant les hommes, comme je la maudis en ce moment, et que chacun de vous lui dise avec moi : Anathème à l'adultère!

—Anathème à l'adultère! crièrent une vingtaine de voix dans la foule.

—Que tout honnête homme la chasse de chez lui, ainsi que je la chasse de chez moi! Que pas une porte ne s'ouvre pour elle; que pas une main ne touche sa main; que le pain et l'eau d'aucune famille ne soient souillés par sa bouche. Qu'elle erre sous le ciel ; que la terre la nourrisse comme elle nourrit les créatures immondes, et que toute la nature lui crie : Anathème !

—Anathème! anathème! répéta cette fois la multitude entière.

—Et maintenant, continua le pilote, en s'a-

dressant à Simonne, maintenant que tu m'as entendu, femme maudite, sors de cette maison pour que je la purifie !...

Après avoir parlé ainsi, il laissa la porte libre, en faisant un pas au delà du seuil, tandis que tout le monde, imitant son exemple, se reculait avec un empressement mêlé de terreur.

Simonne se leva péniblement de sa chaise, mit son enfant sur son bras, jeta un regard d'adieu à son lit, au berceau de Blanche, à tous les meubles de la chambre, arrêta ses yeux sur le crucifix du bénitier, et se disposa à sortir, sans proférer une parole. Mais, au premier pas qu'elle fit, le bruit d'une porte qui s'ouvrait derrière elle la força de détourner la tête, et un nouveau personnage parut sur la scène.

C'était la mère Josèfe.

Réveillée dans sa chambre par le bruit qui partait de celle de sa fille, elle s'était levée aussi promptement que le lui avaient permis son âge et sa faiblesse, et elle venait voir ce qui se passait. Son apparition subite, l'aspect de ses cheveux

blancs, de sa pâle et vénérable figure, de son corps chancelant et cassé, affaibli encore par la souffrance, imposèrent le respect et le silence à la multitude, et arrachèrent un cri étouffé à Simonne et à Kornic. Mais, avant d'ouvrir la porte, la bonne vieille avait entendu les clameurs, et la vue de sa fille et du pilote lui révéla tout ce qui venait de se passer.

— Kornic, dit-elle, d'une voix creuse et altérée, en s'appuyant au mur, vous chassez ma fille de chez vous ?

— Je fais justice, répondit le pilote; et je dis anathème à qui a mérité l'anathème.

— Anathème! murmura sourdement la multitude.

— Et si vous vous trompiez, Kornic? reprit la vieille, qui s'avança jusqu'au milieu de la chambre.

— Anathème ! répéta la multitude, en élevant la voix.

— Sortez d'ici! dit le pilote à Simonne.

—Arrêtez ! répartit Josèfe.

Et, retenant sa fille sur le seuil de la porte, elle regarda autour d'elle, comme pour défier tout le monde...

—Anathème ! anathème ! criait toujours la multitude, en s'écartant pour faire place à Simonne.

La jeune femme serra la main de sa mère, et fit un pas en dehors.

—Arrêtez ! vous dis-je, reprit la vieille ; arrêtez, et entendez-moi.

—Je n'ai rien à entendre, répondit le pilote avec force.

Et, la foule exaltée qui n'écoutait que lui joignant de nouvelles clameurs à ses paroles, une lutte aussi étrange qu'inégale s'engagea entre les mille voix terribles qui criaient anathème, et la voix unique et impuissante qui criait grace. Enfin, la mère Josèfe, recueillit ses dernières forces, s'avança jusqu'auprès de Kornic, approcha de son oreille ses lèvres tremblantes, balbutia quelques

mots inintelligibles, s'interrompit, recommença, ne put achever, et tomba évanouie dans les bras du pilote, en murmurant les noms de Simonne et de Donatien.

Des femmes s'empressèrent autour d'elle et l'entraînèrent dans une habitation voisine, pour la dérober au spectacle auquel on attribuait sa défaillance.

Pendant ce temps-là, Simonne, séparée violemment de sa mère, s'éloigna de la maison, avec sa fille dans ses bras. Elle la montra au pilote en passant près de lui; et retrouvant toute son énergie en ce moment suprême:

— Kornic! Kornic! cria-t-elle, vous êtes le maître, et je m'en vais puisque vous m'avez maudite, mais fasse le Ciel que vous ne sachiez jamais que cet enfant est notre enfant et que votre femme est innocente.

Kornic ne la regarda point; le peuple répondit: Anathème; et elle prit son chemin vers la côte, poursuivie long-temps encore des cris vengeurs de tout le village.

LA COURONNE
DE ROSES BLANCHES.

CHAPITRE XXIII.

La Couronne de Roses blanches.

Lorsque Kornic se vit seul devant la maison avec la multitude, il rentra dans la chambre de noce, alla droit au berceau vide de la petite fille, détacha la couronne de roses blanches que Simonne avait laissée suspendue aux rideaux, en alluma les fleurs desséchées, à la veilleuse qui brûlait encore dans la

lampe, les jeta tout enflammées sur le lit nuptial qui prit feu aussitôt, et retourna se placer sur le seuil de la porte, pour repousser le peuple qui se précipitait vers la chambre afin d'arrêter l'incendie.

La flamme se communiqua rapidement des étoffes au bois du lit, gagna les autres meubles, grimpa au plafond, remplit toute la pièce et s'élança en tourbillonnant par les fenêtres, jusque par dessus le toit de la maison, qui, en peu de minutes, ne fut plus qu'une grande fournaise.

Tant que dura l'incendie, Kornic en suivit les progrès d'un œil tranquille; et, lorsqu'il ne resta plus qu'un monceau de braise entre quatre murailles fumantes, il tira de sa poitrine sa médaille de mariage, le seul souvenir qu'il eût de Simonne; il la jeta, avec le ruban qui l'attachait, au milieu des décombres ardens, et il sortit du bourg, en se dirigeant vers le môle, sombre et silencieux comme un bourreau qui vient d'achever son ouvrage.

La foule se dispersa en parlant à voix basse, et jusqu'au soir tout demeura triste et morne dans Piriac, si ce n'est le soleil qui brillait sur les toits et riait aux vîtres des croisées.

A la tombée du jour, toutes les portes furent closes, et il ne parut dans le village qu'une sorte de fantôme qui venait de Castelli. Il alla à la maison brûlée, en contempla long-temps les ruines, en remua trois fois la cendre du bout de son bâton, et s'en retourna comme il était venu.

On a reconnu la Divroëte.

LA MAUDITE.

CHAPITRE XXIV.

La Maudite.

Il y avait huit jours que la malédiction du pilote portait ses fruits. Le village entier s'en était fait l'exécuteur, et Kornic lui-même n'eût pas été plus sévère et plus inexorable. Non seulement aucune voix ne se faisait entendre en faveur de Simonne, mais même aucun esprit, quelque enclin qu'il fût

à la contradiction ou à l'indulgence, n'était tenté de mettre en doute un seul instant l'infaillibilité de la sentence qui pesait sur elle.

Du moment que le pilote avait dit : Cette femme est adultère, elle l'était pour tout le monde. Ce jugement du mari était le jugement de Dieu, et il n'y avait pas jusqu'à la nouveauté du fait qui ne fût un stimulant terrible pour la naïve indignation de cette tribu patriarcale, ignorante jusqu'à ce jour du moindre scandale domestique. Jonas lui-même, le bon Jonas, le dernier défenseur de Simonne, semblait convaincu comme les autres, et gardait sur cette affaire un silence non moins concluant que les plus violentes imprécations. Cependant c'était chez lui que la mère Josèfe avait été transportée le jour de l'incendie. Et il n'avait cessé de prodiguer ses soins à la pauvre vieille, plongée depuis ce jour fatal dans une sorte de léthargie qui paralysait à la fois son corps et son ame.

Pendant ce temps-là, Kornic avait regagné son navire, et n'en sortait plus que pour faire de longues promenades sur la mer, seul dans son canot à la voile. La satisfaction de sa conscience et de son honneur n'avait pu le tranquilliser. Outre son bon-

heur et son amour qu'il cherchait vainement à oublier, un remords incurable le tourmentait jour et nuit; il se reprochait la mort de Donatien. Car Donatien n'avait point reparu. Jonas avait raconté au village qu'il ne l'avait pas trouvé au phare la veille de la malédiction, et que, ne l'ayant pas vu depuis, il allait lui-même tous les soirs entretenir le feu de la tour.

Telles étaient les choses dont tout le monde parlait au village depuis une semaine. Ces choses, un seul habitant les ignorait dans Piriac, et c'était celui qu'elles eussent intéressé le plus cruellement, c'était Jeannic. Sa mère eût bien voulu se donner la jouissance de les lui annoncer, et elle tremblait qu'il ne les apprît à chaque instant par quelque voie étrangère; mais elle aimait son fils autant que sa vengeance, elle ne le trouvait pas assez fort pour supporter une nouvelle aussi grave.

En effet, la convalescence du pauvre enfant s'était arrêtée, du jour où l'entrée du pilote dans la cabane lui avait donné la crise affreuse que nous avons racontée. Les paroles terribles qui avaient causé cette rechute étaient restées confuses dans la mémoire de Jeannic. Il lui avait bien semblé, en

sortant de son délire, qu'il venait d'entendre parler de vengeance, de crime, de malédiction; mais son cerveau affaibli n'avait conservé à ce sujet aucune impression assez nette, et sa mère lui avait facilement persuadé que ses souvenirs étaient le résultat d'un mauvais rêve.

Malheureusement, le hasard déjoua les précautions maternelles de la Divroëte, et se chargea d'apprendre au jeune homme les tristes réalités qu'on lui cachait.

Un matin qu'il était seul et qu'il s'occupait à essayer ses forces hors de son lit, suivant son usage, pendant les absences de sa mère, il hasarda ses pas tremblans, soutenus de son bâton ferré, jusqu'à quelque distance de la cabane, vers le rocher qui surplombe la côte en terminant la pointe de Castelli.

Arrivé là, il se sentit à l'aise dans l'air fortifiant qui venait du large, et il s'assit sur une éminence d'où son regard embrassait une grande partie de la mer et du rivage.

L'éclat miroitant des vagues éblouit d'abord ses

yeux déshabitués de la lumière. Mais peu à peu, en ne s'ouvrant qu'à demi et en s'imprégnant d'une douce moiteur, ils vinrent à bout de se fixer sur quelques points moins vifs, et de reconnaître les principaux accidens de la côte.

Parmi les endroits qui réveillaient les plus chers souvenirs dans son ame, Jeannic remarqua avec une douceur particulière une petite anse bordée de hauts rochers couronnés d'yeuses flétries, et servant de refuge aux alouettes contre le vent de la haute mer.

Trois ans plus tôt, c'était là qu'il venait voir passer Simonne, quand elle allait pêcher vers le banc du Four, et il y venait si souvent en ce temps-là, qu'il semblait disputer leur asile aux alouettes effarouchées. Maintenant elles se posaient sans crainte et voltigeaient à l'aise dans la petite anse. Personne ne venait plus les chasser de leurs perchoirs favoris.

Tout en se livrant à ces réflexions mélancoliques, Jeannic ne quittait point des yeux le coin du rivage qui les lui suggérait. Comme au premier jour de sa convalescence, quand il rêvait devant sa

rose fanée, son imagination lui montrait encore Simonne, sa jolie Simonne d'autrefois, passant leste et rapide, avec son panier sur la tête, son filet sur l'épaule et sa main sur la hanche. Il la voyait pousser devant elle, sur le sable, les troupes de mouettes plaintives, et tressaillir d'aise en fouettant l'eau fraîche avec ses pieds nus, et en jetant à l'air marin sa voix et sa chanson.

Tandis que le jeune malade suivait de l'ame cette douce vision dans la petite anse où l'évoquait sa rêverie, un être réel s'y dessina subitement à ses yeux. Parmi les goëmons et les rochers, entre le sable et la plage et les aspérités de la côte, il distingua une femme. Elle était seule; elle paraissait marcher péniblement sous le poids d'un fardeau qu'elle serrait dans ses bras, et elle s'asseyait de temps en temps sur les pierres du rivage, en tenant les yeux levés vers le ciel, comme pour demander à Dieu de renouveler son courage et ses forces.

L'aspect de cette malheureuse, à l'endroit même qui rappelait à Jeannic des souvenirs si heureux, le toucha jusqu'aux larmes, et lui fit faire un cruel retour sur sa propre infortune. Il l'accom-

pagna d'un regard compatissant dans sa marche douloureuse, la vit avec une triste consolation se diriger de son côté, et sentit un besoin sympathique et inexplicable de se rapprocher d'elle. La pauvre femme sembla éprouver le même sentiment; car ayant levé les yeux sur Jeannic, et paru le remarquer, elle pressa le pas, et fut en peu d'instans au pied de la montagne de rochers sur le sommet de laquelle il était assis.

Là, en l'examinant de plus près, il fut tout surpris de la trouver jeune et belle, autant du moins qu'il en pouvait juger sans voir son visage. Sa taille souple et fine, enfermée dans un corsage écarlate, ses pieds mignons délicatement chaussés, ses cheveux, flottant sur son cou, d'une part, et de l'autre, encadrant son visage, le frappèrent par un rapport étrange avec l'image qu'il avait dans l'ame, et ramenèrent vivement sa pensée vers Simonne.

— Sans cet air souffrant et misérable, se dit-il, je croirais que c'est elle; mais elle est si heureuse! Cette femme est une infortunée qui lui ressemble! Que Dieu la console et la bénisse, si elle lui ressemble du cœur.

Cependant, il n'avait encore distingué ni le visage de l'inconnue, ni le fardeau qu'elle soutenait sur ses genoux en le ramenant précieusement contre son sein. Bientôt, à quelques vagissemens doux et plaintifs, et aux efforts caressans de la jeune femme pour les calmer, il reconnut une mère et son enfant.

Son attendrissement ajouta à son intérêt, et s'oubliant lui-même pour céder à une sympathie qui devenait irrésistible, il résolut de savoir à tout prix quelle était cette femme. Son attente ne fut pas longue. Au moment où il se penchait pour mieux l'observer, elle releva la tête, tourna vers lui son visage... et il reconnut Simonne!

— Simonne!... Prononcer ce mot fut d'abord tout ce que ses forces lui permirent. Il resta plusieurs minutes, saisi, muet, tremblant, avec une sueur froide sur le corps et d'affreux pressentimens dans le cœur.

— Simonne! répéta-t-il en revenant à lui et en s'efforçant de se lever; Simonne sur cette côte! seule, avec son enfant! qu'est-ce que cela veut dire, mon Dieu?...

Il demeura quelques instans immobile et pensif, à recueillir ses esprits et ses forces. Tout à coup, une horrible lumière lui traversa la tête. Les paroles de Kornic dans la cabane, ces paroles menaçantes qui l'avaient tellement bouleversé qu'il n'avait pu s'en souvenir ensuite, il se les rappela alors subitement et clairement.

— Simonne... maudite!.. avait dit le pilote.

— Simonne... maudite!.. avait murmuré aussitôt le pauvre enfant dans son délire.

Simonne... maudite!.. répéta-t-il avec terreur, en fixant un œil glacé sur la jeune femme.

Et, par un phénomène que comprendront les ames ardentes, retrouvant à l'instant, dans l'élan de son cœur, toute l'énergie de son corps, et sentant disparaître, comme par miracle, toutes les souffrances qui l'enchaînaient depuis trois années, il s'élança, sans se servir de son bâton, du rocher où il était assis, gagna un sentier bien connu qui descendait à la côte, s'y laissa tour à tour glisser et rouler pour être plus vite au bout, arriva ou plutôt tomba ainsi sur la plage, à quel-

ques pas de Simonne, et, courant à elle sans s'arrêter, fut à ses pieds avant qu'elle eût eu le temps de l'apercevoir ou de l'entendre.

L'ANGE GARDIEN.

CHAPITRE XXV.

L'Ange Gardien.

— Jeannic! s'écria Simonne, avec une surprise sans effroi, en voyant le jeune homme agenouillé près d'elle.

Et elle joignit les mains par un mouvement involontaire, comme pour remercier le ciel d'une faveur inattendue.

En effet, cet enfant fidèle et dévoué qui l'aimait toujours, et qu'elle avait oublié après lui avoir donné un sourire et une rose, cet enfant, lui apparaissant de cette façon, dans son abandon et sa misère, au moment où tous ceux qu'elle avait chéris la chassaient ou la fuyaient; c'était son bon ange prenant une forme humaine et descendant du ciel pour la consoler et la soutenir.

Entre deux ames qui s'entendent, les plus profonds mystères du cœur et les plus grandes choses de la vie s'expliquent en un instant, par un regard, par un geste, par un signe. Cet amour mystérieux et inavoué de Jeannic, que Simonne avait si peu remarqué dans son bonheur et qu'elle avait payé à peine alors de quelque pitié, le croyant aussi passager qu'il semblait incertain, elle en comprenait maintenant, dans son malheur, toute l'étendue, et, en quelque façon, toute l'éternité: et, si elle ne pouvait rendre au jeune homme un sentiment pareil, elle éprouvait pour lui une reconnaissance immense et un respect qui ressemblait à de l'adoration.

C'est ce que lui témoignèrent ses yeux, à défaut de ses lèvres, et toute l'attitude de son corps

prêt à tomber à genoux devant Jeannic. Mais tout cela se passait trop rapidement, et le jeune homme était trop peu préoccupé de lui-même, pour remarquer ce qui eût fait en toute autre occasion son bonheur et sa gloire.

— Simonne, dit-il, aussitôt que son émotion lui permit de parler, est-ce bien vous, Simonne, seule avec votre fille, sans force et sans appui, abattue de fatigue et de douleur? Comment cela se fait-il, Simonne?

Elle ouvrit la bouche pour répondre; mais au lieu de paroles, ce furent des sanglots qui sortirent, et elle s'abandonna tout entière à ses larmes. Il y avait deux jours qu'elle n'en avait versé, et c'était le seul soulagement de son cœur!

Jeannic sentit cela, et la laissa pleurer tant qu'elle voulut, en pleurant silencieusement avec elle; puis, quand il la vit plus calme:

— Il y a long-temps que vous souffrez, dit-il, les yeux fixés sur le visage de Simonne et n'osant encore reprendre ses questions; vous êtes pâle et défaite. Vos bras soutiennent à peine votre enfant.

Vous êtes mal sur cette pierre; asseyez-vous sur celle-ci, qui est couverte de goëmons secs. Voulez-vous venir vous reposer dans la cabane de ma mère?

Simonne fit un geste de terreur.

— Vous ne voulez-pas? Laissez-moi du moins vous aller chercher quelque chose. Vous paraissez si faible...

Simonne le retint, et le remercia par un sourire.

— Seulement quelques gouttes d'eau fraîche; il y a une source là haut, à vingt pas d'ici, j'y cours et je reviens.

Il prit sur le sable le premier coquillage qui se trouva sous sa main, remonta la côte aussi promptement qu'il l'avait descendue, et revint au bout de cinq minutes, apportant avec précaution la coquille remplie d'eau.

Simonne la prit et y trempa avec bonheur ses lèvres brûlantes; puis, voyant que Jeannic hésitait encore à l'interroger, de peur de réveiller sa douleur:

— Vous voulez savoir, lui dit-elle la première, comment il se fait que vous me retrouviez en cet état sur cette côte, après m'y avoir laissée il y a trois ans, couronnée de roses et portée en triomphe (car vous ne m'aviez pas revue depuis cette époque. Jeannic)?

— C'est vrai.

— Vous étiez souffrant pour moi, et j'étais heureuse sans vous. Vous pensiez à moi de loin, et je vous oubliais, pauvre enfant! Pardonnez-moi; c'est mon plus grand crime.

— Et pourtant, continua-t-elle d'un ton plaintif, c'est comme criminelle que je suis ici!

— Criminelle!

— Cela vous étonne, Jeannic? Vous ne le croirez jamais, vous, n'est-ce pas?

Jeannic fit un sourire et un geste qui consolèrent Simonne des malédictions de tout le village.

— Merci! dit-elle du fond de son ame, en jetant

un même regard au jeune homme et au ciel.

— Oui, reprit-elle, mon mari m'a maudite et chassée de sa maison, comme infidèle et infâme, et ceux qui m'honoraient m'ont crié anathème; ceux qui m'aimaient m'ont fermé leur porte. Voilà huit jours que je passe à errer, ma fille à mon sein ou à mon cou, sur le sable de la côte et le long des rochers du rivage. Je ne puis plus franchir les limites du bourg sans me voir repoussée avec horreur par les femmes et les enfans. Tout le monde évite, non seulement de m'aborder, mais de jeter les yeux sur moi. Quand je m'approche d'un endroit de la plage où les pêcheurs tendent leurs filets, c'est à qui s'enfuira le plus vite et le plus loin.

— La maudite! la maudite! s'écrient ceux qui m'aperçoivent les premiers, et c'est comme s'ils disaient : la lépreuse ou la pestiférée!

— Ce nom de Simonne, que tous les hommes prononçaient autrefois avec amour et toutes les femmes avec envie, n'est plus mon nom pour personne. Je m'appelle désormais la Maudite.

Pendant que la jeune femme parlait ainsi, Jean-

nic l'écoutait en ouvrant de grands yeux, comme s'il eût entendu raconter un rêve incroyable ; car il ne pouvait croire que celle dont il avait fait dans son cœur une idole sacrée, un ange du ciel, eût été jetée si bas sur la terre ! Et pourtant il était impossible d'en douter. Elle était devant lui, maudite, abandonnée, ainsi qu'elle le disait. C'était bien elle !..

— Mais, fit-il, après avoir sondé quelque temps en esprit cet abîme de misère, comment donc n'êtes-vous pas morte, Simonne ?

La jeune femme jeta sur sa fille un regard qui voulait dire : Dieu ne laisse pas mourir les mères !

Et en effet, la figure fraîche et vermeille de Blanche indiquait qu'elle était loin d'avoir partagé les fatigues et les douleurs de la Maudite.

— La vie de votre enfant est en vous, reprit Jeannic ; mais la votre, qui la soutient ?

— Il y a au village un homme qui m'a condamné comme les autres, mais qui garde du moins pour moi quelque pitié secrète.

— Quel est-il ?

— C'est maître Jonas.

— Qu'il soit béni !

— Il a recueilli ma mère, depuis qu'elle est comme moi sans asile. Il donne ses soins à la pauvre mourante, et, m'ouvrant sa porte tous les soirs, quand chacun est couché dans le village, il me laisse pénétrer jusqu'à elle avec ma fille. Là, je respire et je vis chaque nuit pour toute la journée; car il faut repartir avant le jour, de peur que les habitans, qui m'apercevraient, ne m'interdissent ce dernier refuge de quelques heures, et ne maudissent mon bienfaiteur à son tour. Hélas ! ce matin surtout, il m'en a bien coûté de m'éloigner de ma mère. Depuis que je la vois ainsi, elle est plongée dans un sommeil perpétuel, de sorte qu'elle ne m'a pas encore aperçue et n'a pu me donner la bénédiction qui me consolerait de toutes les malédictions du monde. Vers la fin de cette nuit seulement, elle a paru retrouver quelque connaissance. Elle a ouvert les yeux. Elle a regardé autour de son lit. Elle a prononcé mon nom plusieurs fois, comme si elle m'eût ap-

pelée près d'elle, et elle allait me reconnaître, j'en suis sûre... lorsque Jonas est venu m'arracher de son chevet pour me faire sortir. Il était l'heure de redevenir la Maudite!.. J'ai eu beau me défendre par mes prières, par mes larmes, par mes efforts de toute sorte... il a fallu céder... et quitter ma mère... Oh! c'était affreux!.. En franchissant la porte de sa chambre, je l'ai entendue qui m'appelait encore... et il m'a semblé qu'on me séparait d'elle pour toujours... Oh! mon Dieu! si cela était vrai! si je ne la retrouvais plus vivante ce soir!.... Ils disaient souvent qu'à la fin de sa léthargie elle aurait une crise qui pourrait la sauver ou l'emporter... Elle est peut-être à l'agonie en ce moment. Elle rend peut-être le dernier soupir loin de moi... Et quand même elle ne mourrait pas, ils ne sauront point la soigner comme j'aurais fait. C'est sa fille qu'il lui fallait dans ce péril; ce sont mes paroles, mes caresses et mes pleurs qui la rappelleraient à la vie. Je tremble qu'ils ne sachent ménager ni la faiblesse de son corps, ni celle de son ame. Elle va demander ce qui est arrivé, où est allé Kornic, ce qu'il a fait de moi, ce que je suis devenue, pourquoi je ne suis pas près d'elle, pourquoi elle n'est pas elle-même dans son lit et dans sa maison, et ils ne

prendront pas assez de précautions pour lui répondre. S'ils lui cachent la vérité, ils le feront mal, et ils redoubleront ses craintes; s'ils la lui annoncent, ils la tueront. Et, encore une fois, je ne suis pas là! et je ne puis y aller, mon Dieu!..

— Venez-y avec moi, dit Jeannic.

— Avec vous?

— Oui.

— Ils me repousseront aussi bien que si j'étais seule.

— Je vous défendrai.

— Pauvre enfant!

— Je ne suis pas un enfant, Simonne! s'écria Jeannic avec exaltation.

— Suivez-moi, ajouta-t-il, et vous verrez.

En parlant ainsi, il n'était plus un enfant en effet; il ne se ressemblait plus à lui-même. Une énergie incroyable animait ses grands yeux bleus. Les pommettes de ses joues s'enflammaient au

milieu de sa pâle figure. Une sorte de convulsion fébrile agitait ses sourcils et ses lèvres, et faisait comme onduler, de son front à son cou, ses longs cheveux noirs. Il était vraiment un homme, et il en eût imposé aux plus intrépides.

Simonne se sentit forte en le regardant. Elle se leva, prit son enfant à son cou et marcha près de lui d'un pas résolu.

Comme ils s'engageaient dans le sentier qui remonte la côte, ils s'arrêtèrent tout à coup, le jeune homme avec surprise et la femme avec épouvante, en entendant une voix aigue et stridente crier au-dessus de leur tête :

— Jeannie ! mon fieux !

— La divroëte! dit Simonne, en frémissant des pieds à la tête, et en faisant un mouvement pour rétrograder.

— N'ayez pas peur, observa doucement Jeannie. C'est ma mère qui me cherche et qui m'appelle. Elle est effrayée de ne m'avoir pas trouvé, en rentrant, à la cabane ; montons à sa rencontre ;

je vais lui dire que je vous accompagne, et, si vous voulez, elle viendra avec nous...

— Non! non! s'écria Simonne avec une terreur croissante...

Elle fut sur le point de dire au jeune homme : C'est votre mère qui m'a fait tout le mal que je souffre!

— Mais, songea-t-elle, le pauvre enfant n'a que cette femme au monde qui le chérisse. Lui apprendre combien celle qui est bonne pour lui est méchante pour les autres, ce serait briser sa vie. Il vaut mieux qu'il ne sache rien et qu'il continue d'aimer sa mère.

Et se tournant avec douceur vers Jeannic :

— Croyez-vous qu'elle nous ait vus? dit-elle, en indiquant la divroëte, dont la voix, de plus en plus perçante, ne cessait de demander son fieux à tous les échos du rivage.

— Si elle nous avait vus, répondit le jeune homme, elle ne m'appellerait plus, elle serait déjà ici.

— Eh bien, reprit Simonne, qui s'empressa de redescendre le sentier, j'aime mieux que nous allions seuls chez maître Jonas. Faisons le tour par la plage, en nous cachant le long des rochers.

— Ma mère sera pourtant bien inquiète, murmura Jeannic, qui se détourna avec hésitation.

— Mais allons par où vous voudrez, ajouta-t-il aussitôt.

Et il suivit Simonne, sans chercher ni demander la moindre explication de quoi que ce fût, et sans plus prendre garde aux cris de sa mère, qui retentirent encore quelque temps sur la côte.

Après cette idée : Simonne est malheureuse, aucune autre ne se formulait dans la tête de Jeannic, si ce n'est celle-ci : Il faut qu'elle ne le soit plus.

Aussi, les seuls mots qu'il lui adressa le long de la route, furent ceux-ci, qu'il répéta plusieurs fois avec effusion et qui exprimaient l'unique sentiment qu'il rapportât à lui-même :

— Ah ! si vous m'aviez aimé, Simonne, si vous m'aviez aimé !..

La jeune femme, de son côté, ne songeait qu'à arriver près de sa mère le plus promptement possible.

FIN DU PREMIER VOLUME.

NOTE.

Chapitre IX. — Page 118.

En ce temps là, reprit maître Jonas, etc.

La manière dont cette légende est venue à ma connaissance n'étant pas moins curieuse que la légende elle-même, je pense que mes lecteurs me sauront gré de leur raconter ce souvenir, avec tous les détails piquans qui l'accompagnent.

Il y a quelques années, je parcourais le pays de Guérande, me rendant de cette ville au bourg de Saint-Molf.

C'était par une de ces soirées incomparables du mois de septembre, soirées si tièdes, si mélancoliques, si parfumées, qu'on ne croit pas les avoir payées trop cher de toute la dissolvante chaleur du jour.

Après avoir lâché pendant quelque temps la bride à mon cheval, je le laissais cheminer au pas, le long de la route, sous le feuillage des grands ormeaux qui se croisaient par endroits sur ma tête, et qui me couvraient d'une pluie de

feuilles chaque fois que le vent secouait leurs branches ou effleurait leurs cîmes.

Le soleil venait de se coucher, et une large bande rouge et or flottait à l'horizon, comme un dernier pan de son manteau de feu. Une brise molle, et par momens insensible, fraîchissait dans l'Est; je la sentais passer et repasser dans mes cheveux et sur mon visage, comme les caresses d'une main invisible. Le stridement sec et continuel qui se fait entendre dans la plaine, pendant les chaudes journées de cette saison, avait cédé la place à un murmure lent et infini, à des harmonies vagues et lointaines, qui berçaient l'ame dans une voluptueuse rêverie.

Le seul bruit que je distinguais au milieu de ces bruits doux et confus, c'était le frémissement des feuilles mortes qui glissaient de leurs tiges, ou celui des feuilles encore vertes qui tressaillaient sous les baisers rapides de la brise, et rouvraient à la rosée leurs tissus contractés par la chaleur. Plus loin, c'était le pas furtif de quelque lapin s'aventurant hors de son gîte pour butiner les plantes fraîches (je traversais alors des landes et des bruyères, après avoir quitté la grande route). Ailleurs, mon cheval s'arrêtait court, effrayé du vol d'un d'oiseau qui s'élançait d'un buisson avec un sourd battement d'ailes. Le plus souvent, mes méditations étaient interrompues par le bêlement éloigné des troupeaux, accompagné du tintement des clochettes et de la voix chevrotante des pâtres.

Absorbé par ces inimitables concerts de la nature, j'allais sans m'apercevoir du chemin que je faisais et sans donner

aucune direction à ma monture, lorsqu'un silence plus profond et une fraîcheur plus pénétrante me firent tout à coup revenir à moi-même. Mon cheval, qui allait naturellement aux lieux les plus frais et les plus fourrés, dans l'espoir d'y trouver de l'eau, venait de descendre, je ne savais comment, dans un chemin creux et étroit, resserré entre un bois de haute futaie, à gauche, une lande inculte, à droite, et couvert d'arbres si touffus et si nombreux qu'ils laissaient à peine entrer la pâle lumière du crépuscule.

Je m'arrêtai, je regardai en avant, en arrière, aux quatre points cardinaux, je fis quelques pas, je revins; bref, après avoir perdu un quart d'heure en recherches et en réflexions, je m'aperçus et je me dis que je ressemblais un peu à l'astrologue qui se laisse choir dans un puits en contemplant les étoiles, et qu'en définitive j'étais complétement fourvoyé.

Non seulement je ne savais plus de quel côté était Saint-Molf, mais il m'aurait fallu une boussole pour dire où était le nord. Et cependant la nuit venait, et l'ombre s'épaississait peu à peu.

En cette position je n'avais plus d'espoir que dans le hasard; je m'y abandonnai de bon cœur, je lâchai la bride à mon cheval, et je lui permis d'aller ou bon lui semblerait. Il continua de suivre le petit sentier où il s'était engagé sans mon aveu, et je me confiai philosophiquement à son instinct.

Arrivé à un détour du chemin qui entrait dans un bois, j'hésitai pendant quelques minutes à m'y enfoncer, le ju-

geant bien sombre, et n'espérant guère y retrouver ma route.

J'étais dans cette perplexité fâcheuse, quand je vis mon cheval lever la tête, dresser les oreilles et prendre une attitude attentive et inquiète. Je fis comme lui... j'écoutai,.... et j'entendis, du côté où le bois était le plus épais et le plus obscur, un bruit de feuilles froissées et de branchages rompus sous des pas; puis, je vis une petite ombre glisser entre les arbres. Je fis avancer mon cheval, et je reconnus une jeune villageoise du pays, à ses coiffes tombantes et à son corset écarlate.

Elle était seule, paraissait vivement préoccupée de quelque projet mystérieux, et se dirigeait lentement vers une clairière prochaine.

Intrigué d'une telle rencontre, à pareille heure, je suivis sans bruit la paysanne, d'assez loin pour n'en être pas remarqué, et d'assez près pour ne point la perdre de vue; et quand elle fut entrée dans la clairière, je profitai, pour l'observer avec soin, du jour moins douteux qui me permettait de distinguer plus nettement les objets.

La clairière était large, et bordée circulairement de grands chênes qui semblaient se tenir entr'eux pour former une vaste ronde. Une pelouse épaisse et encore verte la tapissait dans toute son étendue. Au milieu, s'élevait une masse informe et grisâtre, dont je ne pus d'abord apprécier la nature, et dans laquelle je reconnus enfin un de ces blocs de pierre semés sur toute notre Bretagne, et où les uns voient des autels de Druïdes, les autres des tombeaux de héros gau-

lois. Celui-ci ressemblait à la fois à une tombe par sa forme et ses dimensions générales, et à un autel par quelques détails particuliers, tels qu'un bassin long, creusé comme pour recevoir une victime humaine, et des rigoles disposées comme pour laisser couler le sang. Plusieurs petites grottes s'ouvraient aussi dans les flancs du *Dolmen* (c'est le nom qu'on donne à ces monumens primitifs), et devant une de ces grottes il y avait une espèce de gradin naturel ou l'on pouvait s'asseoir ou s'agenouiller.

La villageoise alla tout droit s'y mettre à genoux.

Elle demeura quelque temps, le corps droit, la tête renversée en arrière, et les yeux levés au ciel ; puis, elle croisa ses deux mains par un geste plein de componction, les appuya sur la pierre, y laissa tomber son front et sembla prier ainsi avec la plus grande ferveur. Au bout de dix minutes, elle releva la tête, et tout en retombant dans sa rêverie première, elle mit une main dans la poche de son tablier, et l'autre sous la *piécette* qui couvrait sa poitrine, elle tira de l'une un objet blanc que je ne pus distinguer, et de l'autre une espèce d'enveloppe brillante qu'elle tourna plusieurs fois autour de cet objet ; puis elle baisa le tout à trois reprises, et le cacha soigneusement dans le fond de la grotte qui était devant elle.

En considérant toutes ces petites cérémonies, faites si gravement, si pieusement, je ne pus m'empêcher de sourire, et je fus d'abord convaincu que la villageoise n'avait pas l'usage de sa raison.

Dans cette idée, j'allais tourner bride, désespérant d'obtenir aucun bon renseignement sur ma route, lorsqu'un renifiement de mon cheval fit retentir le bois et tressaillir la jeune fille. Elle se leva précipitamment, tourna la tête de mon côté, et me convainquit, par l'expression naturelle de son regard, qu'elle n'était rien moins qu'une folle.

Alors je fis faire à mon cheval quelques pas vers elle; et, lui parlant comme si je venais seulement de l'aperçevoir en traversant le bois, je la priai de vouloir bien m'indiquer la route de Saint-Molf.

— Vous n'en êtes pas loin, monsieur, me dit-elle, en reprenant peu à peu ses esprits; si vous voulez venir avec moi, je vais vous y remettre.

La proposition était trop bienveillante pour être refusée. Cependant j'aurais bien désiré voir ce qu'il y avait dans la grotte; et, voulant du moins m'assurer des moyens d'y revenir, je commençai, chemin faisant, par demander à mon jeune guide, quel était le bois que nous traversions.

— C'est le bois de Crémeur, monsieur, me dit-elle avec une assurance naïve, en me laissant voir son visage rose et frais, encadré de cheveux blonds, de cette nuance chaude et dorée qu'on ne voit qu'à la campagne, comme si elle était vraiment empruntée au soleil.

Je gravai dans ma tête le nom tant soit peu velche du bois de Crémeur, et je pris la résolution d'y être le lendemain avant tout être vivant.

Après avoir fait marcher mon cheval auprès de ma jolie compagne, le plus lentement possible, je me trouvai hors du bois au moment où les premières étoiles s'allumaient vers l'Orient.

Nous arrivâmes par un chemin de traverse à la grande route, et nous y avions à peine fait quelque pas que la villageoise s'arrêta devant un *eschalier* (1) qui donnait sur l'aire d'une ferme. Là, montrant d'une main le chemin que nous suivions, et de l'autre la chaumière dont elle franchissait le clos :

—Monsieur, dit-elle, voilà le droit chemin de Saint-Molf, et voici la maison de mon père,.... je suis vot' servante de de tout mon cœur, et je vous souhaite bon voyage.

Elle était déjà au milieu de l'aire, où le gros chien de la ferme accourait au devant d'elle, en aboyant de joie, lorsque je l'arrêtai de la voix pour lui demander son nom.

— Yvonnette Kosquer, cria-t-elle sans façon par dessus son épaule.

Elle entra dans la ferme, et je galopai vers Saint-Molf, où je fus au bout d'une demi-heure.

En soupant chez mon hôte, le baron de V***, vous jugez que je n'attendis pas le dessert pour raconter ma rencontre avec Yvonette Kosquer.

Je ne l'avais pas plus tôt nommée, que le baron s'écria :

(1) Clôture de branches.

— Yvonette Kosquer! eh! c'est la fille de mon fermier de Crémeur.

— Parbleu! m'écriai-je à mon tour, cela se trouve à merveille! et je vous somme à l'instant de me présenter demain chez votre fermier. Je veux savoir ce que sa fille va faire toute seule, à neuf heures du soir, dans les bois, et à quels saints elle porte ses offrandes sur le dolmen de Crémeur.

A ce mot, tous les convives se prirent à rire en même temps.

— Ah! ah! fit le baron, ma petite fermière a un amoureux.

Et il m'expliqua tous les mystères de ma rencontre en me racontant que le dolmen de Crémeur passait dans l'esprit des paysans pour le tombeau commun d'un couple d'amans non moins vénéré qu'Héloïse et Abeilard; que ces deux ames, bienheureuses dans le paradis, pendant que leurs corps gisaient sous le dolmen, avaient pour attribution spéciale de surveiller les amours d'ici bas; qu'elles étaient par conséquent patronnes de tous les fiancés, et que les jeunes filles qui avaient choisi leur préféré parmi les galans du pays allaient porter le soir, au dolmen, des offrandes que les deux célestes amans ne manquaient pas de venir enlever pendant la nuit, quand ils devaient favoriser la cliente.

— Eh! en quoi consistent ces offrandes? demandai-je curieusement au baron.

— Vous le saurez demain matin, répondit-il, puisque

vous irez au bois de Crémeur remplir l'office des saints patrons. Je ne veux pas vous en voler la surprise.

Là dessus, mon hôte alla se coucher, en me souhaitant bon voyage pour le lendemain, et en m'autorisant à me présenter de sa part chez son fermier, à condition que je lui rapporterais le nom du préféré d'Yvonette; recommandation qu'il était parfaitement inutile de me faire.

Je ne dormis que d'un œil, comme si je n'avais pas fait douze lieues la veille; et l'aube du jour me trouva dans la clairière du bois de Crémeur.

Je courus au dolmen, j'en fis le tour, et au fond de la petite grotte qui surmontait le marche-pied, je trouvai..... devinez quoi? je vous le donnerais en mille.... je trouvai un peloton de coton fin et blanc, entouré d'un fil doré, en forme de croix. Telle était l'offrande d'Yvonette à ses amoureux patrons.

Mon premier mouvement fut de rejeter le peloton dans la grotte; mais je me souvins qu'il fallait, pour la satisfaction de la jeune fille, que son *ex voto* en eût été enlevé pendant la nuit, et je le mis dans ma poche, me chargeant ainsi de la façon du miracle. Puis, ayant passé une heure ou deux à battre le bois et à tirer quelques merles, je me rendis à la ferme du baron.

J'y trouvai Yvonette seule avec une vieille aveugle qui me parut être sa grand'mère; la bonne femme, assise près de la porte, avait une quenouille au côté, et filait du lin, comme si elle avait vu aussi bien que moi. Pendant ce

temps-là, la jeune fille se trémoussait devant l'âtre, où elle préparait le déjeuner de la famille et des journaliers.

Elle me reconnut du premier coup d'œil; et, me saluant avec cet aplomb naïf que j'avais remarqué la veille :

— Ah ! c'est vous, monsieur, dit-elle, de sa voix fraîche et claire comme la voix d'un enfant, — qu'est-ce qu'il y a pour votre service?

— Je lui dis que je venais d'abord pour la remercier de celui qu'elle m'avait rendu en me remettant dans ma route, puis, que j'étais un ami du baron de V***, et que j'avais à parler de sa part au père Kosquer.

— Tenez, vous arrivez tout juste, le voilà, dit-elle, en montrant un homme d'environ cinquante ans, qui entrait dans l'aire, suivi de cinq ou six jeunes villageois.

J'imaginai tout d'abord que le galant préféré devait être l'un de ces *gars*, et qu'il ne s'agissait que de le deviner entr'eux. Je les observai donc l'un après l'autre du coin de l'œil, tout en causant avec le fermier des choses qui servaient de prétexte à ma visite; mais chacun d'eux eut avec la jeune fille la familiarité d'une ancienne connaissance, et pas un ne sembla plus tendre et plus empressé que les autres.

Seulement, quand le déjeuner fut achevé et que les convives se dispersèrent au dehors, je vis le plus jeune s'approcher d'Yvonette avec mystère, lui chuchoter à l'oreille quelques mots qui la firent rougir, et sortir en sautant de joie comme un homme qui vient d'obtenir ce qu'il désirait.

Yvonette sortit à son tour quelques instans après, en s'assurant par un regard que son père était occupé avec moi, et je la vis par-dessus le *lusset* de la porte se diriger du même côté que le jeune villageois, dans le petit jardin qui attenait à la ferme.

Alors je pris congé du père Kosquer, qui se mit à écosser des pois devant sa porte, et, feignant de choisir un chemin détourné pour continuer ma chasse, je me glissai derrière les halliers qui fermaient le jardin, jusqu'au pied du grand pommier sous lequel Yvonette causait avec son galant.

— J'ai parlé hier soir à votre père, dit celui-ci.

— Eh bien? répondit la jeune fille, en levant sur lui des yeux timides.

— Eh bien! il ne veut pas encore.

— Oh! mon Dieu! soupira naïvement Yvonette, en laissant tomber sa tête dans ses deux mains.

Puis elle ajouta à demi-voix, se parlant à elle-même :

— La sainte de Crémeur est pourtant venue cette nuit enlever mon offrande!

— Le père Kosquer n'a pas dit non tout à fait, reprit le villageois; il donnerait son consentement, si je pouvais obtenir de monsieur le baron de V***, sa ferme de Kernosa.

La jeune fille lui jeta un regard qui voulait dire :

— Vous ne l'avez pas encore demandée ?

— Si fait, continua l'amoureux, répondant à ce regard dont il ne comprit que trop l'interrogation muette ; mais monsieur le baron m'a dit que c'était impossible ; qu'il avait donné sa parole à un autre.

— Cependant, reprit-il aussitôt, en considérant avec amour l'air désolé de la pauvre fille, cependant je ne me décourage pas, et je retournerai chez le *bourgeois* (1).

— Et moi, je reporterai des offrandes au dolmen, murmura Yvonette.

— Dans tous les cas, dit l'amoureux, vous promettez de m'attendre, et de ne pas écouter d'autres galans ?

Pour toute réponse, la jeune fille lui présenta le ruban de son tablier. Il le prit avec transport, le roula dans ses doigts, en commençant par le bout, et en murmurant une formule de déclaration naïve et campagnarde dont je ne compris que quelques mots ; et, quand le ruban fut roulé jusqu'à la ceinture d'Yvonette, il le lui rendit, et l'attacha tout roulé à sa ceinture avec l'épingle de son fichu. Puis ils s'embrassèrent comme deux fiancés qui viennent de se jurer leur foi, et ils se séparèrent contens et sûrs d'eux-mêmes.

Après m'avoir fait sourire par sa naïveté, cette cérémonie m'avait attendri profondément par sa solennité sim-

(1) Noms que les fermiers bretons donnent à leurs propriétaires.

ple et touchante, et je me retirai, décidé à servir de tout mon pouvoir deux amours si vrais et si purs.

Arrivé chez le baron, je fus tout droit à lui.

— Je vous apprendrai, lui dis-je, le nom du fiancé d'Yvonette, si vous voulez m'apprendre celui du villageois qui vous a demandé hier la ferme de Kernosa.

— Jean Legoëllo.....

— C'est pour lui qu'Yvonette porte des offrandes au dolmen ; c'est pour avoir le consentement du père qu'il sollicite votre ferme, et je ne vous laisse pas de repos que vous ne leur en ayez passé le bail.

Je n'en eus pas le démenti ; le bail fut signé le surlendemain, et, quinze jours après, nous fûmes à la noce de Jean Legoëllo et d'Yvonette Kosquer.

J'ouvris la danse le soir avec la jeune mariée, autour du dolmen de Crémeur ; et, quand, je l'entendis raconter à son mari que la sainte patrone des fiancés était venue, trois nuits de suite, lever ses offrandes dans la grotte du dolmen, je me gardai bien de briser sa touchante illusion en lui disant que ses trois petits pelotons blancs étaient dans ma poche.

Je la priai seulement de me faire connaître plus amplement la patrone de ses amours, et madame Legoëllo, s'asseyant sur le marche-pied du dolmen, où s'était agenouillée Yvonette Kosquer, me raconta, devant toute la noce, l'histoire que j'ai mise dans la bouche de maître Jonas.

TABLE

DU PREMIER VOLUME.

		Pages.
Chapitre Ier	Piriac	3
— II.	Le Fils de la Divroëte	17
— III.	Le Cinq-Mai	37
— IV.	Blanche	59
— V.	Un Mot	77
— VI.	Le Lendemain	89
— VII.	Maître Jonas	97
— VIII.	Funeste Augure	109
— IX.	La Légende	115
— X.	La Ballade	124
— XI.	Révélations	155
— XII.	Décision	169
— XIII.	Le Phare	179
— XIV.	Toujours Elle	195
— XV.	La Rose Fanée	211
— XVI.	Toujours Lui	219
— XVII.	La Fin de la Ballade	229
— XVIII.	Le Four	247
— XIX.	Le Médaillon	257
— XX.	La Chambre de Noce	277
— XXI.	L'Entrevue	281
— XXII.	L'Anathème	309
— XXIII.	La Couronne de Roses blanches	321
— XXIV.	La Maudite	327
— XXV.	L'Ange Gardien	339
	Note	353